



Faillir être flingué

Minard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CÉLINE
MINARD

Faillir
être
flingué



Rivages

Présentation

Un souffle parcourt les prairies du Far West, aux abords d'une ville naissante vers laquelle toutes les pistes convergent. C'est celui d'Eau-qui-court-sur-la plaine, une Indienne dont le clan a été décimé, et qui, depuis, exerce ses talents de guérisseuse au gré de ses déplacements. Elle rencontrera les frères McPherson, Jeff et Brad, traversant les grands espaces avec leur vieille mère mourante dans un chariot brinquebalant tiré par deux bœufs opiniâtres ; Xiao Niù, qui comprend le chant du coyote ; Gifford à demi enterré dans un nid de poussière ; Elie poursuivi par Bird Boisverd ; Arcadia Craig, la contrebassiste, qui s'est fait voler son archet par la bande de Quibble. Et tant d'autres dont les destins singuliers se dévident en une fresque sauvage où le mythe de l'Ouest américain, revisité avec audace et brio, s'offre comme un espace de partage encore poreux, ouvert à tous les trafics, à tous les transits, à toutes les itinérances. Car ce western des origines, véritable épopée fondatrice, tantôt lyrique, dramatique ou burlesque, est d'abord une vibrante célébration des frontières mouvantes de l'imaginaire.

Céline Minard est l'auteur de plusieurs romans, dont *Le Dernier Monde* (2007), *Bastard Battle* (2008), et *So long, Luise* (2011). Elle est considérée aujourd'hui comme l'une des voix les plus originales de la littérature contemporaine.

Céline Minard

FAILLIR ÊTRE FLINGUÉ

Roman

Rivages

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
106, boulevard Saint-Germain
75006 Paris
www.payotrivages.fr

Couverture : ©

© 2013, Éditions Payot & Rivages

ISBN : 978-2-7436-2656-3

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

À ma grand-mère, Lucienne

À Sylvie

Le chariot n'en finissait plus d'avancer. La grand-mère à l'arrière criait de toutes ses forces contre la terre et les cahots, contre l'air qui remplissait encore ses poumons.

Quand elle ne dormait pas profondément, insensible au monde, sourde, aveugle et enfin muette, elle criait furieusement dans le tunnel de toile qu'elle avait désigné comme son « premier cercueil » en s'y asseyant, au début du voyage.

Depuis des semaines, elle ne s'alimentait plus que d'une bouillie de blé. Une bouillie de plus en plus claire et liquide, confectionnée à partir de sa réserve personnelle. Tirée du seul sac qu'elle avait exigé de prendre pour elle et qu'elle avait jalousement gardé sous sa tête en guise d'oreiller. Bien que son blé se soit rapidement gâté, elle avait refusé toute autre nourriture, hormis les petits poissons que prenait la gamine quand la piste longeait une rivière. Les moisissures ne l'avaient jamais empêchée de manger. Sa mère, qu'elle appelait maintenant à grands cris dans son délire de très vieille femme, sa mère qui connaissait les plantes en recommandait la consommation à certaines périodes de l'année. Les moisissures du seigle ou du blé. Début de l'été, fin de l'automne. Le savoir qu'elle laissait échapper par bribes se mêlait à des souvenirs du village qu'elle avait quitté plus de sept décennies avant de s'asseoir puis de s'allonger dans le chariot du dernier exil.

Quand la route lui en laissait le loisir, la gamine s'installait sous la toile et regardait passer le pays, le dos calé contre la paroi de toile mobile, la main posée sur les pieds de la vieille sous la couverture. Elle l'écoutait crier vers sa mère morte depuis cinquante ans, dans cette langue qu'elle commençait seulement à comprendre, crier pour lui demander la permission d'entrer enfin dans le royaume.

Depuis des semaines, depuis que le chariot avait pénétré dans les plaines, les deux fils et le petit-fils de la vieille femme subissaient son régime de silences et de gémissements alternés. Brad, l'aîné, le supportait patiemment, comme un des éléments de l'adversité ou un mystère de la nature. Il ne recevait pas autrement les averses de grêle et les orages brefs qui les étrillaient de temps à autre. Comme il avait supporté les leçons et les quelques raclées cuisantes qu'elle avait jugé bon de lui administrer autrefois. Comme il avait soustrait de ses mains le pain quotidien jusqu'à ce qu'il soit en mesure de le récolter et de le boulanger lui-même ou de le gagner. Son fils, à lui, Josh prenait de son côté une forte avance à pied ou à cheval à

chaque fois que les cris recommençaient mais Brad ne s'en étonnait pas. Il ne lui serait pas venu à l'esprit d'en juger. Comme il ne jugeait pas le fait que la gamine qu'ils avaient trouvée accroupie au pied d'un grand pin, à des *miles* de leur destination et de leur point de départ, se soit si simplement accommodée à leur vie.

Les choses, les gens et les événements arrivaient comme il était lui-même arrivé au monde et il lui fallait les accueillir.

Six mois auparavant, juste avant qu'ils ne pénètrent dans les plaines, adossée à son arbre, la petite les avait regardés venir sans bouger. Elle mangeait quelque chose qu'elle s'était dépêchée d'engloutir avant qu'ils n'arrivent à sa portée. Elle avait regardé les bœufs, les trois hommes, Jeffrey, l'autre fils de la vieille femme, sur le siège, Josh qui tenait son cheval par la bride et Brad qui fermait la marche, chassant les mouches devant son visage avec son chapeau. Et alors qu'ils allaient passer et la laisser derrière eux sans lui accorder plus qu'un regard circonspect, la grand-mère s'était mise à japper dans le chariot, comme un coyote. La petite avait ouvert les yeux un peu plus grand mais n'avait pas remué. Les autres avaient frissonné comme sous l'effet d'un passage d'air froid. Et les cris du coyote partis du pied du pin s'étaient poursuivis tout au long du chemin ce jour-là.

Josh avait pris le large. Jeffrey s'était glissé dans les oreilles les boules de cire qu'il gardait dans le ruban de son chapeau. Brad avait pris patience. La gamine avait attendu que le chant se déroule sur une longueur considérable. Puis elle s'était levée et avait décidé d'emprunter cette piste sonore ouverte par la voix désarticulée qu'il lui semblait connaître.

Le soir venu, elle s'était approchée du camp avec une brassée de bois à brûler et un lapin mort. Josh qui revenait en traversant la prairie au petit trot avait manqué la renverser. La nuit tombait, elle s'était ramassée derrière son fagot quand elle avait entendu le cheval, il ne l'avait pas vue.

La grand-mère hurlait encore et avait hurlé ce soir-là jusqu'à ce que le visage de la gamine s'encadre dans l'ouverture du chariot. Alors, elle avait fermé la bouche et avancé la main vers les cheveux noirs de l'enfant. Elle les avait touchés de ses doigts cassants, elle avait tiré la langue et s'était endormie d'un coup.

Brad ne se demanda pas d'où venait la gamine. Son passé était inscrit dans la forme de ses yeux, dans l'épaisseur du cal de ses pieds, et dans la rapidité des mouvements qu'elle avait eus pour dépouiller sa proie. Son passé l'accompagnait et lui permettait de suivre les vestiges d'un chant sur un désert d'herbes sèches. Il lui permettait peut-être aussi d'apaiser les coyotes. Il la laissa dormir sous le chariot quand il pleuvait.

Elle portait une tunique de toile qui lui arrivait aux genoux, aussi râpée que les pantalons de Josh qui descendait le moins possible de cheval. À la taille, un couteau gainé passé sous une ceinture tressée, sans boucle. Elle mangeait peu et vite, et cueillait toutes sortes de petits fruits qu'elle réservait d'ordinaire au repas du soir. Josh refusait toujours d'y goûter. Il avait vu

Brad s'endormir très vite après avoir pris une de ces baies rouges tirant sur le noir dont l'astringence l'avait fait baver. Même si la grand-mère criait moins quand elle acceptait d'en avaler, elle n'en guérissait pas pour autant, qui guérit de la vieillesse ? Il se méfiait. Depuis que l'enfant avait quasi disparu sous son fagot de branches dans cette prairie où la moindre bouse se voit comme le nez au milieu de la figure, Josh gardait ses distances et tâchait de toujours savoir où elle était quand il rentrait au camp. Il ne prenait plus le trot en approchant du chariot sans l'avoir repérée.

Quand il rejoignait les autres après avoir entravé son cheval et qu'elle était avec eux autour du feu, le plus souvent, il crachait de côté en la regardant au front et aux mains mais jamais dans les yeux. Il le fit systématiquement jusqu'à ce qu'un soir, elle l'imita avec tant de précision que Jeffrey s'en étrangla de rire.

Les coups auraient pu pleuvoir si Brad n'avait pas grogné à Josh de s'asseoir et de manger. Il s'était assis. Il venait de repérer un gué à trente *miles* en aval, où le chariot pourrait passer. Il le cherchait depuis trois jours, en testant le fond à pied parce qu'il ne voulait pas risquer sa monture. La veille, il s'était enfoncé d'un coup dans un trou d'eau au milieu de la rivière et n'avait dû sa survie qu'à une branche de pin ponderosa solidement prise dans les rochers. Il avait perdu une botte. Plutôt que de rentrer à moitié chaussé, il avait jeté l'autre sur la rive d'en face. La rivière était large mais la botte était passée. Il avait vu aussi un nuage de poussière se déplacer d'est en ouest dans la direction des montagnes boisées qu'ils tentaient d'atteindre. À trois jours de marche, environ, il y avait un petit troupeau, une caravane ou des hommes, leur déplacement était assez rapide. Il avait pris son temps pour le dire. Il s'était versé du café en évitant le regard de Jeffrey. Il savait que son oncle aurait donné la moitié de sa chemise pour avoir enfin l'occasion de boire un verre en compagnie ou de perdre l'autre moitié aux cartes. Habituellement, il l'aurait renseigné mais cet imbécile venait de se moquer de lui et d'autre part, il ne pouvait pas deviner à la couleur de la poussière soulevée, de quoi un groupe était fait. Au dernier poste, les types avaient parlé de bien des choses et de personnalités remarquables parmi lesquelles aucune n'était désarmée. Josh n'était pas pressé de faire des rencontres. Il pensait même qu'avant d'atteindre la ville, il valait mieux les éviter. Autant que c'était possible.

Jeffrey avait tendu une louche de ragoût, mais Josh l'avait refusée d'un geste. L'autre l'avait reversée dans la marmite, puis il avait posé la louche sur les pierres et craché au sol entre ses pieds.

– À ton âge, je ne refusais jamais une tournée de rata.

– À mon âge, tu enculais les poules.

Jeffrey avait souri. Il s'était levé lentement et s'était étiré, les poings dans le dos. Il avait marché jusqu'au chariot dans lequel il avait sauté d'un bond qui avait ébranlé tous les montants. Ils l'avaient entendu fouiller dans les caisses en grommelant. Quand il était ressorti, une ombre se balançait dans

sa main droite. Il avait lancé l'objet à Josh qui l'avait regardé s'écraser à ses pieds. C'était les brodequins presque neufs que son oncle réservait pour ses soirées de débauche.

– Avec ça, tu pourras peut-être suivre mon exemple quand on arrivera en ville.

Josh avait rougi en les prenant et marmonné un remerciement en direction des flammes. Les bandes dont il avait entouré ses pieds depuis qu'il n'avait plus ses bottes n'avaient pas servi à grand-chose. Les étriers lui avaient entamé la peau à tel point qu'il avait dû les relever et monter les talons collés au ventre du cheval. Ce soir-là, ses cuisses étaient comme du bois.

Brad venait de couvrir la marmite et se levait à son tour quand le cheval de Josh s'était mis à hennir dans la nuit. L'animal était d'un naturel calme, ils furent tous immédiatement en alerte. La gamine sous les roues du chariot avait penché la tête sur le côté pour mieux entendre. Le cheval s'était ébroué et avait secoué sa crinière. Le silence était si profond qu'ils l'avaient distinctement entendue bruire. Puis il y avait eu un martèlement sec, le souffle bas d'une fuite dans les herbes et la gamine avait désigné d'un doigt le sillage d'un animal pressé que la prairie avalait.

Brad avait laissé retomber la louche qu'il tenait haut. Son frère avait rouvert sa main gauche qui s'était posée sur la crosse de son arme et l'en avait retirée. Josh avait repris sa respiration. Un instant plus tard, il s'était levé, chaussé de ses nouveaux brodequins pour aller voir son cheval. Il l'avait touché au col et entre les naseaux et lui avait donné une carotte sauvage qu'il avait dans sa poche. Les oreilles du cheval, néanmoins, étaient restées longtemps extrêmement mobiles.

Plus tard cette nuit-là, un événement néfaste avait été écarté par la gamine, au prix d'un risque considérable qu'elle avait couru sans hésiter. Josh, qui en avait été le témoin, n'avait plus jamais craché dans le feu en rejoignant le campement le soir. Depuis, il l'appelait par son nom. Xiao Niù.

L'air immobile des sous-bois résonnait du galop des bêtes lancées par les hommes à toute allure entre les troncs coupants des pins. Le sol frappé rendait un son épais, souple et soyeux comme une peau, les hommes couraient en silence. Ils sortirent de la forêt en une troupe compacte et le martèlement des sabots prit aussitôt la mesure de l'espace, se lança dans la prairie, grandit. Ils roulèrent avec les cailloux en traversant la rivière, les chevaux tremblaient dans les éclaboussures de l'eau soulevée de son lit. Ils gravirent la pente sans changer de train, leurs poumons comme des forges crachaient des paquets de vapeur, leurs sabots frappaient les pierres, faisant jaillir des gerbes d'étincelles. Ils passèrent la crête et dégringolèrent dans la vallée, semblant voler sous les dernières mottes de terre arrachées. Leur trace sonore s'amointrit progressivement puis s'effaça tout à fait à la grande satisfaction de Zébulon qui dormait sous un buisson de sauge. Il n'aurait pas aimé être découvert et dérangé davantage. Il se reposait paisiblement et il estimait qu'il y avait parfaitement droit. Après avoir quitté précipitamment le saloon d'Owensboro sur les conseils de Sue, abandonné deux chevaux aux charognards, s'être résolu à n'avancer qu'à couvert, la nuit, pendant des semaines, il jugeait qu'il avait amplement mérité de s'adonner en paix à de petites siestes réparatrices, où il voulait, quand il voulait, et qu'on était maintenant dans un territoire libre.

Zébulon avait de la liberté une idée assez concrète. Les deux sacoches qu'il traînait avec lui auraient pu en attester devant n'importe qui. Elles étaient lourdes.

Quand le bruit de la cavalcade eut cessé, il leva la tête des sacs de cuir sur lesquels elle reposait, s'assit et repoussa son feutre sur la nuque. Il se frotta les joues et bâilla largement en regardant autour de lui. Il avait soif, il avait faim comme toujours depuis qu'il avait pris la route mais l'idée de pister puis de tirer un quelconque gibier le fatiguait par avance. Il avait besoin d'un bain, d'un coup à boire et d'un vrai lit avec des draps, des couvertures, des oreillers et surtout, d'un plat réellement cuisiné. De préférence par une femme, même s'il connaissait un type dans les mesas, un Indien ute, maigre comme un clou, qui faisait le *posole* comme personne. Inégalable. Il se leva avec précaution, s'épousseta, ramassa ses sacoches et les posa sur son épaule gauche. Au fil des dernières semaines, il avait eu le temps de les équilibrer parfaitement et de trouver la position la moins mauvaise pour les porter à dos d'homme. Laquelle laissait également un accès direct au Colt Peacemaker qu'il portait chargé, juste en dessous de la hanche droite, le chien rabattu sur

la seule chambre vide, la crosse à mi-hauteur entre le coude et le poignet.

Il entreprit de descendre vers la rivière, d'y boire et de remonter la pente par son travers à la suite des cavaliers qui venaient de passer. Sa condition de piéton garantissait le respect, entre eux, d'une distance idéale.

Eau-qui-court-sur-la-plaine n'avait pas de parents, ils avaient brûlé.

Eau-qui-court-sur-la-plaine n'avait pas de wigwam, il s'était déchiré.

Pas de provisions, elles avaient roulé.

Pas de pleurs, ils s'étaient asséchés.

Eau-qui-court-sur-la-plaine ne voyait plus ni Blancs, ni Delawares, ni Kickapoos, ni cerfs, ni loups. Parmi les herbes hautes et drues, elle allait son chemin. Il était lié à la pente, aux vents, aux esprits, aux incendies, aux rencontres qu'elle faisait et à celles qu'elle évitait. Son tracé, pour aventureux qu'il paraisse, ne devait rien au hasard.

Sept lunes avant d'entendre chanter la mère coyote, elle avait remonté la piste d'un homme blessé. Elle l'avait guetté, jour après jour, elle l'avait suivi, mesurant le degré de son affaiblissement, et elle l'avait atteint.

Prostré dans un trou de poussière qu'il avait creusé de ses mains, l'homme l'avait regardée venir, brûlant de fièvre. Tout le temps qu'il avait raclé la terre, il avait parlé, inlassablement, répétant sans cesse la même phrase qui s'était mise à tourner au-dessus de son chapeau, de son chapeau puis de sa tête quand son chapeau était tombé, à tourner comme un essaim de moucherons. Il l'avait dite et redite jusqu'à ce que ses lèvres craquelées ne puissent plus l'articuler, jusqu'à ce que sa gorge n'émette plus qu'un son rauque, trapu comme un crapaud. Reconnaisant ce bruit, elle avait marché sur lui. Elle touchait son couteau en avançant. Sa main était légère sur le manche mais tout son être était tendu, attentif au moindre souffle. Dans son éloignement, l'homme avait senti sa concentration. C'était un halo, une sphère de chaleur qui approchait résolument, sans heurt ni précipitation. Il avait senti le moment exact où la sphère l'avait pris dans son volume, quand Eau-qui-court-sur-la-plaine s'était penchée sur son front poudré de poussière, et il l'avait noté dans son esprit comme le miracle et l'accomplissement de sa vie. Elle lui avait craché au visage en portant la lame du couteau nu à sa carotide. Le geste avait été si bref qu'il y avait vu sa mort translucide. Et ses lèvres s'étaient fendues sur un sourire de joie. Elle avait tranché en un éclair les boutons de sa chemise et de ses bretelles, puis elle s'était renfoncée dans les herbes.

Elle les avait cousus sur sa longue robe de peau comme un ornement de guerre, chacun orné d'une petite plume de geai.

Au crépuscule, elle était passée voir si l'homme vivait. Il vivait. Elle avait ramassé son chapeau et s'était à nouveau engagée dans la prairie. Elle était revenue une seconde fois dans la nuit, portant à bout de bras le chapeau

retourné qui débordait d'eau. L'homme avait recouvré ses esprits. Il avait bu comme une bête, en aspirant délicatement le liquide entre ses lèvres douloureuses. Il avait béni la lune qui flottait dans le fond de son couvre-chef. Il avait béni la Terre. Il aurait béni l'Indienne si elle n'avait fait en sorte de s'y soustraire.

Dans les jours qui suivirent son dépouillement, Gifford décida d'accepter la vie qui lui avait été rendue sous l'aspect d'un litre d'eau dans un chapeau sale. D'honorer et de craindre la messagère, de suivre son enseignement, d'oublier sa propre histoire, de revenir au monde enfin, depuis le début.

Et pour commencer, puisqu'elle l'avait décousu de ses boutons, il abandonna ses vêtements du dessus et se retrouva en tricot et en caleçons dans la plaine.

En suite de quoi, il eut froid. Pour y remédier, il rassembla du bois, le disposa et l'enflamma au moyen d'une allumette tirée d'une boîte de réserve qu'il avait dans ses anciennes poches et qu'il sauvegarda. Quand le feu fut bien parti, il y déposa ses pantalons, ses bretelles et sa chemise d'une autre vie, et les regarda brûler. La chemise qui était en laine résista longtemps. Il rechargea le feu à plusieurs reprises, d'abord pour en finir avec la chemise, ensuite parce que la nuit tombait. Il s'assit devant les flammes, les mains tendues vers la chaleur nourrissante, gratifié par les éléments en général, leur existence, leur simple présence, contemporaine à la sienne.

Il attendait l'Indienne.

Il regardait son chapeau pour y voir la lune à nouveau comme au jour de sa renaissance. Des pensées traversaient son esprit comme des nappes de brume. Elle ne venait pas. Il finit par s'endormir en chien de fusil, replié sur une pierre chaude qu'il avait ôtée du foyer, tournant le dos à la nuit. Il l'attendit quatre jours sans rien faire d'autre que ramasser du bois et nourrir le feu, comme celui d'un autel. La faim l'avait quitté depuis longtemps. Quand il parcourait la prairie sur ses pieds nus, il avait l'impression contradictoire d'être enraciné et de flotter sur une mer d'algues que le courant couchait parfois dans un sens, parfois dans l'autre. Le jeûne lui fit ressentir ses jambes comme des perches de jonc à peine reliées à son corps. Elles étaient hautes et cassantes, articulées à l'envers comme celles des échassiers, il n'en faisait pas exactement ce qu'il voulait. Il lui arrivait, brièvement, de sortir de son corps.

Le cinquième jour, il revit l'Indienne entre ses doigts au travers des flammes. Elle s'approcha du feu. Elle portait trois gros œufs blancs tachetés de noir dans une main. Elle s'assit près de lui, posa les œufs. Elle cueillit sur sa gauche une longue herbe creuse qu'elle coupa en deux. Elle souffla dans la tige pour voir si l'air passait, elle ramassa l'un des œufs au sol, en frappa la coquille au sommet, deux fois de façon à ouvrir deux trous, et glissa dans l'un des deux la tige creuse qu'elle remua avant de tendre l'ensemble à

l'homme recroquevillé qui ne l'avait pas quittée des yeux. Gifford dut faire un effort pour déplier les doigts et prendre l'œuf. Une fois qu'il l'eut dans la main, il le garda comme la chose parfaite et fragile qu'il était effectivement. Eau-qui-court-sur-la-plaine toucha la tige qui dépassait et les lèvres de Gifford. Il en fut stupéfait. Elle ramassa un deuxième œuf, le perfora avec l'autre segment d'herbe, porta à sa bouche l'extrémité visible et le goba en trois aspirations. Alors que Gifford, toujours immobile devant les flammes, regardait la tige comme si elle était plantée dans le soleil lui-même, Eau-qui-court-sur-la-plaine prit le troisième œuf en se levant et repartit par où elle était venue, au travers des flammes.

Cette fois, cependant, il n'eut pas à l'attendre. Elle reparut au petit jour et le réveilla en lui lançant des cailloux. Il s'était évanoui après avoir gobé le jaune d'œuf à petites gorgées. D'extase, précisait-il toujours quand il en était à ce point de son récit. D'extase et d'admiration pour cette chose si simple qui maintenait dans sa fine paroi de calcaire sous forme semi-liquide absolument tous les principes de la vie sauf un : la chaleur. Mais en ce qui concernait la chaleur, Gifford avait compté dix-huit allumettes dans sa boîte de réserve et cela devrait suffire à son éclosion. L'Indienne lui ramena encore un bécasseau. Comme s'il devait tout réapprendre étape par étape.

Elle le faisait se déplacer dans la prairie en traçant des lignes dans les herbes. Au début, elle faisait deux ou trois allers et retours jusqu'au point où elle voulait l'amener. La piste était visible comme un trait sur une page blanche. Continue, elle partait du foyer ou de l'endroit où il s'était couché et se dirigeait tout droit vers tel trou d'eau, trois *miles* plus loin, insoupçonné à l'œil nu, vers une inexplicable place ronde, nette comme une clairière de forêt, vers un tumulus couvert de minuscules graminées qui semblaient ne pousser qu'à cet endroit. Elle l'amena jusqu'à un trou qui était un nid d'écureuil. L'animal était à l'intérieur. Quand Gifford s'était couché au sol pour jeter un coup d'œil, l'écureuil avait bondi en caquetant d'indignation, la queue hérissée et gonflée comme celle d'un chat furieux. Gifford avait failli faire une attaque. Il avait sauté en l'air et roulé sur le dos, le cœur cognant contre les côtes. L'écureuil n'avait cessé de le menacer que lorsqu'il s'était assis, secoué, en proie à un fou rire inextinguible.

Elle l'amena à une petite cuvette de terre, à peine creusée, qui lui rappela celle qu'il avait voulu se faire. Les trajets qu'elle dessinait étaient de moins en moins lisibles. Elle ne passait plus qu'une fois, en laissant quelques signes dans les endroits plus secs ou empierrés. Il arrivait que la trace se perde sur plusieurs dizaines de mètres. Gifford avait appris à tourner en spirale autour du dernier point visible pour retrouver le contact. Dans son esprit, aucune piste ne pouvait être confondue avec la sienne. Quand il retombait sur ses pas, un courant électrique les reliait immédiatement. Il le sentait dans ses muscles, sous sa peau.

Elle le mena à un nid qui contenait trois de ces œufs qu'elle lui avait apportés. Il s'enfouit dans les herbes sous le vent, tassé sur lui-même, aussi

immobile qu'un roseau. Il voulait voir son avenir. Il le vit. C'était un bel oiseau aux longues plumes mordorées. Plus tard, il en fit des centaines de dessins.

Elle le mena à une passe qui cachait un collet. Il en conclut qu'elle avait eu des échanges avec des Français ou des Iroquois. Un grand lièvre s'y était pris. Il était encore vivant et fit de tels efforts pour échapper encore lorsqu'il sentit l'homme s'approcher qu'il ne lui fut pas nécessaire de l'achever. Gifford coupa le lacet et ramassa l'animal. Il le tint par les oreilles, loin de son corps, jusqu'à une place qu'il jugea convenable pour y passer la nuit. Il construisit son feu et le regarda brûler pendant que l'animal mort refroidissait dans sa fourrure. Il entendit les glapissements d'un coyote qui devait se tenir assis à quelques centaines de mètres, la gueule tournée vers l'ouest. La vie lui parut à nouveau d'une insondable tristesse. Il laissa le lièvre et ne dîna pas ce soir-là. Il s'endormit tardivement, dans une nuit sans étoiles. Il pleuvait quand il se réveilla, le jour était à peine levé. L'Indienne était là et le regardait fixement. Elle prit le lièvre, le porta à son nez, le jeta par terre et cracha violemment sur le corps. Elle sortit son couteau et trancha la tête de l'animal. Elle la prit par les oreilles et la jeta à la face de Gifford. Il renâcla de dégoût au contact froid des artères sectionnées mais par réflexe, il rattrapa la tête dans ses mains avant qu'elle ne tombe au sol. Et il la sentit comme il avait senti l'œuf. Un sac de vie, plein, simple, complexe, d'une irréprochable économie. Et il sut ce qu'il avait à faire. Il énucléa la tête. Il perça le crâne au moyen d'une petite branche dans les deux cavités ouvertes, il posa ses lèvres sur l'un des orifices pendant qu'il remuait la baguette dans l'autre et il avala avec délices le mélange de matières qui s'y trouvaient prises.

Quand il eut terminé, Eau-qui-court-sur-la-plaine le regarda droit dans les yeux, ramassa le lièvre et le dépouilla avec une extrême lenteur pour qu'il voie et comprenne quelle était la bonne manière. Lorsque le corps de l'animal tout en muscles fut à l'air, les viscères détachés mis à part, les poumons, le cœur et le foie accrochés à la cage thoracique, elle lui tendit la peau, coupée en quatre endroits, et s'en fut avec la viande.

Dans le milieu de l'après-midi, il perçut nettement une odeur de ragoût mais il fut incapable de la localiser. Elle ne lui avait laissé aucune piste et le vent tournait sans cesse. Malgré ses crampes d'estomac, il en eut un autre fou rire, tout seul, debout dans la prairie.

Elie Coulter n'aimait pas la marche à pied. Ce genre de locomotion, à son sens, ne présentait d'attrait que pratiqué par les femmes sur les planches d'une scène ou sous les arcades d'une ville pour leurs achats. Les autres déplacements devant se faire en cabriolet pour les dames, à cheval pour les hommes et à dos de mulet pour le reste de l'humanité. Que les Indiens *nimiipuus* fussent capables de parcourir plus de quatre-vingts *miles* à la course en une journée était pour lui la preuve irréfutable de leur sauvagerie. À peu près la seule d'ailleurs, puisque les arguments tels que leur absence d'âme, leur mode d'habitat rudimentaire, leur médiocrité en art culinaire et leurs mauvaises habitudes sexuelles lui paraissaient d'une idiotie consommée. Il n'était pas certain lui-même de pouvoir situer une âme dans son corps, il n'avait jamais mieux dormi que dans un wigwam bien clos en plein hiver avec une femme shoshone sous une couverture de loutre plus soyeuse que la plus belle soie de Chine et le gruaux dont se contentaient la plupart des Blancs le répugnait. Aussi, quand il vit un cheval à l'attache dans l'ombre d'un bosquet isolé, il n'eut aucune hésitation, il n'était ni une femme ni un Mexicain. Et comme disait le vaquero avec lequel il avait fait route jusqu'au ranch de Bev à Chilshom quelques années auparavant, si vous êtes incapable de voler un cheval sans scrupule, c'est que vous n'avez pas été élevé comme il faut.

Il s'approcha de l'animal, en regardant autour de lui, il régla les étriers, vérifia la sous-ventrière, détacha la bride, passa les rênes par-dessus l'encolure et se mit en selle. Il tourna en clapant doucement et en parlant bas pour rassurer sa monture qui ne le connaissait pas. Il lui dit sa façon de voir les choses et son idée des rapports entre son espèce et la sienne, laquelle comportait un certain respect des libertés de chacun, dans des proportions raisonnables. Et lorsqu'il jugea que le bruit d'un galop, à cette distance de leur point de départ ne pourrait plus avoir de conséquences néfastes, il enfonça ses deux talons dans les flancs du cheval avec une telle violence que celui-ci sauta en l'air et lança une sorte d'aboiement qui le surprit lui-même avant de démarrer en trombe comme s'il avait le diable sur le dos.

L'homme à qui il venait de voler son cheval n'aimait pas, lui non plus, la marche à pied. Quand il entendit le drôle de cri, suivi du bruit d'un galop brutal, il se posta derrière un rocher et fit monter une cartouche dans la culasse de sa carabine. S'il avait de la chance, c'est-à-dire si le voleur se dirigeait vers la ville, il passerait à portée de fusil en contrebas. Le coup n'était pas gagné mais il était jouable. Bird Boisverd posa son canon sur un

replat de basalte et tendit l'oreille. Le bruit se rapprochait. En vision périphérique, il vit son cheval lancé à une allure qu'il n'aurait pas su lui insuffler et sur son dos, l'enfant de salaud qui lui battait la croupe. Il respira profondément, aligna la mire sur la trajectoire et suivit le mouvement. Alors qu'il l'anticipait pour faire feu, le cavalier eut un hochement de tête dans sa direction comme s'il avait senti sa présence et dans la seconde, il jeta tout son corps derrière le flanc du cheval, sans changer d'allure et donnant de la voix, il passa sous le nez du tireur, agrippé par les jambes à la selle. La manœuvre témoignait d'un tel arrangement avec la Fortune que Bird Boisverd eut presque envie de tirer sa monture. Trois secondes plus tard, le voleur était à nouveau en selle et l'occasion se perdait dans la nature.

Il n'en revenait pas. Avoir parcouru plus de neuf cents *miles* sans rien de plus méchant qu'une ou deux anicroches de saloon, et quelques transactions tendues avec un groupe de migrants isolés, c'est-à-dire avoir été assez malin pour tracer sa route en déjouant la majorité des pièges naturels et humains, et tomber là, en pleine montagne désertique, alors qu'il n'y avait pas eu trace d'âme ni de près ni de loin depuis des jours, tomber là sur un voleur de cheval d'une telle décontraction, c'était vraiment la poisse. Il se serait tiré une balle dans le pied qu'il l'aurait mieux pris.

De son côté, Elie, à fond de train, se sentait renaître. Il avait trouvé dans les fontes de son partenaire improvisé – un voleur n'est rien sans un volé – un sac rond comme un petit melon, plein à éclater d'une fine poudre inodore d'un éclat incomparable. Sans compter la couverture, les haricots secs, la ferblanterie, le paquet de café et la cruche de gnôle qui complétaient agréablement l'équipage, c'était une excellente affaire. Même si rien ne vaut un cheval quand on se retrouve à pied, et qu'il aurait donné de bon cœur la bourse et le reste s'il avait eu à faire un choix exclusif, Elie ne dédaignait pas les plaisirs. La perspective de s'accommoder un chili et de goûter à l'alcool trafiqué de son nouvel ami le remplissait d'aise. Mais tout d'abord, il devait veiller à mettre entre eux la distance que recommandait la plus élémentaire prudence. Voire le double. Il suivit la piste sur vingt-quatre *miles*. À l'endroit où elle bifurqua vers l'est, il la quitta et voyagea perpendiculairement à elle sur dix *miles* de mieux. Il ne poussait plus son cheval car ils avançaient maintenant sur un terrain miné par les trous de chiens de prairie. Il gardait le cap mais lâchait la pression, comptant sur l'instinct de conservation de l'animal pour éviter de s'y casser une jambe.

Quand ils croisèrent le lit d'un torrent qui dévalait tendrement de pentes lointaines, Elie tira la bride et tendit ses jambes sur les étriers. Le cheval en profita pour chier. L'homme sourit et s'accorda avec l'animal en se soulevant de selle pour lui alléger les flancs. Puis il décida de poser le camp sur une petite pelouse en arc de cercle au bord de la berge. Quand le cheval eut terminé, il mit pied à terre, passa les rênes sur l'encolure et le conduisit sous l'arbuste qui semblait fait exprès. Une herbe grasse poussait à son pied. Elie attachait le cheval de façon à ce qu'il puisse brouter à son aise. Dans des

proportions néanmoins raisonnables. Il ôta la selle et le fourbi de son associé et posa le tout à vingt pas de l'animal qu'il voulait entendre respirer durant la nuit. Il ne fut pas long à rassembler quelques pierres et du bois, à les disposer en cercle et à y faire partir un feu. Pas beaucoup plus long non plus à attraper la gamelle et à saisir le lard avant d'y jeter les haricots, de mouiller et de couvrir le tout. Quand il se fut assuré que son ragoût mijoterait sans brûler, il se leva et arracha des poignées de graminées qu'il tordit et tassa pour en faire un gros bouchon et longuement, soigneusement, il étrilla tout le corps du cheval. Le bruit du torrent l'empêchait de surveiller son ragoût à l'oreille mais l'odeur qui flottait le renseignait parfaitement. Il était presque à point quand il jeta le bouchon en s'éloignant du cheval pour passer ses mains et son visage à l'eau. Alors qu'il était penché sur les flots, il lui parvint une bouffée si nette de sa cuisine qu'il eut l'impression de se tenir au-dessus de la marmite. Aussitôt, il fit volte-face, les mains trempées, les cheveux humides, clignant des yeux. Rien n'avait bougé. Il en finit avec sa toilette et sourit à l'idée de boire enfin quelque chose de plus puissant que la neige liquide macérée parmi les galets. Quand il revint sur ses pas, le cheval lui camouflait son feu de camp. C'était sans importance, il avait le lieu en tête, il aurait pu se diriger les yeux fermés. Il voulut le flatter en passant mais la bête s'écarta. Et à l'occasion de ce petit pas de côté, qui marquait certainement une désapprobation quelconque de la part de l'animal, Elie crut voir la silhouette d'un homme assis devant son feu, face à lui. Elle se découpait, noire sur le fond noir du coteau, immobile hors le mouvement latéral d'une courte baguette qui semblait s'articuler avec la partie gauche de l'ombre humaine, peut-être avec le coude. Il ne lui fallut pas plus de deux pas supplémentaires pour comprendre qu'un type était en train de manger son chili, que c'était un Blanc puisqu'il portait un chapeau et qu'il allait lui faire rendre ce repas, d'une façon ou d'une autre. Il se mit à courir à pas silencieux vers l'homme qui ne marqua en rien qu'il l'avait repéré, puis en lisière de la lumière du foyer, alors qu'il s'apprêtait à bondir, il vit briller l'éclat d'un canon dont la bouche noire était pointée sur son ventre. L'homme tenait son arme sans démonstration, comme un potentiel dont l'accomplissement, s'il devait avoir lieu, serait inéluctable. Elie s'arrêta sans hésiter, se redressa et toisa l'inconnu qui n'avait pas cessé un instant de porter la cuillère à sa bouche à l'aide de sa main gauche. La cuillère en fer qui raclait le fond sans la moindre discrétion. Il sentit monter en lui une vague de colère et se força à respirer profondément. Il jeta un œil à la selle et à ses fontes et vit la bouteille à la place où il l'avait laissée. L'homme engloutit la dernière bouchée, remit la cuillère dans la gamelle et jeta le tout derrière lui en disant que maintenant, il était certainement temps de s'en jeter un. Et de préférence en compagnie si personne n'avait d'objection. Elie dont le ventre vide était toujours observé par l'œil noir du Colt de son interlocuteur n'en vit aucune. Il se dirigea vers son fourbi en visualisant mentalement le fusil à canon scié qui gisait au fond d'une de ses fontes, la

crosse en l'air, invisible depuis l'endroit où l'homme se tenait. Et comment il lui faudrait sortir la bouteille d'une main et saisir l'arme de l'autre et la faire basculer sur la hanche et tirer dans le même mouvement en excluant la possibilité de rater son coup car il n'y en aurait qu'un, lorsque l'homme lui dit de ne pas se faire un sang d'encre car le fusil n'était plus chargé.

À sa grande surprise, Elie constata que cette nouvelle lui libérait les poumons.

Elle avait de plus en plus de mal à respirer. Les cahots de la route la brinquebalaient d'un bord à l'autre de son matelas de paille et chacun lui arrachait un souffle qu'elle peinait à reprendre ensuite, pendant de longues minutes. Brad, à ce stade, ne savait plus si elle luttait pour vivre ou pour passer. Il lui semblait parfois que la vie s'accrochait à sa cage thoracique comme une perdue qui refusait de lever le siège. Il priait le dieu cosmique, les herbes qu'ils croisaient, les forêts, les plans d'eau, de bien vouloir reprendre son âme sans la lui faire payer, de le faire dans la paix. Mais chaque jour renouvelait la torture des secousses et chaque nuit, celle des visions et des cauchemars. Il encourageait la gamine à lui administrer ses tisanes mais elle refusait de le faire trop souvent. Il savait qu'elle avait ses raisons. Josh ne venait plus au camp que pour les repas du soir qu'il prenait vite avant de repartir dans la nuit. Sur des traces de gibier, de personnes, en quête d'eau, d'herbage, de bois, tout ce qui lui passait par la tête. Josh se tenait en vérité à l'exacte distance qui lui permettait de les surveiller sans les entendre. Quand les crises étaient plus fortes et parvenaient à traverser son volume de silence, il pleurait sur sa selle. Comme un enfant, comme un petit-fils qui entendait souffrir la dernière femme au monde qui l'avait vu naître et qui l'aimait. Dans ces moments-là, il lui arrivait de foncer vers le convoi, les yeux rougis par la poussière qu'il soulevait, et de sauter dans le chariot pour lui prendre les mains. Ses mains d'oiseau. Et caresser son front. La somme de ce qu'il pouvait faire. Il en avait honte. Honte comme quelqu'un incapable de rendre à l'autre un bienfait. Il s'en maudit jusqu'à ce que Xiao Niù lui dise que l'impuissance était la condition de toute médecine. Elle lui fit aussi remarquer qu'il était le seul à pouvoir faire naître encore un sourire dans les yeux de cette femme qui avait passé depuis longtemps les derniers stades de l'épuisement.

En dehors de ces moments, Josh ne pensait qu'à une chose. Avancer. Le but de leur voyage avait été fixé des mois auparavant, il aurait considéré comme une perte de temps de simplement y penser. La seule question pour lui maintenant qu'ils en étaient là, et l'état de la grand-mère ne faisait que le conforter dans son opinion, la seule question était de poursuivre.

Mais pour Brad, qui n'aimait pas les voyages, c'était d'arriver à destination. Contrairement à son fils, il endurait ce mouvement sans fin vers une ligne d'horizon qui n'en finissait pas de s'échapper, en vrai paysan. Avec une obstination tenace qui pouvait passer pour de l'excitation, mais il détestait de tout son être ce déplacement continu qui était l'inverse de

l'installation et qu'il voyait comme le prix à payer pour une bonne terre immobile qu'ils finiraient par arracher au monde. Quand bien même ce devrait être à son autre bout.

Les longues heures de chariot que Jeffrey passait avec ses boules de cire dans les oreilles, il les occupait à prévoir l'espace de la ville et de la lande dont son frère rêvait, qu'ils allaient atteindre et qui deviendrait leur royaume. Lui qui avait exploité la tourbe pendant ses vingt premières années, la tourbe noire des plateaux râpés par le vent, il le voyait comme une étendue vaste, vallonnée, agréablement forestière, d'où il serait aisé de tirer de belles prairies et suffisamment de bon bois pour la construction et le chauffage. Si on pouvait y trouver de quoi faire des lauzes, un gros ruisseau pour la pêche, un bon climat pour les roses et les clématites, et que le tout soit situé à moins de quarante *miles* d'une ville paisible dotée de deux ou trois saloons, il se considérerait comme le plus heureux des hommes. Et bien sûr, à ce stade de sa conversation intérieure, il ne manquait pas de se rappeler à lui-même que l'ordre des rêves était assez particulier pour ne jamais se réaliser complètement dans le monde et qu'une partie ou une autre de sa construction mentale tomberait dans les abîmes avant même qu'ils entrevoient le début du pays où ils allaient enfin pouvoir s'arrêter. Ce à quoi il se répondait invariablement que c'était précisément pour cette raison qu'il fallait imaginer les meilleures, les plus grandes et les plus belles choses. Parce que de cette façon, même s'il ne devait advenir que la plus infime part de son rêve, elle serait tout de même assez consistante pour les rendre heureux.

Il en était à ce point de ses réflexions matinales lorsqu'il aperçut un mouvement inhabituel à la limite de son champ visuel. Il s'était fait depuis longtemps aux différents types de vol des oiseaux qu'ils croisaient et au comportement du gros et du petit gibier à leur approche. À ce stade du voyage, il aurait pu dire au seul déplacement des feuilles ou des herbes quelle espèce de bestiole venait de passer là et de les prendre en grippe. Mais ce mouvement de branches dans la végétation basse du bord de la piste à presque trois *miles* devant eux ne lui disait rien qui vaille. Il enleva les boules de cire de ses oreilles et les remit dans la bande de son chapeau. Sa mère, de toute façon, ne parvenait plus à hurler vraiment longuement comme elle l'avait fait pendant des semaines. Il valait mieux supporter une crise, puisqu'elle serait brève, que se trouver privé d'un de ses sens alors qu'une situation inédite pouvait se présenter. Il dégagea son ceinturon des pans de sa veste et reprit les rênes des bœufs d'une seule main. Brad lui jeta un œil interrogateur et il lui désigna du menton l'endroit où il avait vu le mouvement suspect. Brad partit décrocher le fusil à l'intérieur du chariot. Alors qu'ils approchaient des arbustes contournés qui formaient une sorte de buisson inextricable de plusieurs pieds de large, la gamine qui dormait à l'arrière bâilla, s'étira et enjamba le banc pour venir s'asseoir à côté de Jeffrey. Il se poussa un peu pour lui faire une place. Aussitôt, elle se mit à

renifler l'air dans toutes les directions et comme ils arrivaient à peu près au centre du buisson d'épines, elle annonça *Dakota* alors même qu'une forme claire se déployait soudainement devant eux et grimpait sans effort sur le bœuf de tête sans que Jeffrey, captivé par la grâce de l'événement, pense seulement à sortir son arme. Quand il amorça son geste, la gamine l'arrêta et lui désigna l'Indien qui chevauchait le bœuf à l'envers et le regardait en riant. Il avait les pommettes peintes en rouge, un os blanc dans son chignon et plusieurs plaques de cuivre de belle largeur lui servaient de plastron. Un pagne de peau et des mocassins complétaient sa tenue. Il était jeune et riait de toutes ses dents en les montrant du doigt. Brad qui fermait la marche le voyait s'agiter sur l'échine de l'animal à l'autre bout du chariot. Par-dessus les têtes de son frère et de la gamine, il le vit se dresser sur les genoux puis se lever et marcher sur les bœufs comme sur un tapis. Il n'en croyait pas ses yeux. Xiao Niù tourna la tête et lui fit signe de ne rien tenter. Il baissa son arme mais en agrippa fermement la crosse. Un deuxième Indien apparut sur la croupe du bœuf devant lequel Jeffrey s'était placé et un troisième surgit du buisson juste derrière Brad qui se retint de se tourner et de faire feu. Ils firent ainsi les quarante pieds de végétation qui restaient, saisis comme par une eau glacée, incapables de réagir. Quand les arbustes firent place à la prairie nue, ils virent que le chemin montait brièvement avant de descendre dans un vallon et Jeffrey eut l'intuition de ce qui les attendait. Dès qu'ils furent à découvert, les cris des Indiens qui les escortaient redoublèrent et bientôt, il y en eut dix, il y en eut vingt autour d'eux, dont la plupart étaient des gamins. Avant qu'ils n'atteignent le haut du chemin, une kyrielle de chiens jaunes les avait rejoints. Ils virent de la fumée et surent qu'ils venaient d'entrer dans un village qui s'était sans doute construit dans la matinée. Sinon, Josh, qui les avait touchés à l'aube, les aurait prévenus. Leur escorte les fit dévaler le vallon et les mena à grands cris sur toute la place. Ils durent faire plusieurs fois le tour des tentes et tous les hommes jeunes semblaient vouloir s'essayer à marcher sur les épaules des bœufs et à pirouetter pour y monter ou en descendre. Avec les chiens qui aboyaient autour d'eux, les gamins qui battaient des mains, les femmes qui accouraient, les deux frères eurent l'impression d'être dans une parade de cirque, sans savoir qui faisait le spectacle et qui étaient les spectateurs. Ils en étaient à leur troisième révolution autour d'une tente toute dépenaillée et couverte de vieux dessins, quand la grand-mère qui gémissait péniblement depuis le début de la cavalcade, eut soudain suffisamment de ressource pour pousser un de ses puissants jappements de coyote à travers la toile. L'air lui-même en fut pétrifié. Les bœufs stoppèrent brutalement et tout ce qui sautait, tournait, riait et virevoltait autour d'eux, tomba. Il y eut une minute de pesant silence dans lequel le jappement du coyote retentit encore quatre fois. Puis Brad et Jeffrey entendirent leur mère tenter de reprendre son souffle. La gamine sauta à l'arrière et la releva sur le sac de blé qui lui servait d'oreiller. Il y eut des murmures. Des murmures qui se transformèrent en chuchotements quand

de la vieille tente sortit lentement un bâton de chêne que l'usage avait rendu lisse et brillant. Et les chuchotements se turent lorsque sortit derrière le bâton, le vieil homme qui vivait là. Il lui fallut de longues minutes pour enjamber son seuil en se courbant, pour se déplier à l'extérieur et pour entamer une sorte de lente procession jusqu'à l'arrière du chariot qu'il attrapa d'une main. Xiao Niù avait assis la grand-mère et peigné ses cheveux blancs. Le vieil homme se pencha sur l'ouverture et cligna des yeux. Il toucha du bout de son bâton le pied droit de la vieille femme qui lui lança un regard courroucé. Il dit quelques mots auxquels elle ne répondit rien et aussi lentement qu'il était venu, il rebroussa chemin. Avant de se courber à nouveau pour pénétrer dans la tente dont une main invisible lui tenait l'entrée ouverte, il pivota, tendit les bras vers le ciel et salua cérémonieusement les quatre directions. Puis il s'adressa à l'assemblée, d'une voix basse que tout le monde entendait. Il déroula lentement une parole filante dont le tempo s'accéléra, ralentit à nouveau et s'évanouit sur trois temps étirés. Les derniers mots qu'il prononça eurent un effet immédiat. Avant qu'il ne soit parvenu à repasser son seuil, deux hommes faits lancèrent plusieurs ordres et les femmes filèrent immédiatement. Jeffrey et Brad n'eurent pas le temps de se poser de question. Trois jeunes guerriers revinrent avec des perches et une litière de route sur laquelle étaient entassées des couvertures tissées, une peau de loup et une peau de bison. Deux d'entre eux montèrent de concert dans le chariot de part et d'autre de la grand-mère et comme si elle n'attendait que leur venue depuis une éternité, quand ils se penchèrent sur son corps, elle les saisit par le cou. Ils placèrent les mains sous ses épaules et sous ses fesses, et délicatement, entreprirent de la descendre du chariot et de la poser sur la peau de loup. Les femmes la couvrirent avec les couvertures tissées et la peau de bison en accompagnant tous leurs gestes d'une mélodie répétitive aussi apaisante qu'une comptine. La grand-mère pleurait, souriait. Souriait. Quand elle y fut installée, les trois jeunes guerriers emportèrent la litière jusqu'à la place centrale du village qui s'était soudain organisé. Ils la posèrent en périphérie d'un cercle qui était le centre de nombreuses activités. Des perches avaient surgi là où il n'y avait rien l'instant précédent. Un foyer de pierre était dressé à l'aplomb de l'endroit où elles se croisaient. Tandis que les femmes du village au complet arrimaient le bois et nouaient les cordes, une troupe de gamins apportait la toile qu'ils tenaient bras tendus sur leurs mains ouvertes. Elle fut dépliée et disposée selon les règles d'un art consommé et moins d'une demi-heure après le début des opérations, un grand wigwam était posé au centre du village. Quand les femmes l'eurent fourni et clos, un homme masqué s'avança sur la place et fit avec un bâton orné de plumes plusieurs passes. Il chantait dans sa gorge. Quand il en eut fait assez, il pénétra dans le wigwam et alluma le premier feu. La fumée qui sortit par l'ouverture était aigre comme un remords et douce comme un miel. Il sortit à reculons, emmitouflé de vapeurs et referma l'ouverture par trois fois, le chant toujours

dans sa gorge, avant de la laisser béante et de s'éclipser à petits pas à rebours. Alors, les trois porteurs se saisirent de la litière et la firent pénétrer dans la loge. La grand-mère, brièvement, avait revu le soleil. Durant toute cette espèce de cérémonie, ses fils et la gamine s'étaient tenus à ses côtés, comme elle, sans inquiétude. Quand elle entra parmi ses porteurs dans la loge et que l'accès leur en fut refusé, ils prirent peur. Aussitôt, le chaman vint les entourer de paroles et d'odeurs inextricables. Il leur désigna une place sur le côté droit de la porte et leur fit signe de s'asseoir. Des bols et des couvertures leur furent présentés. Les porteurs sortirent et trois femmes de leur âge vinrent les remplacer. Les deux frères et la gamine s'enroulèrent dans leur couverture, devant leur bol vide, ils s'assirent. Et l'attente commença.

Eau-qui-court-sur-la-plaine n'avait pas de peuple, elle en avait plusieurs.

Son savoir était demandé et recommandé par tous ceux qui portaient des os d'aigle creux, des plumes magiques ou des concentrés de médecine dans des bourses de peau. Son état de femme sans peuple la faisait à la fois craindre et désirer. Son pouvoir, depuis la mort violente des siens, avait décuplé. Elle voyait plus loin, elle soignait mieux, elle pouvait tuer sur trois points. De la destruction de son village et de ses fuyards les plus habilement cachés, il y avait plusieurs versions. Dans certaines, son rôle ne comptait pas pour rien. Le feu, l'eau, la poudre et la foudre avaient participé à la disparition totale de son clan. Et on disait que maintenant, elle maîtrisait ces éléments mieux que personne. Il est vrai qu'elle tirait précisément et sans hésitation et qu'elle savait recharger toute sorte d'armes, y compris par la gueule, à une vitesse considérable.

Gifford l'avait vue à l'œuvre au crépuscule un jour de chasse. Elle avait tiré un élan qu'ils pistaient depuis des heures et qui s'ingéniait à disparaître à chaque fois qu'ils pensaient le voir enfin dans une trouée forestière ou au retour d'une pente. Dans un maigre bosquet où il s'était remis en revenant sur ses pas, attendant que ses prédateurs passent, il fit une erreur de deux secondes en montrant le sommet de ses bois. Elles lui coûtèrent la vie. La balle le frappa entre les omoplates et se fraya un chemin jusqu'au cœur à travers l'échine. Il s'agenouilla et baissa le col comme pour une révérence. Il était mort avant d'être à terre. Et avant qu'il soit mort, elle avait rechargé son arme pour le bobcat qui les suivait et qu'elle avait repéré depuis le début de la traque. Lorsqu'il s'avança pour laper le sang qui coulait en ruisseau en contrebas, elle tira une balle qui lui ouvrit la tête en grand. Gifford vit la peau du lynx, souple et douce comme une eau, lui servir de lit dans un de ses nombreux abris.

De la même façon qu'elle était sans peuple, Eau-qui-court-sur-la-plaine était sans maison, elle en avait plusieurs. Pas tout à fait des tanières, des caches. Aucune n'était fabriquée de main humaine, à part une sorte de cabane enterrée à l'intérieur d'une mine où l'ancien propriétaire avait amené un poêle et creusé à travers la roche le tuyau d'évacuation de la fumée. On y trouvait des étais et une sorte de porte en planches qui bouchait complètement l'entrée et aveuglait toute la pièce. Mis à part ce réduit qu'elle ne rejoignait qu'au plus froid de l'hiver pour des durées très courtes, ainsi qu'en certaines autres circonstances que Gifford n'avait jamais su prévoir ni comprendre, aucun de ses habitats n'était visiblement humain. La tente à

sudation était l'unique structure qu'elle acceptait de monter, pour la défaire juste après en avoir usé. Ce qu'elle accomplissait comme la dernière partie du rituel de purification.

Elle soignait les brûlures par imposition. Elle calmait les agités, les hommes ivres, les femmes en mal d'enfant, par simple chant. Elle faisait tomber la fièvre et il lui arrivait de pratiquer la réanimation par claques et corrections.

Gifford l'avait vue réinsuffler la vie à un oiseau qu'elle venait de frapper d'une pierre. Parmi ses pouvoirs, ses visions surtout étaient recherchées. Elle renseignait sur le sang. Elle était donc consultée pour les guerres de clans et les questions de descendance. Son prix pour ces travaux-là était de chair fumée ou de pemmican. On ne l'appelait pas, elle venait. Et chaque village qui la voyait pénétrer le cercle de ses tipis était conscient de recevoir un insigne et dangereux honneur.

Gifford l'avait suivie plusieurs fois à l'occasion de ces cérémonies et de loin, avait pu assister à tout ce qui se déroulait hors des tentes. Les Indiens savaient qu'un homme blanc s'attachait aux pas de la puissante femme sans peuple. Pour certains, Gifford était un sort qu'elle avait jeté à un homme sioux qui l'avait insultée. Elle lui avait laissé le choix entre la forme du cochon et celle de l'homme blanc et le Sioux avait choisi. D'aucuns disaient qu'il avait préféré le cochon. Quoi qu'il en soit, depuis, il s'attachait à la suivre en tous lieux dans l'espoir qu'elle finisse par se lasser et qu'elle lui rende sa forme première. Pour cette raison, et parce qu'il était à moitié indien, on le tolérait en lisière des villages mais pour rien au monde, on ne l'aurait laissé entrer dans l'enceinte sacrée. Il était avant tout l'expression d'une puissante mauvaise médecine et ce genre de contact était absolument à éviter.

En vertu de cette aura particulière, Gifford avait pu voir des danses secrètes et des clowneries qu'aucun Blanc n'avait jamais vues. Il avait aussi entendu des contes dont il avait cru comprendre l'action grâce aux gestes des conteurs. Eau-qui-court-sur-la-plaine avait ensuite infirmé ou confirmé ses hypothèses et sans qu'elle ne lui fasse jamais aucun récit, il avait acquis un répertoire assez étendu de ce-qu'on-raconte-autour-du-feu dans diverses nations. Elle était très active. En sept lunes, il avait parcouru la plaine dans toutes ses directions et visité derrière elle six ou sept peuples qui ne partageaient qu'un langage gestuel imprécis et quelques mots d'une langue étrangère à tous. Sa dernière intervention avait eu lieu chez les Crows. Elle avait enfilé des mocassins de peau blanche et dansé bouche cousue dans le village jusqu'à ce qu'une femme jette hors d'une tente un chaudron de cuivre en poussant des trilles stridents, proprement inhumains. Alors, des hommes étaient apparus et avaient pénétré chez cette femme et Gifford n'avait plus rien entendu. Eau-qui-court-sur-la-plaine s'était déchaussée. Elle avait gravi une colline où elle s'était accroupie, les yeux sur l'horizon, inerte, attendant son écot et reprenant des forces. Partout où elle avait dansé, il y avait une

traîne noire sur le sol comme celle qu'aurait laissée un incendie. Elle avait reçu une couverture et un seau à charbon plein de maïs égrené. Cette action, qui paraissait simple, l'avait abattue des jours durant. Eau-qui-court-sur-la-plaine souriait peu, elle avait souri encore moins souvent. Et puis un matin, elle avait tendu l'oreille vers le nord, longuement, elle avait hoché la tête et touché le sac qui pendait à son cœur. Dans la matinée, elle s'était mise en route. Gifford qui savait qu'elle tentait d'équilibrer toute chose, se doutait qu'elle se rendait chez les Dakotas, ennemis traditionnels des Crows. Il ne se trompait pas. Au terme de quatre jours de marche pendant lesquels ils n'avaient pris que de l'eau et des fruits secs et rabougris qu'il portait dans une besace, ils parvinrent en vue du campement du vieil Orage-Grondant. Quand ils virent la fumée de leurs feux, elle s'arrêta. Et plutôt que d'entrer dans le village, elle dressa une loge dans un vallon à côté du ruisseau qui le traversait. Elle rassembla de grosses pierres. Gifford construisit un feu, il y était autorisé, pendant qu'elle tirait une louche de bois d'un sac de cuir qu'elle vida de son contenu et remplit d'eau. Elle accomplit les rites tandis que les pierres chauffaient. Lorsqu'elle cracha sur la plus grosse et que son crachat grésilla, elle les porta dans la loge. Elle ressortit une fois pour le seau, une fois pour la louche et tira derrière elle le pan de peau qui fermait la structure presque hermétiquement. Gifford entendit l'eau brûler sur les pierres et vit la loge se gonfler insensiblement sous l'effet de la vapeur. Il s'éloigna.

Lorsqu'elle sortit après avoir dormi et rêvé au creux de cette poche saturée de chaleur, elle était nue, ruisselante de sueur et lavée de sa volonté personnelle. Elle se baigna dans le ruisseau froid. Elle se laissa sécher par le vent. Elle se vêtit en prenant soin de disposer avantageusement ses parures. Puis elle marcha sur le village et, sans détour, sur la tente d'Orage-Grondant dans laquelle elle entra en saluant.

Quand ils eurent fumé une pipe, elle dit au vieillard que son frère allait rentrer pour mourir, qu'il aurait besoin d'aide. Et le vieillard répondit que son frère était un puissant guerrier, qu'il avait chanté son chant de mort le matin même. Et qu'il l'attendait.

Deux hommes blancs assis devant la porte de la tente funéraire se levèrent à son apparition. Une enfant accroupie à côté d'eux, enveloppée dans une couverture, la regarda dans les yeux. Le chaman du village dit quelques mots et la porte fut ouverte. Eau-qui-court-sur-la-plaine se baissa et entra dans la tente ornée des motifs noirs du dernier voyage. Des trois femmes qui étaient au chevet de la grand-mère, une sortit. À l'intérieur de la tente, Eau-qui-court-sur-la-plaine respira l'air et les fumigations qu'on y avait faites, elle hocha la tête puis elle s'approcha de la couche où était déposé le puissant guerrier et regarda son visage. Ses cheveux lisses et blancs, ses pommettes hautes, son nez busqué, fort, ses yeux délavés. Et la grand-mère lui rendit son regard comme le frère d'Orage-Grondant l'aurait fait.

Eau-qui-court-sur-la-plaine fit sortir les deux autres femmes et accompagna

leur départ d'une récitation murmurée. Puis elle s'approcha et passa ses mains au-dessus du corps allongé, depuis les pieds jusqu'au sommet du crâne. Lentement. Sans le toucher, sans produire aucun son. En allant chercher dans les tissus les dernières énergies, en les rassemblant tels des ruisseaux vers le fleuve plus large qui remontait du cœur. Quand elle fut parvenue au plexus, elle sentit la force de la tête et de la gorge refluer vers ses mains. Elle fit une boule regroupant les deux sources et les unit. Et lorsqu'elle fut homogène et fluide sous ses paumes, elle la fit monter dans le cou et sortir par le souffle. Alors, le corps sous ses mains, la grand-mère frère d'Orage-Grondant, à l'univers, rendit l'esprit.

Elle chanta pour lui montrer la voie vers le ciel. Elle brûla des herbes. Elle chanta à nouveau. Et lorsqu'il fut passé en suivant la fumée, elle sentit à travers la toile la tristesse et le repos des deux hommes blancs qui l'avaient accompagnée jusqu'au seuil de la chambre funéraire. Elle sentit, plus loin, la douleur béante de quelqu'un qui n'avait pas pu approcher. Elle sentit la satisfaction d'Orage-Grondant. Puis brutalement, elle ne sentit plus rien.

Gifford vit les guerriers dakotas entrer dans la tente où officiait Eau-qui-court-sur-la-plaine. Ils en ressortirent avec un brancard sur lequel était allongé un corps. Une angoisse animale lui traversa les boyaux. Elle s'apaisa peu à peu lorsqu'il vit Eau-qui-court-sur-la-plaine passer le seuil en se tenant à la toile avant de se redresser et de s'asseoir à côté d'une forme accroupie qui lui tendit sa couverture, puis l'en enveloppa. Les guerriers avançaient vers un pan rocheux où avait été dressé un lit funéraire. Un vieillard sans âge, courbé sur un bâton les suivait et derrière lui, deux hommes blancs et toute une procession, le village dans son ensemble. Le corps fut hissé sur la structure de bois et des objets furent déposés à ses côtés et accrochés aux montants, des bandes de peaux et des tissus y furent nouées. Il y eut des cris, aigus comme celui du faucon. Puis, brusquement, le vieillard tourna les talons et tout le monde s'en fut hormis les deux Blancs, tête basse, le chapeau dans les mains, qui restèrent encore un moment. Mais ceux-là partirent aussi et la place ne fut plus que vide et désolation. C'est à cet instant que Gifford entendit un sanglot douloureux, déchirant, si proche qu'il lui sembla sortir de sa propre poitrine. Il en fut saisi. L'onde passa. Il en écouta attentivement l'écho puis il entreprit de descendre la colline et de se mettre à la recherche de la femme sans peuple qui n'était plus dans le village et qu'il n'avait pas vue partir.

Le ciel était de plus en plus lourd sur sa tête. Le gris des nuages virait au noir et l'air pesait sur son cœur. Il sentait la chaleur monter de la terre et toutes les bêtes auxquelles il avait affaire étaient agressives. Les mouches et les taons revenaient inlassablement à la charge. Son visage en sueur et ses mains étaient assaillis sans répit. Il avait renoncé à donner des coups de chapeau pour les éloigner. Au point où il en était, avec pour tout bien ses vêtements et le fusil qui lui servirait à fendre le crâne de l'enfant de salaud qui ne vaudrait pas une balle quand il le retrouverait, à ce point-là, il n'espérait plus qu'une chose : que l'orage crève et qu'il soit aussi violent que sa colère !

Bird Boisverd marchait sur ses pieds depuis des jours et chacun de ses pas attisait son désir de vengeance. Il était affamé parce qu'il pensait qu'il était préférable d'économiser ses munitions dans les contrées hostiles. Et parce qu'il avait peur de tomber sur son ennemi les mains plus vides encore qu'il ne les lui avait laissées. Il s'était juré de rattraper ce fils de pute et de lui montrer qu'il ne sert à rien de voler Bird Boisverd, qu'on le retrouvait toujours plus riche qu'on l'avait quitté. C'était ce qu'il voulait montrer au monde entier mais plus particulièrement à ceux qui s'ingéniaient à lui mettre des bâtons dans les roues et ce foutu voleur auquel il n'avait rien fait n'était que le dernier en date sur sa liste. Comme Richmond qui l'avait délesté de ses fourrures et de ses pièges au pays d'en haut, il apprendrait sa leçon. Et s'il avait la tête trop dure, il la lui ferait rentrer quand même, à coups de poing et à coups de pied une fois qu'il serait à terre. Son ancien associé en était resté quelque peu diminué pour sa part. Les gens ne savent jamais jusqu'où aller. Bird l'avait laissé prendre les meilleurs coins de trappe sans rien dire. Se réserver les plus belles peaux à l'heure du partage au prétexte qu'il négocierait mieux et que le gain serait pour deux à proportion égale. Il avait toléré ses manières de table qui le poussaient à se servir sans regarder, à boire le plus possible, et à toujours finir le café. Il avait supporté ses pets dans l'étroite cabane qu'ils partageaient et par-dessus tout, il avait souffert sa conversation. Dans l'idée que l'hiver finirait et qu'au printemps après la vente, chacun prendrait son bien et pousserait plus loin, ailleurs, Bird avait tout enduré en se répétant que Richmond était un vieux trappeur qui connaissait les plus fines ficelles du métier, qu'il ne pouvait pas mieux s'associer, que les peaux qu'il tannait en s'y usant les mains étaient belles et bien souples et qu'ils en tireraient un bon prix. Il avait travaillé le jour en suivant le vieux barbu puant dans la neige qui leur montait au-dessus de la

taille pour relever les pièges. La nuit, par des temps à fendre la pierre, à gratter les peaux, à réparer les raquettes, à préparer les repas. Quand le dégel avait commencé, Bird avait redoublé d'activité. Il voulait en finir au plus vite. Le Rendez-Vous était fixé tôt dans la saison, cela lui convenait. Richmond ne levait plus le petit doigt. Un soir, Bird annonça à son associé que le traîneau à bras était garni, ses patins graissés, ses freins vérifiés, et qu'il y avait dans les quatre sacs posés sur la table de la cabane, leur barda au complet et de quoi se nourrir pour le voyage et un peu plus loin. Richmond lui avait alors répété qu'il était trop tôt pour partir, que la fonte qui gonflait les eaux les rendrait infranchissables pour encore un mois entier. Sur quoi, il était allé se coucher en maugréant dans sa barbe et avait bientôt rempli l'espace de ses ronflements. Au milieu de la nuit, il avait réveillé Bird pour lui dire qu'il allait pisser. Bird lui avait répondu qu'il pouvait aussi bien aller chier. Et il s'était tourné contre les rondins et s'était rendormi. Au petit jour, la table était débarrassée, le traîneau était parti. Richmond ne lui avait pas laissé une couenne de lard.

Durant les dix jours qu'il lui avait fallu pour rejoindre le lieu du Rendez-Vous, Bird s'était forcé à manger du castor jusqu'à le vomir par le nez. Quand il était arrivé, il ne restait plus que des traces du rassemblement. Des bouteilles brisées, du bois brûlé, des trous au contenu douteux. Des déchets de nourriture sur lesquels il se jeta. Sous une planche à moitié pourrie, il trouva un couteau sans manche et il se promit que cette trouvaille serait le début de sa revanche. Elle le fut. Il le remonta avec un bois de buis qu'il travailla au silex et à la pointe, qu'il ponça et polit des heures durant comme pour le charger d'un pouvoir particulier. Quand il en fut satisfait, il affûta la lame jusqu'à ce qu'elle puisse couper un cheveu lancé en l'air. Et lorsqu'il eut obtenu ce tranchant, il quitta le camp, plus riche qu'il y était arrivé. Comme prévu.

Il l'avait retrouvé, son associé enfui, retrouvé et traité de telle façon que l'autre n'arrivait plus à s'en souvenir. Ni à porter seul une cuillère de gruau à ses lèvres. Ensuite de quoi, Bird avait dû quitter le haut pays tant il est difficile de faire justice soi-même sans être en butte au jugement collectif qui veut tout réguler. Il essaierait, cette fois-ci, d'être plus discret pour régler ses comptes avec son dernier voleur. Il en avait assez de devoir se déplacer. Surtout à pied dans un désert de chiendent qui lui montait, comme ailleurs la neige l'avait fait, plus haut que la taille, sous un ciel qui s'alourdissait de minute en minute et semblait devoir s'écraser au sol d'un instant à l'autre. Un souffle violent se mit bientôt à remuer les herbes par grandes brassées. Il se faisait des trous et des crêtes onduleuses dans la prairie comme sur une mer agitée.

L'orientation du vent changeait sans cesse. Bird ne chercha pas d'abri, il n'y en avait pas. La plaine était devenue une masse unique, énorme. Il eut brièvement l'impression d'être tombé d'un navire et de se débattre dans une eau verte et sombre dont il ne ressortirait pas. Il commença à se dévêtir.

Alors qu'il avait ôté et plié sa chemise et qu'il enlevait son pantalon pour y glisser son fusil, il entendit juste devant le front nuageux d'un gris profond qui courait vers lui aussi vite qu'un cheval au galop, le bruit sourd et rauque du tonnerre qui gronde avant d'éclater. Il se dépêcha d'emballer son arme, retira prestement ses sous-vêtements. La nuit tombait en pleine après-midi. Les mouches et les taons avaient disparu. Un silence de plomb ajoutait à l'écrasement et au sentiment d'attente. Le premier éclair qui traversa l'espace lui révéla une troupe de cavaliers lancée au grand galop. Ils couraient devant la tempête comme pour l'attirer et se dirigeaient droit dans sa direction. Bird se rendit compte que c'était eux qui produisaient ce grondement de tonnerre retenu. Il le discernait de mieux en mieux à mesure qu'ils approchaient et que le vent lui portait le bruit de leur course. Le deuxième éclair lui montra les lances tournées et agitées vers le ciel, ornées de scalp. Puis les éclairs se succédèrent à une telle cadence que le jour semblait de retour et il vit des plumes, des corps nus et peints, un homme blanc, des bouches ouvertes et bientôt les cris de guerre lui parvinrent avant qu'ils ne soient lancés comme lui était parvenu le fracas de l'orage avant qu'il n'éclate. Nu dans la prairie dont les vagues lui arrivaient à la poitrine, Bird regardait venir sur lui une horde de sauvages qui allait l'écraser sans s'en rendre compte. Le spectacle était tel, de ce tourbillon de corps et de plume pris entre la terre liquéfiée et le ciel bourré de rouleaux noirs, qu'il décida que c'était une vision. Il se coucha à plat ventre sur ses vêtements dans les vagues hurlantes et aussitôt, la pluie lui cingla le dos en même temps que les Indiens passaient de tous côtés par-dessus lui dans un bruit qui faisait trembler le sol. Cette guerre se déchaîna sans frein durant une dizaine de minutes et cessa d'un coup. Bird eut le temps de croire à sa fin et à celle du monde. Il eut même le temps de regretter l'une et l'autre et de serrer sous lui son fusil comme un ami. Il ne sentait plus son dos sous la mitraille de la pluie et se croyait déjà à demi enterré. Il lui fallut de longues minutes pour reprendre conscience de sa respiration et la trouver normale. Peu à peu, il sentit le sang revenir dans ses membres et sa peau commença à le piquer partout où elle avait été frappée et refroidie. Il eut la sensation d'une onglée étendue à tout son corps et se mit à frissonner comme un cheval. Lorsqu'il comprit que rien ne l'avait piétiné sinon l'orage, il sauta sur ses pieds et se bouchonna vivement avec sa chemise. Il se rhabilla et regarda alentour la prairie lessivée sans cesser de sautiller et de mouliner des bras. Puis il s'immobilisa. Le sang reflua. Ses vêtements étaient délicieusement secs.

Le gars n'avait pas trop mal réagi jusqu'ici mais en ce qui concernait la question du cheval, il en irait tout autrement. Ce type-là n'était pas un piéton. Il avait bu une bonne partie du cruchon de gnôle mais ses réflexes n'avaient pas l'air beaucoup plus lents pour autant même s'il déployait avec finesse toutes les marques de l'ivresse. Il avait parlé en buvant. Il lui avait dit qu'il revenait d'un contrefort des Black Hills où il avait battu de l'or dans un torrent gelé durant dix-huit mois. Qu'il se dirigeait vers la ville pour profiter un peu de son gain avant de rentrer dans son Tennessee natal retrouver ses parents et leur montrer de quoi il avait été capable. Qu'il s'appelait Elie Coulter. Zébulon avait écouté son récit en fermant à demi les yeux et en s'efforçant de ne pas sourire et il en avait conclu que ce type était capable de vendre père et mère pour un cheval. Ce qui le lui avait rendu sympathique. Il en avait lui-même dit le moins possible. Et puisqu'il le trouvait sympathique il avait fait une proposition qui leur avait semblé avantageuse à tous les deux. Plutôt que de faire usage de la force, Zeb avait pensé qu'ils pouvaient jouer le cheval aux dés. Ce serait plus intéressant pour passer la soirée que de ligoter l'autre à un arbre après lui avoir fichu deux ou trois coups de crosse pour qu'il se tienne tranquille. Elie en était rapidement tombé d'accord. Ils s'étaient donc mis à l'ouvrage après avoir ravivé le feu, avec les dés de Zébulon et le quart d'Elie sur une couverture posée à plat entre eux deux. Et avec grand sérieux, Elie avait misé son cheval morceau par morceau contre le contenu théorique des sacoches de Zeb dont il n'avait aucune idée puisque celui-ci refusait d'en sortir quoi que ce soit à l'air libre. Il devait le croire sur parole quant à la valeur de ses annonces, mais avait-il le choix ? Il l'avait perdu une fois presque tout entier sauf le sabot arrière gauche, grâce auquel il l'avait regagné. Plutôt que de s'en tenir là, il avait voulu forcer sa chance et emporter en prime les sacoches sur lesquelles Zeb était assis, ou au moins une des deux. Zébulon soupçonnait que la curiosité avait joué pour beaucoup dans cette décision et à nouveau, il l'avait trouvé sympathique. Et un peu bête. La partie avait repris de plus belle et pièce par pièce, Elie avait fini par perdre le cheval en entier, et avec lui, le mors, la selle, les fontes et la bourse gonflée comme un melon. L'aube pointait lorsqu'il atteignait ce dénuement digne d'un anachorète, et il la trouva tout à coup plutôt froide. Il remonta la couverture sur ses épaules d'un geste un peu brusque qui rappela à Zébulon que ce type était sympathique et capable de le descendre à la première occasion, avec ni plus ni moins d'états d'âme qu'il n'en aurait lui-même s'il était amené à lui loger une balle dans le corps. On n'était pas dans un État de

droit. Et c'était bien pour ça qu'il était là. Il se leva d'un coup en montrant délibérément le Colt à son ceinturon et déclara qu'il était temps pour lui de prendre ses gains. Le cheval à l'attache sembla lui répondre en s'ébrouant. Sans doute gardait-il un mauvais souvenir de la course infernale de la veille car il se laissa approcher sans broncher par le nouvel arrivant qui le sella et le sangla en évitant soigneusement de perdre le contact visuel avec son partenaire de la nuit.

Zeb monta sur le dos du cheval et sourit d'aise en retrouvant son assiette. Il prit les rênes de la main gauche, la droite sur la hanche, et fit tourner sa monture devant Elie qui ne le quittait pas des yeux. Il souleva son chapeau en geste d'adieu et partit au pas, laissant derrière lui sous l'arbuste au pied duquel il n'y avait plus une touffe d'herbe, un homme transi que la marche allait réchauffer.

Quand Zeb estima qu'Elie ne le voyait plus, il fit prendre un trot enlevé à sa monture et dévia sa direction vers le nord. Il suivit sur plusieurs *miles* une légère déclivité qui l'amena à un ruisseau. Il fit marcher le cheval dans son lit tant que ce fut possible. Lorsqu'ils arrivèrent au bord d'un décroché difficile à franchir, il l'en fit sortir et décrivit un large demi-cercle avant de revenir au ruisseau dont les eaux avaient forci. Zeb procéda de la même façon sur l'autre rive en élargissant sa boucle puis il revint marcher dans le courant qui lessiverait sa trace. Vers midi, il arrêta le cheval et le mit à la longe au bord d'un trou d'eau de la taille d'un baquet. Une petite cascade coulait dans la cuvette. Il ôta ses bottes, retroussa ses manches, et entra dedans avec précaution. Il se posta au centre du bassin, courbé, les bras dans l'eau jusqu'au-dessus des coudes et entreprit d'explorer les parois et les replis entre les pierres. En deux minutes, il délogea une grosse truite Fario tachetée d'or et de noir, aussi scintillante qu'un bijou. Il la laissa traverser son domaine et sans chercher à la bousculer, il se tint immobile les mains à plat sur le fond, les paumes tournées vers le ciel. Elle mit moins de temps que prévu à revenir prudemment vers le centre, piquée par la curiosité. Elle avança à petits coups de nageoires, en gobant l'eau avec sa bouche minuscule jusqu'à se trouver au-dessus des mains ouvertes de Zébulon. Il les remonta doucement, toucha son ventre lisse, palpitant, et avant qu'elle ne réagisse, il la souleva et la jeta sur la berge dans un éclaboussement explosif qui fit reculer le cheval. Aussitôt, il sauta derrière elle et l'assomma d'un bon coup de pierre. Il retourna à sa monture qu'il rassura en lui parlant et sortit de l'intérieur de sa botte droite, un long couteau fin. Il incisa le poisson de la pointe des ouïes à l'anus, le vida, le rinça puis il trouva un galet plat sur quoi s'appuyer et leva les filets qu'il dégusta sans attendre, l'un après l'autre.

À la suite de quoi, satisfait, il se déshabilla et alla s'asseoir dans le bassin, la tête sous la cascade. Il se laissa longuement frapper les épaules et les muscles du cou. La fatigue de la nuit fut balayée par l'eau froide. Lorsqu'il remonta sur la rive pour enfiler ses vêtements, il se sentait comme un jeune homme au commencement de sa vie d'adulte. Ce qu'il n'était pas exactement.

Il se remit en selle et fit prendre à son cheval une allure soutenue le long de l'eau. Il pensait suivre le ruisseau jusqu'à croiser une rivière et la remonter à son tour puis tourner vers l'ouest en vue des montagnes où il savait pouvoir trouver une ville nouvelle. Il en avait entendu parler dans les avant-postes et chez les courriers, assez pour qu'elle soit autre chose qu'une rumeur et assez peu pour que tout y soit en germe seulement. C'était exactement ce qu'il lui fallait.

Le ruisseau parcourait une grande étendue ouverte, apparemment plane comme un billard mais truffée des pièges habituels de la prairie. Son cheval avait l'air de les connaître dans le détail et les esquivait avec une grande science. Zébulon était presque impatient de le tester à la chasse ou dans une de ces échauffourées qui se présentent à l'occasion dans les territoires. Son Colt était aussi équilibré que ses sacoches sur le devant de sa selle. Il n'avait pas servi depuis longtemps. Le terrain commençait à monter et à se couvrir d'une végétation un peu plus haute. La roche affleurait par endroits et prenait de plus en plus d'importance. La plaine se resserra et ils cheminèrent sur plusieurs *miles* entre des collines boisées. Après un dénivelé d'une centaine de mètres que le cheval absorba sans trop d'effort, ils découvrirent un vaste plateau traversé par la rivière sinueuse que Zébulon cherchait. Le ruisseau dévalait la pente en courant sur les galets pour s'y jeter dans un murmure de salutations enthousiastes. Zeb l'aurait volontiers imité s'il n'avait pas repéré les traces d'une activité qui avait dû être houleuse. Des ronds de pierre marquaient l'emplacement de tentes démontées en grand désordre. Des perches porteuses jonchaient le sol, des pans de peaux avaient été abandonnés. Des gamelles gisaient dans leur contenu. Des feux avaient pris en plusieurs endroits, on voyait de larges traînées noires partir des tentes et courir en sentiers désordonnés dans tout le village. Des tapis de selle, des couvertures, des plumes restaient accrochés aux reliefs des structures vides, croulantes. Par places, il y avait des flaques de boue d'un noir qui tirait sur le rouge. Et tout autour du village, le piétinement d'un troupeau de chevaux affolés.

Zeb reniflait l'air et tendait l'oreille. Sa monture bougeait sans cesse sur la pente, il dut la faire tourner à plusieurs reprises. Puis, jugeant que l'endroit avait été totalement déserté, il la laissa aller et ils descendirent. La course du ruisseau lui parut moins vive qu'un instant auparavant. Ils traversèrent les ruines du village au pas. Attentifs l'un et l'autre à ce que dégageaient les lieux et aux mouvements résiduels du combat. Une lourde perche s'écrasa derrière eux. Zeb se tourna aussitôt sur sa selle, Colt en main. Il ne vit rien mais il mit de longues minutes à rengainer son arme. La foulée des chevaux suivait la rivière vers l'aval et la coupait visiblement à quelques *miles* du village pour s'enfoncer vers l'est. Celle des hommes qui avaient pris la fuite était multiple et plus difficile à lire mais apparemment, ils avaient remonté le cours d'eau et s'étaient enfoncés parmi les collines que Zébulon venait de traverser. Il s'étonna de n'en avoir rien pressenti. Il supposa que les fuyards

étaient trop peu nombreux ou trop affaiblis pour faire autre chose que soigner leurs blessés dans les bois. Il n'y avait pas de cadavres mais plusieurs empreintes de corps qu'on avait traînés jusqu'à un travois dont le double sillon était très visible. Il avait dû être lourdement chargé. Zébulon sortit du village. Il décida de suivre un temps la trace du troupeau au bord de la rivière puis de bifurquer vers l'ouest comme il l'avait prévu. En suivant la piste, il vit qu'elle avait été faite par une quarantaine de chevaux non ferrés, non montés, et une vingtaine de guerriers. Parmi ces nombreuses marques, il y en eut une qui attira son attention. C'était celle d'un cheval ferré, plus lourd que les autres et certainement plus haut au garrot. La marque de ses sabots était large et nette, sa course était enlevée, sans écart d'allure. Zeb la trouvait élégante. Plus encore que celle des petits chevaux indiens qui sont comme une ondée du matin. Ils remontaient le cours de la rivière sans la perdre des yeux. Elle l'intriguait. Quand il arriva à l'endroit où la trace bifurquait selon un angle de quarante-cinq degrés plein est comme sous le coup d'une impulsion soudaine, il vit immédiatement que le sabot large ne suivait pas la troupe mais continuait tout droit, invariable dans sa direction aussi bien que dans sa vitesse. Il pensa au type à qui il avait gagné son cheval, il pensa à la truite dont il avait déjeuné mais il ne put rien y faire, sa curiosité était piquée. Il poursuivit sur la berge, comme l'autre l'avait fait. Au bout d'une dizaine de *miles*, il vit que le cheval avait progressivement ralenti et adopté un amble régulier. Plus loin encore, il s'était arrêté. Il avait brouté, bu. Il s'était reposé. Et Zébulon ne voyait nulle part la marque d'un pied humain. Le cavalier n'était pas descendu de cheval. Ou il n'y avait pas de cavalier. Pourtant, sauf à être chargé d'un butin considérable, Zeb aurait parié que ce cheval était monté. Sa curiosité reprit un coup d'aiguillon. Il décida de faire une pause. Il mit pied à terre, but et mangea un peu de la viande séchée gagnée aux dés. Il savait néanmoins qu'il ne faisait que différer. Reposé, il se remit en selle et parcourut encore une trentaine de *miles*. Les montagnes apparurent dans le lointain. La trace continuait à longer la rive, il continua. Elle la longea encore longtemps et Zébulon sentait que son propre cheval peinait sur ce terrain pourtant facile. Lui-même finit par accuser de la fatigue. Les montagnes, maintenant, étaient bien visibles et se détachaient dans le crépuscule comme de hautes masses sombres couronnées de lignes brisées ensoleillées sur les crêtes. Et soudain, la trace bifurqua vers l'ouest.

Il tira sur les rênes et tourna aussitôt. Il n'avait pas fait trois cents mètres qu'il vit enfin l'animal, arrêté au coin d'un petit bois. Un bel alezan, fourbu et démonté. Zébulon s'approcha lentement en parlant aux deux chevaux en même temps. Il poussa le sien tout près de l'autre, à le toucher, et il se pencha pour saisir la bride. Dans le mouvement qu'il fit pour l'attraper, il aperçut derrière l'animal qui recula légèrement, le corps d'un homme à terre. Jeune, blanc, léger, mais bien réel. Et Zeb sourit : ce cheval avait effectivement été monté. Il conduisit les bêtes à couvert du bois et revint vers

l'homme. Il avait une flèche dans le haut du bras gauche et quelque chose de noir et de sanglant dans la main. Zeb se pencha sur lui pour prendre son pouls à la gorge. Il vivait, et serrait dans son poing un scalp d'Indien.

Zébulon revint vers les montures, prit sa gourde et déchira des bandes de cinq centimètres dans sa couverture de nuit. Il arracha la flèche du bras du type, versa une gorgée de gnôle sur la plaie et tandis que le corps du jeune homme se révulsait et qu'il revenait à lui, il le pansa. Lorsqu'il put boire, il le fit boire. Lorsqu'il put parler, il le questionna. Et il apprit qu'après avoir assisté à l'enterrement de son aïeule, un grand chef, de loin, de chez les Indiens, le jeune homme avait pris part à l'attaque d'un village pawnee en son honneur. Zébulon ne lui demanda rien de plus. Il le fit manger et quand il le vit s'endormir sur son bol, il lui donna le plaid de son partenaire aux dés. Il raviva le feu. Dessella les chevaux, et s'allongea à son tour sous sa couverture amoindrie. Sans ses bottes, mises à chauffer près des flammes, mais pas sans son arme.

Orage-Grondant était un vieux putois mais il avait un sens aigu de la fête.

Il ne se trompait ni sur les personnes ni sur les chevaux et il avait une science consommée de ce qu'il convient de faire en toutes circonstances. Une mort considérable réclamant une action considérable, il avait décidé en revenant du tréteau funéraire d'attaquer les Pawnees, dont il guettait le troupeau généreux depuis longtemps.

Brad et Jeffrey furent invités, en tant que ceux-qui-avaient-ramené-le-guerrier, aux préparatifs de l'offensive qui durèrent toute la nuit. Autour d'un brasier dont la hauteur atteignait celle d'une grande tente, les guerriers peints, coiffés, armés, vociférant, firent assaut d'habileté comme autant de démons déchaînés. Ils sautaient, couraient, dansaient en brandissant leurs armes et lançaient des cris de guerre aux étoiles. Ils roulaient des épaules pour agiter les longues parures de plumes qui traînaient jusqu'à terre. Ils ouvraient des yeux blancs, riboulants, révoltés, effrayants, et passaient et repassaient par-dessus le feu brûlant qui semblait les charger d'une ardeur nouvelle à mesure que la nuit avançait.

Les deux hommes pâles se tenaient à l'écart mais ne perdaient pas un instant du spectacle. On leur avait servi de la viande en sauce dans les bols qu'on leur avait donnés devant la tente. Elle était chaude et délicieuse. La gamine n'était pas avec eux et ni l'un ni l'autre ne savait où elle était passée. Pas plus que Josh qu'ils n'avaient pas revu depuis le petit jour. Une éternité. Mais les préparatifs de l'attaque étaient tellement extraordinaires qu'ils accaparaient toute leur attention. Ces danses en l'honneur du mort et en préparation de l'action qui l'honorerait étaient vigoureuses et violentes, empreintes d'une gravité sauvage qui forçait le respect. Elles rappelaient à Brad qui avait vu des gravures, des rites cafres où des hommes en grand appareil s'agitaient comme des grelots de vie pure.

Le vieux chef, qui avait fourni beaucoup d'efforts pour revenir à pied du lieu des funérailles, était transfiguré. Il dansait sur place, à petits pas scandés, quelque chose qui ressemblait à une pluie, un hommage, un martèlement obstiné comme le temps. Et régulièrement, il renversait la tête et lançait à pleine gorge un cri terrifiant.

Cet homme chenu, au petit jour, monta sur un cheval en brandissant sa lance couverte de trophées et partit à toute allure au travers du village et de la prairie, suivi par ses braves, sus à ses ennemis, au-devant de l'orage qu'il avait convoqué.

Brad et Jeffrey les regardèrent bondir, piler la terre et disparaître en un

clin d'œil. Xiao Niù, perchée sur une colline qui dominait le village et la plaine, vit la tempête courir dans le ciel et la troupe dans les herbes écrasées par son souffle. Elle vit aussi un cavalier solitaire démarrer à fond de train de la colline des morts et rejoindre le groupe en hurlant plus fort que l'orage qui grondait, en hurlant et en jetant vers le ciel son bras armé d'un fusil sombre comme la peine. Elle reconnut Josh à sa façon de se tenir en selle.

Et de la même façon qu'elle avait écarté du convoi un danger imminent quelques mois auparavant, elle éloigna de lui l'œil vitreux du destin en lançant dans sa direction une herbe brûlée et un souhait qu'elle confia au vent survolté.

Elle le suivit des yeux, puis elle descendit la colline, traversa la rivière et coupa dans la prairie vers les montagnes.

Les portes du saloon s'ouvraient toutes les cinq secondes au rythme des détonations. Des éclats de bois volaient dans la rue. Certains tireurs plaçaient si bien leurs balles qu'elles se plaquaient sur les murs avant de revenir à toute volée dans le bar.

Quand leur barillet était vide, ils le rechargeaient.

Sally avait placé une de ses bottines sur le barreau de son tabouret et l'autre touchait le sol, en extension sur la pointe du pied. Elle fumait une pipe mince et droite dont elle tirait de petites bouffées en regardant les hommes s'amuser.

Ils faisaient la queue le long du comptoir les uns derrière les autres, jusqu'à prendre leur place au poste de tir pour décharger leur six-coups sur les portes battantes avant de reprendre la file. Les verres alignés devant eux étaient remplis à chaque salve. Sally avait décrété qu'un seul coup hors des portes éliminait le joueur de la partie. Ils étaient déjà huit assis à l'écart, qui continuaient de boire, en regardant les finalistes. Les commentaires allaient bon train. Il en restait quatre en lice et à ce point du jeu, ils rencontraient certaines difficultés pour recharger leur pistolet après l'assaut. Les chambres vides étaient toutes petites, il fallait viser et parfois fermer un œil pour arriver à y loger les balles. Ils avaient le droit de se tenir au comptoir mais seulement d'une main et celui qui ne tenait pas debout tout seul était dans l'obligation de renoncer. C'étaient les règles et Sally était un arbitre incontesté.

Un petit blond à la barbe clairsemée s'efforçait de saisir son arme dans son ceinturon. Il paraissait s'y appuyer comme à une canne et sa main gauche agrippée à la barre de cuivre du comptoir ne suffisait pas à le maintenir immobile. Il tanguait comme sous l'effet d'un roulis de pleine mer, encore augmenté par les encouragements scandés de ses concurrents. Lorsqu'il arriva à sortir son arme, elle sembla faire trois fois le tour de la pièce et Sally eut un instant des craintes pour le miroir et les bouteilles derrière le comptoir, mais dans le bref moment où l'arme s'arrêta avant de décrire à nouveau une courbe aléatoire vers son étui, six boulettes en rafale transpercèrent les deux portes de façon strictement symétrique. Une bordée de sifflements et de cris divers salua cet exploit et fit dégringoler le joueur qui retourna à quatre pattes au bout de la file.

Le suivant était noir de poil et arborait un sourire digne d'un fou de Dieu sur le chemin de sa rédemption. Il avait dû servir de longues années car au moment d'agir, il se raidit au garde-à-vous et sortit son arme comme une

mécanique légèrement grippée aux engrenages. Quand il l'eut pointée sur les portes, il tira ses six coups l'un derrière l'autre et bien groupés, un mètre au-dessus de la cible. Puis il tomba d'un bloc en avant de tout son long. Cet exploit aussi fut salué de sifflets stridents et de vocalises. Deux hommes se chargèrent de tirer le corps sur le plancher jusqu'à la table des perdants où on le laissa ronfler comme il était.

Le joueur suivant était comme une baraque de trappeur aussi haute et large qu'un grizzly. Il tapa d'abord du plat de la main sur le bois du comptoir pour obtenir un autre verre. Le barman consulta Sally du coin de l'œil. Elle donna l'autorisation. Le verre fut servi. Le grizzly l'empoigna et le vida d'un trait. Sa barbe en but la moitié à elle seule. Il reposa le verre en le faisant claquer puis il prit son arme et tira ses six balles en calculant chacune de ses trajectoires. Il en mit quatre à gauche et deux à droite, sur toute la hauteur des portes. Néanmoins, il fut sifflé et applaudi à son tour. Le dernier s'avança, il tenta de fixer le mouvement des deux battants, d'attraper le bar, de regarder la salle, de tourner la tête et de sortir son arme tout en même temps et dans la foulée, il tira ses six coups sans dégainer. Ses pantalons de peau en furent brûlés jusqu'aux éperons. Des hurlements envahirent la salle. Il fallut user de délicatesse pour lui faire admettre qu'il était hors jeu et devait quitter la piste.

Restaient en course l'ours et le jeunot qui avait vomi sur le plancher tout le long du bar. Il dérapait dans tous les sens en avançant au jugé vers le poste de tir. Il se mit debout en agrippant tout ce qui pouvait l'être. Il s'appuya au crachoir des deux mains et parvint à opérer un rétablissement qui, à lui seul, déclencha des hurras soutenus et prolongés. Une fois debout, calé de tout son poids contre le bar, il rassembla ses esprits, respira un grand coup et se jeta comme un piquet du côté opposé en sortant son arme et en tirant en rafale ses six coups dans la seule porte de gauche qui perdit un bon quart de sa surface. Il tomba comme il s'était lancé, côté salle et d'un seul tenant. Alors qu'il reprenait ses esprits et sa reptation vers le début de la file, la salle explosa en hurlements massifs et jets de chapeaux. D'enthousiasme, on tira des coups de feu en l'air. Et le grizzly s'avança. Il but son verre et ne demanda pas, cette fois, de ration supplémentaire. Il se tint les jambes écartées face à la cible et sortit son arme comme si elle était prête à se briser. Il la monta jusqu'au plafond et redescendit lentement le canon pour loger sa première balle au milieu de la porte droite. Le recul avait fait remonter le pistolet. Il l'abaissait de nouveau quand apparut au-dessus de la porte, au centre, un chapeau noir, et juste en dessous, un homme, qui s'avança le plus naturellement du monde alors que se refermaient derrière lui les battants qu'il avait poussés au moment où le coup partait, trouait son feutre et le manquait de vingt centimètres. L'assistance, stupéfaite, regarda le nouveau venu faire demi-tour, ramasser son couvre-chef et reprendre son chemin jusqu'au bar où il s'accouda en évitant les flaques de vomi et commanda un whisky. Un double.

En entendant la voix de Zébulon résonner dans le silence de la salle, le grizzly comprit qu'il venait de perdre la partie. Il bougea lentement son énorme corps de façon à faire face à l'intrus et, pistolet au poing, il se jeta en avant dans l'idée d'en frapper Zeb à la tête. Celui-ci ne réagit qu'au dernier moment en effaçant complètement son épaule gauche. Le coup s'enfonça dans le vide. Zébulon accompagna le déséquilibre de son adversaire d'un petit blocage sec au niveau du tibia et celui-ci s'effondra lourdement au sol. Les yeux écarquillés dans la barbe sous l'effet de la surprise. Pendant ce temps, le jeunot était arrivé en bout de piste et s'efforçait de se remettre à la verticale. Les encouragements recommencèrent à soutenir ses efforts. À chaque fois qu'il tombait, les mains au sol, une salve le remontait. Enfin, il fut debout face aux battants de la porte. Et une fois là, comme s'il se tenait sur un fil d'équilibriste, sans respirer, en exécutant tous les mouvements périphériques au tir avec une extrême précaution, il parvint à lever son arme à la hauteur requise et tira, comme les fois précédentes, ses six balles en un seul souffle. Elles trouèrent une droite parfaitement parallèle aux gonds du battant gauche. L'assemblée se leva comme un seul homme et se jeta vers lui pour le rattraper alors qu'il plongeait en arrière. Il n'eut pas le temps de toucher le sol, des mains l'avaient saisi et l'envoyaient en l'air, le recueillaient et le lançaient au plafond dans des vivats redoublés. Il était couché sur une mer de paumes ouvertes et c'est ainsi qu'il traversa la salle jusqu'aux escaliers où deux filles solides très décolletées l'agrippèrent sous les bras, le firent grimper à l'étage et s'engouffrèrent avec lui dans une pièce dont la porte fut aussitôt refermée.

Zeb doutait que le jeunot profite pleinement de sa bonne fortune mais il se contenta de le penser et se tourna aimablement vers Sally.

– Madame, dit-il en soulevant légèrement son chapeau, j'ai un blessé dehors qui aurait bien besoin d'un lit.

– Eh bien, répondit-elle avec un petit hochement de la tête et en ôtant la pipe de sa bouche, cet établissement n'est pas exactement un hôpital.

– J'ai bien compris.

– Ni un hôtel. Ici, le temps moyen d'occupation des chambres est de l'ordre d'une dizaine de minutes.

– Ah bon. Et où logent donc tous ces hommes énergiques ? demanda-t-il en désignant la clientèle.

Sally eut un petit rire et tira une bouffée avant d'indiquer à Zébulon l'emplacement des tentes où Nils Antulle proposait des nuitées à quiconque était en mesure d'allonger cinquante *cents* et de dormir sur un galetas parmi les ronflements et les pets. Il remercia et déclara que ça conviendrait parfaitement. Le premier verre était offert aux nouveaux arrivants en guise de bienvenue. Ce fut au tour de Zébulon d'être agréablement surpris. Il en prit donc un autre puis, quand il l'eut bu, une bouteille à emporter. Il régla, salua d'un coup de chapeau et sortit rejoindre Josh qui l'attendait dans la rue.

Courbé sur sa selle, celui-ci avait le plus grand mal à s'y tenir d'aplomb. Bien que sa monture, le sentant faible, eût adopté un pas régulier qui lui avait permis de dormir en route, Josh, au terme de quatre jours de chevauchée, était à bout de forces. La blessure avait beaucoup saigné, il en coulait un jus blanc épais qui ne tarissait pas. Zébulon voyait qu'il avait la fièvre. Il prit les rênes des deux chevaux et conduisit tout le monde vers les tentes de Nils Antulle, en bout de ville. Une rue longue d'environ six cents mètres, bordée de part et d'autre de tentes et de baraques en planches plus ou moins solides. Une seule d'entre elles comportait un étage, c'était le saloon qu'il venait de quitter, qui bénéficiait également d'un balcon et d'une couche de peinture. Toutes les autres étaient en rondins de bois brut, sans fioritures ni plan de construction défini. Les tentes, plus que sommaires, pouvaient consister en une poutre maîtresse tenue par deux fois deux piquets croisés enfoncés dans la terre et tendus de toile à vache. Celles des Indiens, en comparaison, étaient d'un confort et d'un luxe achevé. Zeb compta cinq échoppes extérieures où l'on vendait du whisky au verre pour vingt cents. Servi sur plateau, c'est-à-dire sur une pile de trois cageots retournés qui faisaient office de comptoir. Il fallait boire debout, dans la rue, en prenant garde où l'on mettait les pieds. Il vit une baraque apparemment plus solide que les autres, pourvue d'un auvent où s'étaient regroupées toutes les mouches de la contrée qui tournaient là-dessous en vrombissant, c'était une boucherie. Une pancarte indiquait qu'on pouvait aussi y déguster de l'Irish stew en plat du jour. La mention fit saliver Zébulon mais l'odeur lui souleva le cœur lorsqu'ils passèrent à proximité.

Il vit un homme torse nu occupé à poser une allée en planches devant une grande tente qui débordait d'ustensiles en fer-blanc. Il y avait aussi, plus loin, un vendeur d'armes à feu. Les fusils étaient debout les uns à côté des autres sur un râtelier qui avait vu des jours meilleurs. Les armes de poing étaient posées sur une sorte de pupitre incliné, accrochées à un clou par le pontet. Une caisse en métal doublée de toile à voile goudronnée et fermée d'un lourd cadenas contenait les munitions, c'était écrit dessus, ainsi que les différents calibres disponibles. Une enseigne accrochée au-dessus de la porte précisait « armes à vendre ». Zébulon vit encore deux ou trois baraques qui devaient avoir une activité commerciale dont il ne put déterminer la nature au premier coup d'œil puis ce fut tout. Ils arrivaient devant chez Nils Antulle, pourvoyeur de lits et gardien de troupeau, comme c'était écrit sur le panneau planté de travers à l'entrée de ce qui était encore récemment un carré de prairie. L'espèce de champ était aménagé comme un camp romain. Trois fois trois tentes identiques, les allées régulièrement espacées et la tente centrale pourvue d'un morceau de tissu flottant à son faite. Cette organisation frappa Zébulon. Les toiles n'étaient pas neuves mais proprement rapiécées quand la nécessité s'en était fait sentir. Pour l'heure, elles étaient vides et respiraient un air de calme discipline dont il n'aurait su dire s'il lui plaisait ou lui déplaisait profondément.

Il s'avança dans les rangs en tirant toujours les chevaux par la bride jusqu'à la tente au drapeau qu'il supposait être celle du pourvoyeur de lits et gardien de troupeau. C'était effectivement le cas, mais le propriétaire des lieux s'était absenté et ce furent ses deux filles, Ilse et Cristophia, qui fournirent à Zébulon les plaques de bois sur lesquelles étaient peints en noir le numéro de la tente et des deux lits qu'il avait payés d'avance. On leur précisa qu'il y avait derrière le campement un corral pour les chevaux, lesquels n'étaient pas tolérés devant les tentes, que l'eau se prenait au ruisseau et que des pots en tôle émaillée étaient à leur disposition sous chaque lit.

– Une aimable attention, fit remarquer Zébulon.

– À charge pour vous de le vider après usage. Ou de régler dix *cents* de service, précisa Cristophia.

Sur quoi Josh dégringola de son cheval.

Les deux femmes eurent à peine un soupir en se levant de derrière la table où elles se tenaient pour attraper au fond de la tente un brancard équipé d'un drap ciré. Avant que Zébulon ait pu esquisser un geste, elles lui annoncèrent le montant du supplément pour le transport, placèrent Josh sur la civière et l'emportèrent au numéro indiqué sur la plaque qu'elles lui avaient posée sur la poitrine comme à un mort. Zeb les suivit sans réfléchir, puis il se rappela qu'il devait mettre les chevaux dans l'enclos.

Quand il revint, Josh était allongé sur un lit de camp à peine taché et bordé jusqu'au menton dans une couverture de bonne laine. Il était pâle et agité. Cristophia informa Zébulon qu'il trouverait dans la grand-rue un barbier qui savait s'y prendre avec les plaies et qu'en cas d'échec, il ne lui resterait qu'à tenter le diable avec les herbes d'une métisse canadienne qui passait en ville les jours de marché. Zeb remercia et paya le supplément en se demandant pour quelles raisons au juste il s'était chargé de cet homme blessé aux trois quarts délirant alors qu'il n'aurait pas levé le petit doigt pour sauver la moitié du vieux continent. Et pendant qu'il y était, il se remit en route à la recherche du barbier.

Lorsque Elie eut juré, sacré, craché par terre et grogné tout son saoul, il se résigna à son sort qui n'était que justice puisqu'il avait oublié le seul principe valable en ce monde, acquis dans les bars les plus fameux : on peut tout perdre au jeu sauf son cheval. Parce qu'il faut tout de même une monture pour détalier d'un saloon à la vitesse généralement requise à ce stade de la partie.

Comme il avait compris qu'il devait abandonner sa monture dans les montagnes s'il voulait sauver sa peau et se tirer des pattes de Quibble, il aurait dû se souvenir de ce premier principe quand il était près du feu avec ce type taciturne assis sur ses sacoches, qu'il soupçonnait d'avoir un tour de main un peu particulier avec ses dés ou des dés un peu particuliers, il n'arrivait pas à se décider. Qu'il soupçonnait en tout cas, le plus sérieusement du monde. Maintenant, il était revenu à son point de départ ou presque. La seule différence, c'est qu'il était plus loin de la planque que lorsqu'il était tombé sur la bonne aubaine du cheval attaché tout seul dans un petit bois discret. Bien sûr, il avait beaucoup avancé depuis qu'il s'était éclipsé de la grotte en pleine nuit en se glissant dehors comme un de ces foutus crotales, mais ayant appris à connaître l'esprit obtus de Quibble et de sa bande de crétins, il n'était pas absolument convaincu de sa sécurité immédiate et il se serait senti plus à l'aise accompagné d'un cheval. Pourquoi avait-il fallu qu'il pousse le jeu aussi loin avec cette escorte de diligence inventée au pied levé parce qu'il avait vu quoi ? Une jeune femme bien mise qui n'avait l'air ni d'une pute ni d'une puritaine.

Sur-le-champ, il avait décrété que la piste jusqu'à cette ville qu'elle désirait atteindre – et pourquoi ? – qui n'était une ville que si l'on voulait bien croire à son développement à venir, sur-le-champ, il l'avait décrétée peu sûre voire dangereuse en raison des tribus hostiles qui sillonnaient la région. Ce en quoi il ne se trompait pas puisqu'ils devaient tomber trois heures plus tard sur la bande de Quibble qui les dépouilla de tout ce qu'ils portaient, y compris les montres de gousset et les petits parapluies. La bande était bien organisée. Elie, sur le qui-vive, avait fait signe à miss Craig, elle se prénommait Arcadia mais ses amis l'appelaient Arcie, de rester calme et d'obtempérer. Qu'on se rattraperait plus tard. Et de fait, personne n'avait opposé de résistance quand ils avaient dévalisé l'intérieur du coche. Mais lorsque Quibble et un de ses gars avaient grimpé sur le plateau après avoir viré le conducteur de l'impériale à coups de bottes, Arcadia était vivement descendue de la voiture et avait dit aux deux bandits qu'ils pouvaient jeter un œil dans la grosse

cabine noire haute comme un homme mais que s'ils posaient les mains sur ce qu'elle contenait, elle les retrouverait et fouillerait dans leur sang et fourgonnerait dans leurs tripes de façon à ce qu'il leur en cuise à tous jusqu'à la septième génération et plus loin. Elle avait fait cette déclaration avec tant d'aplomb que la menace évoquait la malédiction des pharaons sur les pilliers de tombes ou les charmes indiens qu'on entendait maugréer dans la plaine par les nuits sans lune, un genre dont tout le monde se méfiait dans les parages, les anciens cow-boys en particulier. Quibble avait craché sa chique rouge à ses pieds et aussitôt ouvert la malle en question en faisant voler son couvercle. Arcadia avait légèrement fléchi les genoux en le regardant faire et une de ses grandes mains était remontée l'air de rien sur le côté de sa robe vers sa hanche. Elie, qui voyait tout ça, n'aurait pas parié pour sa part qu'elle n'y avait pas une poche. Quibble avait ouvert un peu plus les yeux quand il avait vu ce que contenait la malle. Il avait froncé les sourcils, s'était penché pour attraper une espèce de baguette qu'il avait fourrée dans son dos et coincée dans sa ceinture, puis il avait refermé la cabine d'un grand coup de pied. Arcadia avait tressailli en entendant le son caverneux que ce geste avait provoqué mais sa main droite était redescendue le long de sa jambe. Quibble avait craché à nouveau devant ses pieds en sautant dans la diligence avec toutes les frusques qu'il avait pu trouver dans les autres bagages. Il avait sifflé entre ses dents, sa troupe s'était rassemblée, ils avaient piétiné sur place quelque temps puis s'étaient tout à coup volatilisés dans la poussière en criant de joie et en tirant des coups de feu. Un gros monsieur qui jusque-là n'avait pas bougé s'était mis à tousser violemment dans un mouchoir de satin violet. Il en pleurait. Elie s'était approché d'Arcadia et lui avait demandé si elle se sentait bien. Elle l'avait regardé dans les yeux un long moment, il en avait été tout bouleversé, avant de répondre qu'elle se sentirait mieux si on pouvait lui rapporter son archet sans lequel elle ne pouvait pas jouer à fond de toutes ses cordes. Elie n'avait presque rien compris à la réponse, si ce n'est qu'une occasion lui était offerte de rentrer dans les bonnes grâces d'Arcadia. Aussi vite qu'il avait inventé sa fonction d'escorte quelques heures auparavant, il avait fait tourner son cheval et il était parti au galop derrière la troupe de Quibble en lui promettant de revenir avec sa baguette, qu'elle l'attende à la ville. Il s'était mis à la poursuite des voleurs, au galop, puis au pas, puis à nouveau au galop. Il les avait suivis au son, puis à la trace. Et les bandits l'avaient emmené derrière eux jusqu'à leur planque, en lui faisant traverser, à son grand regret, plus de la moitié d'un désert de pierre.

La chevauchée avait duré près de huit heures, durant lesquelles Elie avait eu le temps de penser à sa situation et par ailleurs de trouver le métier de voleur de grand chemin plutôt rude. Tant de route sous la chaleur pour une once d'or et quelques articles de mercerie ! Un travail honnête, à fatigue égale, eût été plus rentable. Il en avait conclu que la bande de Quibble manquait à la fois d'envergure et d'ambition, ce qui lui avait procuré sur le coup un certain soulagement. La bande avançait de front parmi des rochers

qui variaient subtilement de couleur et de taille au fil des heures. Le bruit de sabots de leurs chevaux avait une présence considérable. Le moindre roulement de pierre sonnait comme une détonation. Elie avait marché avec mille précautions, il avait essayé de prendre des repères mais il savait que les roches changeaient de visage avec la lumière. Il avait espéré que les lichens rouges indiquaient bien le nord. Il avait espéré surtout qu'ils ne poussaient pas sur toutes les faces des rochers et qu'ils lui permettraient de prendre la direction opposée à celle de la planque quand il aurait réussi à se carapater. Enfin, alors que le jour baissait, ils avaient fini par approcher. La planque était dotée d'un guetteur qui se tenait entre des blocs énormes à l'entrée d'une gorge. Par chance, un des gars l'avait salué en passant et lui avait ainsi indiqué sa position. Elie avait mis pied à terre et caché son cheval dans une dépression. Il s'était glissé sur la pente où était perché le vigile et il était monté en diagonale hors de son champ visuel. En prenant bien soin d'enchaîner des mouvements dynamiques furtifs et de longues pauses à couvert. L'homme ne s'était aperçu de rien. Il n'avait même pas levé les yeux vers la pierre qui lui avait écrasé la tête. Elie avait ensuite remonté la gorge dans une relative tranquillité. Les sabots des chevaux lui indiquaient le mouvement des cavaliers. Il avait suivi le défilé qui s'étrécissait de plus en plus au point de n'être plus qu'un boyau. Les chevaux avaient été laissés en rang d'oignons dans ce qui semblait être un cul-de-sac et les hommes s'étaient glissés un par un au travers d'une faille si mince qu'Elie fut surpris que Quibble puisse y passer. À part cette fissure, le mur de roche était tellement homogène qu'il ne perçut plus rien de leur activité une fois qu'ils l'eurent traversée. Il attendit devant, une bonne demi-heure, pour voir si quelqu'un ressortait, avant de s'y glisser à son tour. La nuit était tombée et ce fut sa chance car le passage ouvrait sur une sorte d'arène à ciel ouvert dans laquelle il aurait difficilement pu passer inaperçu autrement. Et par hasard, les hommes lui tournaient le dos, occupés tous autant qu'ils étaient à fourrager dans une cavité sur le côté opposé au sien. Elie ne fit aucun calcul, il se colla sur la paroi et n'en bougea plus. Et durant tout leur festin, il y resta incorporé. Car de la grotte dans laquelle beaucoup, beaucoup plus tard, ils devaient enfin entrer pour cuver leur nuit, ils tirèrent des bouteilles et des quartiers de viande et des cartes, et des histoires salaces et des histoires à dormir debout. Dans un moment d'inspiration, Quibble sortit la baguette d'Arcadia de son caleçon et mima avec toutes sortes de grimaces un joueur de violon déchaîné dans un bal des Appalaches. Ses hommes le regardèrent d'abord avec des yeux ronds avant de s'esclaffer en se tapant sur les cuisses, puis dans les mains, les pieds battant bientôt la mesure, pour finir par chanter et danser ensemble par couples ou par rangées de façon complètement extravagante du point de vue d'Elie. Le violoneux était si bon que même sans son violon, il les fit sauter et piailler la moitié de la nuit. Elie avait parfois l'impression qu'il aurait pu se joindre à eux sans déclencher la moindre réaction. Il s'en abstint cependant, attendant patiemment que les

feux s'éteignent. Quand ils furent tous à ronfler dans la grotte, il y entra comme un Sioux. Ses yeux étaient habitués à l'obscurité, il repéra tout de suite Quibble qui faisait la plus grosse bosse sous sa couverture, et vit aussi que l'archet était couché avec lui. Elie ne prit pas de gants. Armé d'une lourde pierre, il se dirigea vers le dormeur, l'assomma en ramenant la couverture sur sa tête pour étouffer le bruit et tira vite l'archet de là-dessous. Aussitôt, il refit corps avec la paroi rocheuse. Les hommes étaient dans un tel état de fatigue que le rythme de leurs ronflements ne fut pas modifié. Elie s'éclipsa comme il était venu. Passer la faille dans l'autre sens fut un réel plaisir. Mais à ce stade, il joua de malchance car un des gars de la bande qui n'avait pas pris part à l'expédition contre la diligence, rentrait de mission. Il était dans le boyau au moment où Elie franchissait la porte de pierre, à mi-chemin entre les montures et l'entrée du canyon. Elie sauta sur la croupe d'une bête qui renâcla, il se mit debout sur son dos puis grimpa sur la roche. Il s'écorcha les mains en montant mais il parvint assez vite à poser le pied sur un bourrelet rocheux qui lui permit de se retourner et de faire face au vide. Il vit arriver le type, rendu méfiant par l'agitation du cheval. Tassé sur le rocher, il cessa de respirer mais son regard pesa sur la nuque de l'homme aux aguets qui leva la tête et le vit. Avant qu'il n'ait pu dégainer complètement, Elie lui sauta dessus. La chute les sonna tous les deux, le coup partit, les chevaux s'affolèrent, et le boyau devint tout à coup aussi sonore que l'intérieur d'une caisse claire. Le temps qu'Elie se secoue et se tire jusqu'à l'autre extrémité de la gorge, les gars de Quibble étaient sur pied et sortaient de la roche comme des cafards. Elie, à l'air libre, fut un instant désorienté. Il entendait derrière lui les pas précipités qui se rapprochaient. Il tournait la tête dans tous les sens sans parvenir à retrouver l'endroit où il avait trop bien caché sa monture. À bout de ressource, il prit le parti de monter à nouveau à la roche, juste au-dessus de l'entrée du canyon et juste avant que ne débouche de là la troupe au complet, Quibble en premier, le visage couvert de sang. Les gars s'élancèrent dans la nuit comme des fous. Elie crut un instant que sa bonne fortune lui revenait mais un sifflement perçant déchira les ténèbres en même temps que ses espoirs : Quibble venait de trouver son cheval. Ils freinèrent tous des quatre fers et rejoignirent leur chef au galop. D'où il était, Elie entendait tout. Il fut décidé qu'il était inutile de poursuivre les recherches, il suffisait d'attendre l'intrus au pied de sa monture. Elie faillit tomber de son rocher. Trois hommes furent désignés pour ce travail, avec la promesse qu'on les brûlerait vifs s'ils échouaient à l'attraper. Ils prirent leur faction autour du cheval, fusil en main, bien décidés à ne pas mourir dans les flammes, Elie en aurait pleuré. L'aube n'était plus très loin lorsqu'il se résigna à abandonner son cheval et à entreprendre à pied la longue route qui l'attendait dans cet environnement semi-désertique qu'il avait pu apprécier à l'aller. Quand il descendit de la roche verticale pour poser le pied sur la poussière rocailleuse du sol, sombres étaient ses pensées. Il avait beaucoup risqué et beaucoup perdu en une nuit pour un archet qui

lui semblait un peu trop grand. Mais peut-être n'étaient-ce que la soif et la faim qui commençaient à faire sentir leurs effets. Il marcha des heures et des heures sous un soleil heureusement voilé. Des heures parmi les cailloux, dans les cailloux, en suçant des cailloux. Il était à moitié pétrifié lorsque la première végétation apparut sur un gros caillou. Il suivit toutes les choses vertes qui poussaient de loin en loin puis de façon plus rapprochée, et il finit par arriver à un trou d'eau large comme la main qui lui rendit sa souplesse. Ensuite de quoi, la grande roue de la vie avait à nouveau tourné à son avantage. Il y avait eu le bois, puis, le cheval dans le bois et alors Elie s'était arraché aux cailloux, à la terre, sur une monture pleine de force et de sang qui avait fendu les airs en criant sous ses coups d'archet. C'était du moins le souvenir qu'il en gardait, ainsi que d'avoir battu une abeille à la course à cette occasion. À cet instant, Elie entendit un étrange vrombissement dans son dos mais il ne sentit l'Indien que lorsqu'il fut plaqué au sol, ceinturé par l'arrière, une main sur la bouche. Il se raidit d'un bloc, puis se débattit de toutes ses forces comme un animal pris au piège avant de s'immobiliser complètement. Si l'Indien avait voulu le tuer, il serait déjà mort. Le nez dans la terre du sous-bois, il tendit l'oreille à l'instar de l'homme qui le tenait fermement et dont il sentait l'attention. Il n'entendait rien de particulier. Le torrent coulait en contrebas, un vent modéré jouait avec les feuilles des trembles, des mouches tournaient et inspectaient la terre fraîchement remuée par le choc de leur rencontre. Elie ne percevait rien de plus mais la tension dans le corps de l'Indien ne diminuait pas. Un grand corbeau cria au-dessus d'eux et à ce moment, l'Indien se renversa sur le côté en raffermissant sa prise sur Elie, se servant de lui comme d'un bouclier qui vit descendre sur eux du haut des arbres, un guerrier maquillé de vermillon, brandissant une masse de pierre. Elie donna un coup de reins désespéré pour dégager la place et entraîna son agresseur qui ne le lâchait pas en roulade sur la pente. Ils dévalèrent à toute vitesse en sautant des talus et des trous de terriers jusqu'à ce qu'un arbre arrête violemment leur course. Elie entendit la colonne vertébrale de l'Indien se briser en même temps que se relâchait la pression autour de son sternum. Il se releva en soufflant du fond de ses poumons et continua de dévaler la pente sur ses pieds vers le torrent. Les pierres roulaient sous ses pas, sa course partait dans de longues glissades, il sentait l'ennemi à ses basques, ses jambes étaient comme les pistons d'une machine incontrôlable. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu s'arrêter. Lorsqu'il vit le groupe d'Indiens dans le coude du torrent sur lequel il fonçait, il redoubla de vitesse et se mit à hurler à l'octave comme s'il avait fait ça toute sa vie et découvrit la nature et la puissance de son cri de guerre en même temps que les Pawnees qui le regardaient descendre en se déplaçant pour former un cercle par lequel il devrait passer. Lorsqu'il traversa l'espace des guerriers, tous ses poils étaient dressés, il était électrisé, prêt à se battre au-delà du carnage. Il en avait presque occulté son poursuivant. Il le vit en se retournant, reconnut le vermillon sur sa face, nota qu'on les regardait sans

intervenir et lui sauta à la gorge. L'Indien esquiva et jeta son arme en avant, elle l'atteignit au côté. Elie se déporta et reprit son équilibre, plus lucide qu'avant le coup. L'Indien hurla en secouant sa masse et alors qu'il fonçait à l'attaque, Elie chargea comme un bédard, la tête la première, en plein dans le ventre. Le choc assit l'Indien, souffle coupé, pendant qu'Elie roulait par-dessus lui, se rétablissait et lui envoyait un fabuleux coup de pied dans la nuque. On entendit claquer les mâchoires de l'Indien. Ses yeux se révélaient, il oscilla un instant en bavant et tomba en arrière. Alors, Elie poussa à nouveau son cri de guerre. Et les Pawnees autour de lui l'accompagnèrent. On lui tendit un couteau. Il n'eut pas besoin d'explication. Il se dirigea vers sa victime, lui trancha la gorge, et tandis que le sang coulait, vermillon, il incisa un cercle de dix centimètres de diamètre au sommet de son crâne et tira verticalement sur la poignée de cheveux qu'il contenait. Le scalp vint tout seul. Il le brandit et le montra autour de lui et une fois encore, son exploit fut salué.

Les guerriers lui firent comprendre par signes que leur campement était établi plus loin dans les bois. Qu'il était réduit parce qu'il avait été attaqué par surprise par leurs ennemis. Un des hommes frappa le cadavre à terre avec sa lance. Ils ajoutèrent qu'ils avaient volé leurs chevaux, presque tous. Et qu'il était invité à les suivre, comme allié, pour fumer une pipe et fêter sa victoire. Le scalp qu'il avait obtenu était apparemment d'une valeur non négligeable. Elie accepta l'invitation mais demanda un instant. Il avait quelque chose à récupérer dans les bois. Il ne mentionna pas l'Indien qui gisait brisé au pied de l'arbre qui avait arrêté leur chute et qui était des leurs. Le scalp à la ceinture, il remonta la pente et ramassa l'archet où il était tombé au moment de l'attaque.

Lorsqu'il redescendit avec, les Indiens l'examinèrent attentivement. Il passa de main en main et fit l'objet de bien des commentaires dont Elie ne saisit rien. Enfin, ils le lui rendirent en hochant la tête. Et ils se mirent en route vers le village.

Il était camouflé au cœur du bois, dans une cuvette calcaire. Aucun feu ne réchauffait la petite dizaine de tentes qui s'étaient installées là. Il régnait une atmosphère de tristesse, lourde et froide comme un brouillard. Mais les femmes s'activaient et restauraient ce qui pouvait l'être. De nouvelles perches venaient d'être taillées. On cousait ensemble des pièces de peaux déchirées pour reconstituer des parois éventrées. De la viande séchait sur des piques et sur des claies. Deux vieux hommes fumaient à l'entrée du village, enveloppés dans leur couverture. Et quelques chiens recommençaient d'aboyer. Les guerriers lancèrent un cri avant de descendre, suivis d'Elie, qu'ils présentèrent à la cantonade bien avant d'arriver au centre du village. Les hommes présents, les deux vieux fumeurs en premier, vinrent le voir et examinèrent le scalp qu'il portait toujours à sa ceinture. Certains le touchèrent du bout des doigts. Puis on le toucha lui, du bout des doigts, et ensuite l'archet, qui repassait de main en main et qu'il ne quittait pas des

yeux. Puis on l'emmena dans une tente. On le fit manger. On le fit fumer. Les Indiens palabrèrent. Enfin, une femme allongea pour lui une robe de bison et lui tendit un oreiller en peau bourré de plumes et orné de perles. Elie n'avait jamais rien vu d'aussi beau. En se couvrant, il revit en esprit la femme shoshone qui l'avait accueilli dans sa tente pour une nuit dont le souvenir, sauvage et doux comme un rêve, ne l'avait jamais quitté. Les délices de cette vie étaient indéniablement de ce côté-là du monde. Il s'endormit sans s'apercevoir qu'il tenait l'archet dans sa main, tout contre lui.

Après avoir campé trois jours au dernier endroit où ils avaient parlé à Josh, sans savoir s'il était au courant de la mort de sa grand-mère, ni s'il était seulement vivant lui-même, Jeffrey et Brad reprirent leur route. Josh n'était plus un enfant. Brad refusait de penser qu'il pourrait avoir perdu son fils en même temps que sa mère, le coup était trop rude. Jeffrey lui assurait qu'ils le retrouveraient en ville, il le sentait. Josh était sûrement pressé de parader dans ses brodequins presque neufs devant les filles du saloon. Josh pouvait avoir rencontré un problème mineur mais suffisant pour l'empêcher de les rejoindre. Son cheval avait perdu un fer. Il s'était peut-être tout simplement égaré. Jeffrey multipliait les hypothèses mais les deux frères savaient l'un comme l'autre qu'aucune ne tenait debout. Cependant, le mieux à faire était effectivement de se rendre à la ville et de demander là si quelqu'un avait eu vent d'un jeune homme solitaire sur un cheval alezan.

Ils avaient donc remis les bœufs sous le joug et suivi à nouveau le chariot, tellement vide désormais, qu'ils n'y entraient plus que par nécessité. La gamine aussi avait disparu. Ils se sentaient plus seuls, plus abandonnés, que les orphelins qu'ils étaient devenus. La prairie, dans son indifférente immensité, accentuait encore ce sentiment de perte et de solitude irrémédiable. L'exil, qu'ils avaient regardé jusque-là comme une opportunité, leur pesait pour la première fois. Brad avait essayé de chanter le soir, devant le feu, les airs qu'ils aimaient tous les deux, mais alors la nostalgie d'un pays qu'ils croyaient n'avoir jamais porté dans leur cœur, les avait pris. Brad avait arrêté, prétextant que tout cela ne valait rien sans une bonne pinte de bière, qu'il fallait attendre la ville.

Ils marchaient dans la prairie, jour après jour, au rythme de leurs bœufs. L'âme en berne. Ils continuaient de suivre les montagnes et tâchaient de trouver de l'eau et du bois chaque soir. Jeffrey qui tirait mieux, se levait plus tôt pour chasser. Un matin, il partit avant le lever du jour pour se mettre à l'affût derrière une motte de terre au bord de la rivière. Il attendait qu'une antilope vienne boire. Aux traces qu'il avait repérées la veille, ce n'était qu'une simple question de temps. Il avait froid. Ses doigts étaient gelés à force de tenir la crosse du fusil. Il était à plat ventre sur les herbes de la berge et commençait à avoir des crampes dans les mollets. De temps à autre, il jetait un œil prudent pour voir si l'animal ne se montrait pas enfin. Et ce fut lors d'un de ces coups de sonde qu'il vit au loin sur la ligne d'horizon, les silhouettes nettement découpées de deux hommes montés suivis de quatre mules. Comme s'il n'avait pas vu d'humain depuis une éternité, son cœur fit

un bond dans sa poitrine. C'est alors que l'antilope approcha de l'eau et pencha sa belle tête pour boire. Il tira dans la touffe blanche du poitrail alors qu'elle relevait le col. Le coup de feu immobilisa les deux hommes et leurs mules. Jeff sauta en l'air et leur fit de grands signes. Les hommes et les bêtes repartirent, ils se dirigeaient vers lui. Jeff sentit une vague de reconnaissance l'envahir, comme un naufragé qu'on repêche. Il y avait tellement longtemps qu'il voulait jouer aux cartes.

Les deux hommes étaient des négociants en fourrure. Le temps que Jeff rapporte sa proie au chariot, ils y touchaient presque et s'annonçaient haut et fort à Brad pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Il les convia à partager leur petit déjeuner en mettant la cafetière sur le feu. Il avait découpé un carré de côtes lorsque les deux hommes s'avancèrent après avoir mis leurs bêtes à l'attache. Ils se saluèrent comme des connaissances de longue date qui s'étaient vues la veille et les deux étrangers prirent place autour du foyer le plus naturellement du monde. Ils mangèrent sans parler. Les invités se contentaient de grogner de temps à autre pour marquer qu'ils appréciaient la viande et le jus. Quand ils eurent terminé, ils s'essuyèrent les doigts dans l'herbe et le plus petit des deux se leva pour se diriger vers une des mules et revint avec deux ballots cylindriques. C'étaient deux couvertures roulées à l'intérieur desquelles étaient accrochées de petites marchandises. Balles à l'unité, glissées dans un ruban ajusté à leur diamètre, dollars d'argent montés sur broches, lames de ciseaux et de petits couteaux, pointes de flèches en acier, aiguilles à broder, bobines de fil de chanvre, boutons de veste, bretelles. Dans l'autre, il y avait essentiellement des pièces de tissus de différentes qualités, soie, soie teinte, dentelle, ruban satiné, tulle et calicot. En très petites quantités. Brad et Jeffrey ne voyaient pas ce qu'ils en auraient fait. Pour les munitions, ils en avaient deux caisses pleines dans leur chariot avec un tonnelet de poudre scellé. Et un tonnelet de rhum tout aussi scellé, le seul alcool qu'ils n'aimaient ni l'un ni l'autre. Les deux négociants finirent par admettre que leur marchandise était plutôt destinée aux Indiens. Et ils parlèrent ensemble du cours des peaux et des balles. Puis ils demandèrent s'ils avaient croisé ou entendu parler d'un jeune homme seul en route pour la ville ou égaré sur la plaine. Ils n'avaient vu personne. Ils se rendaient vers l'est pour tenter de tirer le plus de profit possible des peaux qu'ils avaient achetées aux Indiens et aux métis dans le nord. Ils n'avaient plus de whisky. C'est alors que Jeffrey hasarda son premier coup de commerce en tant que vendeur en leur proposant une pinte de rhum contre une ou deux peaux qu'ils avaient en stock. Les yeux du petit s'étaient instantanément allumés. Il était parti vers une autre mule, chargée comme un chameau, pour défaire un paquet de peaux qu'il installa devant les deux frères en leur disant d'où elles venaient et qui les leur avait vendues. Malheureusement pour lui, ils avaient parlé ouvertement des cours et ces deux inoffensifs migrants les avaient gardés en tête. Il y eut des négociations. Longues, arrosées de café mais sans une seule goutte de rhum. Jeffrey multipliait les allusions à l'alcool et

attendait que le petit craque. Brad et l'autre se tenaient en retrait, attentifs, affichant une décontraction qu'ils ne ressentaient pas. Enfin, les deux s'entendirent et Jeffrey obtint contre un litre de rhum brun, deux peaux de bison femelle et deux d'hermine. Le petit goûta le rhum au goulot et le trouva bon. Jeffrey aurait pu vendre le tonnelet tout entier, pinte par pinte, et faire rendre au négociant assoiffé l'ensemble des peaux qu'il rapportait du nord mais il n'en vit pas l'intérêt. Fort de son premier succès, il offrit un verre aux deux hommes et le petit, qui ne voulait pas qu'on lui en remontre, le pria de choisir quelque chose parmi ses articles de fantaisie. Jeffrey, comme s'il n'attendait que ce moment depuis le début de l'échange, désigna aussitôt un mouchoir de dentelle ouvragé. Brad détourna la tête pour camoufler son sourire.

Lorsque les négociants eurent rechargé leurs mules et repris leur chemin sous l'œil attentif des deux frères, Jeffrey plia son mouchoir et le glissa soigneusement dans sa poche. Il se tourna vers son aîné, le visage illuminé :

– Bon sang, Brad ! C'était encore mieux qu'une partie de cartes !

Les négociations avaient tellement duré qu'ils n'étaient partis qu'en plein après-midi. Jeffrey marcha tout le reste du jour à grands pas devant le chariot. Ses pensées allaient au tonnelet de rhum dont la mère réservait l'usage à des décoctions curatives dont il n'avait aucune idée. Mais il était plein d'un savoir nouveau et se sentait capable de tirer quantité de bienfaits de ce petit tonneau de liquide imbuvable, pour peu qu'on le laisse faire. Comme il avait rêvé le coin de terre grasse qu'ils n'allaient pas manquer de trouver pour s'y installer, comme il avait rêvé leurs bestiaux, chevaux, vaches, mules et basse-cour et le rendement de leurs cultures, il se mit à rêver au commerce, à la diversité des denrées et des objets qui passent de main en main, à la valeur qu'ils acquièrent en changeant de civilisation, aux désirs prétendument variés et innombrables qu'il faut satisfaire. Les Indiens, pour ce qu'il en savait, recherchaient peu d'articles. Des armes, des munitions, de quoi se saouler pour les fêtes, des ustensiles en métal, précieux ou non, des falbalas. Les Blancs, contrairement à ce qu'ils pensaient, ne voulaient pas grand-chose d'autre. Un peu plus de confort pour la plupart, du bois en hiver, des celliers pleins, une cheminée qui tire et la certitude d'une supériorité morale. Mais par-dessus tout, sauf pour ceux qui s'étaient faits coureurs et trappeurs et vivaient avec les Indiens dans les tentes, ce que les Blancs cherchaient et redoutaient tout ensemble, c'était le souffle de la vie sauvage, crue, impitoyable, désentravée. Ils la désiraient autant qu'ils la détestaient. Ils avaient peur de se révéler à leurs propres yeux des monstres plus terribles encore que ceux qu'ils voyaient dans les plaines s'abriter seulement la nuit sous des peaux de bêtes enfumées et découper lentement leurs ennemis pour les entendre hurler de douleur.

Jeffrey marchait à grands pas et repassait dans son esprit les objets indiens qu'il avait vus à l'occasion de la veillée funèbre et des préparatifs de l'attaque. Les bols peints, les bâtons ornés de perles, d'os, d'écus. Les coffres

rutilants, les jambières brodées, les capes polychromes. Les paniers, les sacs de peau, l'osier. Il y avait une âme dans chacune des choses façonnées par leurs mains, et assez de raffinement pour témoigner de la liberté de leur vie sans effrayer les Blancs. Brad était persuadé qu'il était possible de développer un autre mode de relation que la guerre entre les deux mondes. Les Indiens s'étaient montrés prêts à commercer. Ils avaient acquis et adopté le cheval en moins de deux générations, ainsi que les armes à feu et tout ce qui avait été susceptible de leur simplifier la vie. Jeff marchait à grands pas et pensait aux hommes, à ce qui les sépare, à ce qui les relie, aux fusils, et aux formes que prend la curiosité irrépressible des uns pour les autres.

Brad derrière le chariot avait du mal à pousser les bœufs à l'allure que son frère voulait leur imprimer. Il le connaissait assez pour deviner qu'il était en train d'élaborer une vision. Il avait cette faculté depuis l'enfance et Brad la respectait. Parfois, ses visions se réalisaient. Jeffrey parlait avec tant de précision qu'on croyait voir tout ce qu'il avait l'air de prédire ou de lire dans un livre invisible aux autres. Tout ce qu'il décrivait paraissait à portée de main.

La première fois que Brad l'avait écouté, Jeffrey avait dix ans et lui racontait comment ils allaient sortir de l'étable où ils s'étaient réfugiés tous les deux dans le foin pour essayer de se réchauffer, comment il allait frapper à la porte de la ferme que le fermier avait bâclée sur eux deux heures auparavant en leur lançant un morceau de pain noir pour salaire de leur journée, et comment avec le manche de cette fourche qu'ils avaient maniée durant des heures, il le ferait dégringoler sur le seuil où il s'assommerait pour de bon et comment alors, ils auraient le champ libre jusqu'à la huche où il n'y avait pas que du pain noir et moisi et jusqu'au cellier où était serrée la crème dans un seau bouché, et les œufs. Il avait décrit le panier tressé et le seau en bois aux anses de grosse corde sans les avoir jamais vus. Et le fermier s'était effectivement assommé en se prenant les pieds dans la fourche sur son seuil. Un si bon coup qu'il en était resté alité plusieurs semaines entre la vie et la mort. Il n'avait dû sa guérison qu'aux soins constants de la mère qui n'avait pas lésiné sur les décoctions et les formules répétées entre les dents. Parmi lesquelles Brad avait entendu de longues séries de jurons enfilés sans reprendre haleine sur le rythme des *Ave Maria* du rosaire. Le traitement avait été efficace et le fermier s'était relevé de sa chute, boiteux d'un côté mais vivant. Il avait bien entendu aussitôt chassé ce petit monde malencontreux et Jeffrey avait vu et dit à son frère qu'il en serait ruiné. Ce qui s'avéra puisque Jeff avait découvert et vidé le trou dans le verger où l'autre cachait les douze grosses pièces d'argent qui constituaient la majeure partie de ses biens. Jeff avait dit aussi que le fermier se pendrait dans l'étable en sautant du bœuf jaune mais cela, Brad n'avait pas pu le vérifier. Quand la nouvelle de sa mort leur était parvenue, ils étaient déjà loin.

Bird Boisverd avait décidé de passer la nuit au milieu des blocs de rochers isolés qu'il avait vus en se réveillant. Quand il s'était mis en route à l'aube, il les avait observés à la faveur d'une illusion d'optique particulière qui les avait rapprochés de plusieurs *miles*. Il avait avancé à marche forcée dans leur direction toute la matinée alors même qu'ils avaient disparu. Le midi, il les avait revus, plus petits sur la prairie qu'ils ne lui étaient apparus au lever du jour. Il avait continué. Bird n'avait aucune raison de se diriger vers le mirage avec cette constance mais dans la plaine sans relief où les herbes montaient si haut qu'elles pouvaient camoufler un homme debout, il n'avait pas d'autre repère.

Régulièrement, il écartait les brassées de graminées devant lui pour vérifier son cap. Il se retournait sur sa trace et constatait qu'elle était rectiligne. Et il reprenait sa marche.

De l'intérieur, la prairie était comme une jungle. Épaisse et moite, habitée à tous les niveaux. Il sentait la chaleur monter de la terre. Il dérangeait les rongeurs en marchant sur leurs trous. Des sauterelles noires et rouges grosses comme le pouce dégageaient sous ses pas. De petits oiseaux se perchaient sur les hautes tiges et lançaient leur cri d'alarme quand ils le repéraient. Ils chassaient des insectes invisibles et bourdonnants en piqués brefs, virtuoses, avant de revenir se poser sur une tige d'affût qui ployait à peine sous leur poids. Les frayés des mammifères étaient nets et tramaient un réseau complexe qu'il se défiait d'emprunter. Le sillage des daims creusait des tunnels aux angles aigus. Deux fois il faillit se fouler une cheville dans un terrier profond dont il n'avait pas vu l'entrée. La deuxième, il plongea le bras et ressortit une portée de lièvres gros comme le poing. Il les laissa. Écorchés, ils n'auraient pas fourni deux bouchées chacun. Il leva un bon nombre d'oiseaux de taille conséquente. Une volée d'entre eux décrivit un arc de cercle et revint fienter sur ses vêtements. Il fut tenté de faire usage de son fusil. En guise de repas, il piégea des sauterelles avec son chapeau et s'en fit griller en brochette après avoir désherbé et creusé la terre de la prairie pour que le feu ne s'y étende pas. Il suivait sur son axe la lente course du soleil dont le but était apparemment de se coucher sous le bloc rocheux qu'il convoitait lui-même comme abri. Il était d'accord avec le mouvement de la lumière. Quand son ombre s'allongea derrière lui jusqu'à couvrir trois fois sa taille, les rochers paraissaient à nouveau à des *miles* de distance. Il continua. La prairie l'enveloppait de sa chaleur emmagasinée. Tandis que sa tête qui dépassait était baignée par le souffle frais qui précède le crépuscule, son

corps était comme dans un vêtement de laine tiède. Tous ses mouvements étaient huilés, portés par une sensation de flottement. Il était épuisé.

La lune était levée depuis deux heures lorsqu'il atteignit le groupe de rochers. Il toucha de la main le premier bloc sur son chemin pour voir s'il était vrai. Il l'était. Il en fit le tour sans rompre le contact. La pierre était si tendre que les larmes lui montèrent aux yeux. Il s'appuya sur elle de tout son poids et laissa passer dans sa masse les ondes de fatigue qui roulaient dans ses muscles. Sa respiration devint profonde, il lui sembla qu'elle partait de la plante de ses pieds. Il l'écouta. Et l'écoutant, debout contre la roche, les genoux verrouillés, comme un cheval, il s'endormit.

Plus tard, le cri d'un coyote l'avait réveillé et il avait entrepris l'ascension du bloc et découvert une cache étroite dans laquelle il s'était glissé pour finir sa nuit. Elle était tapissée de feuilles odorantes mais il était trop fatigué pour se demander quel animal subtil avait ainsi garni son terrier avec tant de soin. Il dormit sans rêve jusqu'au matin.

Quand il se réveilla, les rayons du soleil pénétraient jusqu'au fond de son abri. Il devait être assez tard. Il s'étira sur sa couche improvisée, apprécia consciencieusement son moelleux et bâilla. Il allait s'asseoir pour sortir lorsqu'une trace au plafond attira son attention. Une trace bleue bordée de noir. En parcourant des yeux l'ensemble de la paroi, il vit qu'elle se répétait et formait une ligne précise qui traversait l'espace d'un bout à l'autre. Le tracé s'adaptait aux méplats de la roche et semblait jouer avec les creux et les bosses comme une rivière. Bird approcha son visage. La ligne était fluide mais n'avait pas été tracée par l'eau. Ses rives noires étaient faites au charbon, c'était effectivement une rivière et, à présent, autour d'elle la prairie se déployait, peuplée de bêtes, de villages, traversée de chasses, noyée de pluie et de soleil. Des bisons étaient figurés en masse à côté d'une montagne démesurée, ils s'apprêtaient à descendre vers l'eau. Des tentes en pointillé s'inscrivaient sur le parcours qu'ils allaient prendre. Des hommes bâtons brandissaient d'autres bâtons terminés par des pointes ou des fourches. Des oiseaux passaient dans le ciel plat entre de gros nuages de gris soufflé. Le plafond tout entier était couvert de cette vie figurée et de signes énigmatiques que Bird ne comprenait pas. Il s'étonna d'avoir dormi aussi profondément dans un lieu si chargé. À moins que ce ne fût justement un lieu de paix ou d'apaisement.

Bird avait entendu parler dans le nord de loges médecine où les malades étaient soignés avec des plantes dont l'absorption pouvait tuer. Elles étaient dressées pour le temps de la cure et construites en fagots choisis dans les ramures hautes d'essences résineuses. Elles étaient ensuite systématiquement brûlées pour que le fantôme de la maladie ne s'y installe pas. Des cas de folie et de variole avaient été traités selon ce protocole. Mais rien n'ornait les murs de ces cabanes.

La cavité dans laquelle il s'était recouché était comme un voyage au-dessus du sol. Sans que l'esprit soit obligé de sortir du corps, il parcourait de

grandes distances en un clin d'œil et passait tout aussi vite de l'hiver à l'été, quand il ne les habitait pas simultanément. Le plafond de sa chambre improvisée racontait une histoire en même temps qu'un territoire. Le déplacement de l'œil, suivant celui de la main qui avait tracé les formes et posé les couleurs, faisait surgir le monde en le parcourant. Bird resta longtemps le nez contre la voûte, ignorant les manifestations de son estomac. Puis il se dit qu'il pouvait descendre, manger et revenir après.

Lorsqu'il se glissa au-dehors, le soleil le frappa en pleine face, il était beaucoup plus haut qu'il ne le pensait. Il s'immobilisa sur l'arête du rocher et regarda la prairie qui s'étalait autour de lui. Il eut la sensation d'être debout sur une perle noire cousue à une robe de bison d'une grande beauté. Les herbes dansaient sous le vent comme une étoffe. Loin à l'est et à l'ouest, des traits bordaient la plaine comme des piquants de porc-épic. Il n'aurait pas été surpris d'apercevoir un village fantôme sur les terres basses du côté du nord-ouest. Mais comme la veille, la prairie était vide. Sauf qu'il savait maintenant qu'elle ne l'était pas et ne l'avait jamais été. Il s'assit pour se réchauffer au soleil avant de descendre. Il se sentait grandi, calme, augmenté de quelque chose qu'il n'aurait pas su nommer et qui n'était pas un savoir. Il aurait volontiers roulé et fumé une cigarette. En prenant pied dans la prairie, cette pensée lui rappela ses déboires mais il n'avait pas envie de se laisser envahir à nouveau par son désir de vengeance et il se mit en route en l'écartant du revers de la main comme un taon. Pour la première fois de sa vie, Bird n'était plus poussé par une force réactive.

Au moment où il s'enfonça dans la plaine en quête de sa nourriture, il n'aurait pas su répondre si on lui avait demandé s'il tenait à retrouver son cheval et sa bourse, s'il voulait vraiment atteindre la ville. Il n'en était plus certain. Depuis longtemps, aucun espace ne l'avait accueilli aussi chaleureusement. Il n'était pas pressé d'en partir.

Il s'immergea dans l'herbe puis il s'enfonça sur la piste profonde de ce qu'il supposa être un daim. Il avait pris son fusil et l'avait chargé. En chemin, il fit comme la veille une récolte de sauterelles à griller. Il regretta de ne pas avoir de sirop d'érable et ramassa de grosses poignées de trèfles pour les sucrer un peu. Soudain, il sentit l'odeur de l'animal devant lui. Nette, puissante, aussi précise qu'une image. Il venait d'uriner, il sut aussitôt que c'était un jeune mâle et qu'il se tenait à une cinquantaine de mètres de lui, au tournant du frayé, camouflé, attentif. Bird, sûr que les oreilles dressées de l'animal s'orientaient vers lui, avançait à croupetons, doucement, dépliant à peine les genoux et sans jamais céder à la tentation de vérifier par la vue la position de sa proie. La piste bifurquait brutalement sur la droite, l'odeur était de plus en plus puissante. Bird vit sur une pierre le jet d'urine que le jeune mâle avait déposé. Il pensa que ce message ne lui était pas destiné et que le daim aurait dû se montrer plus prudent. La mort s'immisce facilement dans les lettres décachetées par des tiers. Bird tourna le coin en faisant feu. Au moment où la balle l'atteignit, il crut voir deux plumes blanches sur la tête

du daim, qui s'envolèrent quand son corps toucha le sol. Bird les regarda monter en tournant puis disparaître dans le courant d'air ascendant. Il avait touché sa proie au défaut de l'épaule. Il découpa et mangea une tranche de son foie encore chaud. Puis il le mit en quartiers sur place et chargea la viande sur son dos.

De retour aux rochers, il entreprit de la tailler en lanières et de la disposer sur les blocs pour qu'elle sèche. Il monta cette dentelle le plus près du soleil qu'il le put. Puis il s'assit et eut subitement envie de partager quelque chose avec quelqu'un. De bon cœur. Il resta avec ce sentiment de longues heures. Il le savourait. Il le reconnaissait, il l'étreignait comme la promesse de jours meilleurs, ouverts, à nouveau ouverts.

Dans l'après-midi, après qu'il eut dormi au soleil, il vit un aileron sombre à la surface de la prairie. Il laissait derrière lui un large sillage qui se refermait rapidement. Bird se frotta les yeux et mit sa main en visière pour atténuer la luminosité. L'énorme nageoire se découpait sur le ciel, un triangle qui s'allongeait vers l'avant, autour duquel les herbes frémissaient. Il s'approchait des rochers en diagonale. Il grandissait. Sa découpe n'était plus tout à fait d'un seul tenant. Deux pointes se détachaient de la forme principale. Elles étaient très mobiles. Il y avait un cercle sombre, brillant, entre le sommet de l'aileron et sa pointe. Bird abaissa la main qui lui servait de visière. L'énorme dorsale du requin noir cingla dans sa direction à toute vitesse. Quand il fut à trois cents mètres de l'écueil rocheux, il changea à nouveau sa route en soufflant de l'air et l'homme comprit que le squalé était un cheval dont la prairie avait englouti le corps et qui circulait, la tête au-dessus des graminées. Il sauta à bas de son rocher et se mit à courir selon un arc de cercle qui l'amena directement devant l'animal. Une corde de crin était pendue à son cou et traînait au sol. C'était un cheval indien. Bird s'effaça pour le laisser passer et attrapa la corde au vol. Il s'y agrippa des deux mains et s'apprêta à recevoir le choc de son trot accéléré. Mais contrairement aux attentes de l'homme, le cheval fit un pas de côté quand il sentit la morsure de la corde, et s'arrêta net. Bird savait qu'il repartirait aussi sec s'il diminuait la tension. Il enroula le lien coude à coude et quand il fut juste derrière lui, il prit son élan, posa ses deux mains sur la croupe et sauta dessus à califourchon. Le cheval encaissa son poids en creusant le dos, rua, et partit devant lui comme une flèche, Bird agrippé à pleines mains à sa crinière, les jambes collées à ses flancs, les talons dans son ventre. Il le laissa courir, freiner, hennir, virer, sauter. Il le laissa vivre sous lui et déployer toutes ses ruses. Bird Boisverd savait qu'on ne pouvait pas faire connaissance autrement. Il s'accrocha en attendant que le cheval eût satisfait sa curiosité. Quand il fut couvert d'écume, il s'arrêta. Tête basse, il soufflait fort sur le sol. Bird se mit à chanter une berceuse qu'il connaissait depuis l'enfance. Progressivement, le cheval souffla moins fort et se détendit. Ses oreilles étaient tournées vers son cavalier. Bird le poussa du talon, sans le brusquer, fermement. Il ne bougea pas. Bird maintint sa pression à l'identique. Le

cheval qui savait déjà qu'un homme obstiné était sur son dos, comprit que celui-ci était également patient. Il ne broncha pas pour autant. Bird ne changea pas non plus sa position. Il s'arrêta de chanter. Et continua d'attendre dans le silence immobile de la prairie. Quand il sentit le cheval relâcher les muscles de ses épaules, il appuya son talon et tira la bride et le cheval tourna sans s'en rendre compte et Bird sut qu'il était accepté et qu'ils feraient ensemble un long chemin si la Fortune le permettait.

Il le poussa vers les rochers où il mit pied à terre, le temps de se confectionner un ballot de viande et de reprendre les munitions qu'il avait laissées au sec dans une anfractuosité de la roche. Il renonça à revoir le plafond de la grotte qui l'avait abrité. Mais il pendit le reste des lanières du daim sur les parois d'une fissure large comme la main à l'abri de la pluie. Puis il rejoignit le cheval qui n'avait pas bougé, l'enfourcha, posa devant lui son maigre bagage, et ils partirent au pas dans la direction que l'animal avait choisie après avoir aspiré l'air, retroussé les lèvres et senti ce dont ils avaient besoin tous les deux, à des *miles* de l'endroit où ils étaient.

En sourdine pendant qu'ils marchaient, Bird reprit sa berceuse et l'agrémenta de longs motifs mesurés sur les pas de l'animal. Ils avançaient bien. Au crépuscule, ils s'arrêtèrent. Bird fit un repas de viande séchée et laissa brouter son cheval à sa guise. La nuit tomba vite, froide. Bird se coucha sur le lit d'herbe qu'il s'était coupé et dormit la bride de crin attachée à la cheville droite. Au matin, il s'éloigna pour pisser. Le cheval, toujours derrière lui, le poussa doucement dans le dos en lui mordant la chemise. Ils reprirent leur route dans les herbes sèches. Elles craquaient sous leurs pas comme un pain dans un four.

Au milieu du jour, le cheval accéléra l'allure. Trois *miles* plus loin, ils découvraient la rivière, large, plate, indolente, majestueuse. Ils se jetèrent dedans. Elle était douce. Ils en burent, ils s'y roulèrent, ils en burent à nouveau puis sur l'autre berge, ils se firent sécher en frissonnant.

Ils étaient repartis depuis quelques heures et suivaient le cours de l'eau vers l'aval lorsque Bird vit sur le bord de la rivière une botte toute droite, et plus loin entre deux touffes de jonc, une autre botte à demi immergée. Sans descendre de cheval, il ramassa la première et alla chercher la seconde. C'était la même paire. Il regarda autour de lui dans l'eau et dans la prairie, ne vit aucun corps. Il vida la seconde botte et la mit à sécher à sa ceinture en pendant de l'autre. Elles étaient de cuir solide et arboraient un élégant tracé symétrique sur la tige. Sans doute un peu grandes mais une paire de chaussettes supplémentaires arrangerait la chose. Il sourit en pensant qu'il lui suffisait d'avancer pour s'enrichir. D'avancer et de se baisser de temps en temps. Il décida d'en faire sa ligne de conduite et reprit son chemin le cœur léger. Il sifflait en chevauchant.

Sauf pour dormir, il ne descendit plus de cheval jusqu'à ce que la silhouette de la première baraque de la rue principale apparaisse devant eux, trois jours plus tard.

Gifford comprenait les traces qu'il voyait mais il ne se les expliquait pas. Depuis qu'elle s'était volatilisée du village d'Orage-Grondant, Eau-qui-court-sur-la-plaine lui laissait des fantômes de pistes qui le menaient parfois jusqu'à une de ses caches. Quand c'était le cas, les signes qu'elle laissait étaient clairs et l'espace, plein de sa présence, avait cette qualité électrique qui lui était propre et qu'il reconnaissait toujours avec le même frisson épidermique. En lui permettant de la suivre de loin en loin, Eau-qui-court-sur-la-plaine lui disait qu'elle ne désirait pas pour l'instant de contact humain direct mais qu'elle ne rompait pas le lien. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu disparaître à ses yeux en un tournemain, Gifford le savait pertinemment. Il supposait que son retrait, plus marqué encore qu'à l'habitude, était lié à des rites de deuil. Gifford savait pour l'avoir entendu dire dans certaines nations qu'il y avait un tabou très fort autour du corps humain mort et que, parfois, le fait d'avoir avoisiné un mourant ou un cadavre exigeait des cérémonies de guérison à même de rétablir l'harmonie dans l'individu. Mais peut-être Eau-qui-court-sur-la-plaine était-elle tout simplement triste. Elle lui avait dit que les animaux sauvages, quand ils étaient touchés par une maladie, s'éloignaient de leurs congénères pour ne pas les contaminer. C'était une de leurs différences avec les animaux domestiques. Et c'était aussi une des raisons pour lesquelles il leur fallait beaucoup d'espace, ce qui supposait un rapport équilibré de la prédation et de la reproduction. Les bisons pouvaient circuler par milliers tant que les plaines restaient vastes. Les hommes pouvaient suivre les bisons tant que les troupeaux restaient nombreux. Si rien n'était fait pour empêcher la mort de se changer en volonté, la balle qui sortait du canon tuait à la fois le tireur et la proie. Gifford pensait qu'Eau-qui-court-sur-la-plaine ne l'avait pas assassiné en l'atteignant pour ne pas céder au désir qu'elle portait en elle et qui était peut-être celui d'une Force ou d'un Dieu. Eau-qui-court-sur-la-plaine avait attendu que se décantent les sentiments qui lui appartenaient et ceux qui s'étaient imposés à son cœur. Elle attendait peut-être encore. Il n'était pas exclu qu'un jour ou l'autre, elle le tue, Gifford le savait. Et d'une certaine façon, cette possibilité le réjouissait comme l'avait réjoui l'éclat de son couteau près de sa gorge le jour où elle l'avait épargné.

Dans la dernière cache où elle s'était arrêtée, Eau-qui-court-sur-la-plaine avait laissé des braises qu'il avait trouvées chaudes à son arrivée. Sous les cendres, il avait découvert un tubercule cuit de couleur jaune. Et sur une feuille ronde à côté de l'endroit où elle s'était assise, un monticule de

cristaux. Gifford avait salé et mangé le légume en la remerciant intérieurement. Tous les signes dans la cache et à ses alentours indiquaient qu'elle pourrait bientôt supporter la présence humaine, qu'elle pourrait bientôt le faire sans danger.

Il avait vécu trois jours et quatre nuits dans cette cavité à fleur de falaise qui paraissait creusée par un énorme guêpier. Il y avait trouvé six plumes d'un bleu soutenu. Il en avait placé deux dans la bourse médecine qu'il s'était fabriquée à partir de la vessie d'une biche et avait laissé les autres en place sur une ardoise plate qui rehaussait encore la vivacité de leur teinte. Gifford pensait que c'étaient des plumes alaires. Il en avait maintenant une bonne quantité. Elles étaient de tons, de tailles et de texture différentes. Il lui suffisait d'en sortir une pour que la forme et les couleurs de l'oiseau lui reviennent. Ainsi que son cri et le type de vol qu'il pratiquait. Gifford passait ses longues heures de prairie et d'arpentage à observer ces étonnants animaux qui avaient la faculté de s'appuyer sur une matière impondérable aussi vaste que la lumière. La bourse de plumes était le seul bagage qu'il s'était autorisé depuis qu'il avait jeté sa mallette de cuir dans le grand brasier où brûlaient les corps des hommes, des femmes et des enfants qu'il avait tués. Il s'était juré devant le premier nid qu'il avait observé après sa renaissance, que la connaissance des oiseaux serait la seule science à laquelle il s'adonnerait pour le reste de sa vie. La collecte des contes, le seul passe-temps. Il avait fait serment de ne plus jamais approcher ses mains d'une lancette ou d'une seringue, ni son esprit d'une plaie. Ce savoir blanc dont il s'était fait le passeur et qui avait provoqué tant de mal autour de lui, il l'avait jeté dans les flammes. Avec le désir de domination qui le sous-tendait et dont il ne s'était pas douté avant de décimer un village entier et de voir de ses yeux vivants, les corps gonflés et souffrants de ceux qu'il avait voulu sauver, détruits par ses soins. Des corps qui, la veille, étaient pleins de santé.

Gifford avait jeté au feu avec ses derniers vêtements la considération pour ses pères et le souvenir de leurs écoles. Ses diplômes et sa réputation naissante de savant.

Eau-qui-court-sur-la-plaine l'avait débarrassé de ses oripeaux et du poison pris dans leurs rets.

Certaines nuits, il entendait tinter à ses oreilles le petit bruit de verre des quarante-huit ampoules qu'il avait brisées pour vacciner en une matinée le seul village arikara épargné par l'épidémie de variole. Le seul. Il comptait les quarante-huit craquements secs, le bruit produit par les quarante-huit fils de vie qu'il avait rompus le sourire aux lèvres. Il les comptait et les recomptait pour éviter les lieux de sa mémoire où défilaient devant lui en montrant leur bras droit, ces inconnus à la peau cuivrée qui ne lui avaient jamais nui. Le regard de Plume-d'Aigle qui, le premier, lui avait accordé sa confiance. Le regard de Corbeau-Éclatant, qui pensait que la médecine des Blancs ne pouvait ni guérir ni tuer. Celui d'Herbe-Brûlée, si noir, si doux, et celui de l'enfant qui la suivait, devant lequel il s'était agenouillé pour lui instiller la

mort.

Il comptait. Il comptait ses ampoules défectueuses où le bacille s'était réchauffé et avait retrouvé toute sa virulence. Et il comptait à nouveau, les quarante-huit corps qu'il avait dû porter puis traîner jusqu'au brasier qu'il avait construit seul car la maladie dont il était le seul facteur et le seul survivant les avait tous tués en quarante-huit heures. Tous.

Eau-qui-court-sur-la-plaine avait assisté de loin au massacre et à sa résolution. Gifford avait compris plus tard qu'en pénétrant dans leur village, il avait dissous la protection qu'elle leur prodiguait et qui leur avait permis d'échapper jusque-là à l'épidémie. Quand elle l'avait vu officier au milieu des tentes, elle avait su qu'ils étaient perdus. Quand il était parti, elle l'avait suivi pour découvrir où il irait encore porter le fléau. Des jours durant, elle l'avait vu se traîner dans la prairie en pleurant comme une vieille femme, des jours durant il avait demandé à tout ce qui vivait autour de lui, le pardon. Lorsqu'il s'était approché d'un ancien campement yankton, elle avait couru pour le tuer mais il avait souri à son arme. Elle l'avait dépouillé des tissus, elle l'avait enchanté et avec un œuf, elle l'avait détourné des ruines du village qu'il aurait contaminé. Car les Yanktons reviennent parfois s'installer dans leurs anciens campements. Et Eau-qui-court-sur-la-plaine avait déjà vu plusieurs fois comment une couverture d'aspect anodin pouvait agir sur de nombreux corps indiens, avec quelle puissance.

Après ses quatre nuits passées dans le nid du creux de la falaise blanche, Gifford, augmenté de deux plumes, avait repris la piste d'Eau-qui-court-sur-la-plaine. Il s'était mis en route de bon matin. Il était curieux de voir où elle le mènerait cette fois encore, par quels détours et combien de jours elle aurait pris pour atteindre une autre cache où se reposer et regarder le ciel à l'abri des vents. Il espérait qu'elle n'en serait pas partie quand il y parviendrait à son tour et que son jeûne de contact humain serait rompu.

Il ne s'inquiéta pas de ne trouver aucun signe lisible durant ses premières heures de marche parce qu'il voyait au loin un arbre solitaire étendre ses bras. Sa couleur et sa taille étaient si remarquables qu'il était évident pour Gifford qu'il avait fait partie du chemin de l'Indienne. Il avait donc marché vers lui et s'était allongé sous ses branches au milieu de l'après-midi afin de voir s'il n'y avait pas une plume de chasse ou un galet attaché quelque part dans sa couronne. Il s'endormit en regardant la danse des feuilles mais ne repéra rien de plus après sa sieste. Un grand corbeau vint se poser et jacassa trois mots plutôt fort avant de s'envoler. Gifford se leva et le suivit. Le grand corbeau avait pris nord-ouest. Il le vit s'éloigner sans infléchir son vol et tint le cap indiqué par l'oiseau après qu'il eut disparu derrière la courbe d'une colline. Gifford fit son lit pour la nuit aux environs du point où l'oiseau s'était dérobé à sa vue, sur un épais matelas d'aiguilles qu'il fit gonfler en soufflant dessus.

Au début de la nuit, un blaireau manqua lui marcher sur le corps en sortant de son terrier. Ils échangèrent quelques invectives, l'animal crachant

tout ce qu'il savait à la face de l'homme qui faisait devant lui de grands moulinets avec les bras. Gifford ne se déplaça pas et se rendormit en espérant que le blaireau prendrait un autre chemin pour rejoindre son trou. Au réveil, il se gava de raisins qui poussaient sur la rive d'un petit torrent de l'autre côté de la colline. Pendant qu'il mangeait, il vit une grosse truite monter en surface et gober une mouche. Une ligne de fourmis large comme le bras longeait la berge droite du torrent. Il le passa et la suivit jusqu'à la pyramide effondrée où elles logeaient. Il s'assit devant et commença de réfléchir. Il n'y avait pas d'autre signe.

Quand il se releva, ce fut pour monter au sommet de la colline et prendre un poste de vigie. Il regarda intensément le paysage à ses pieds, plus ouvert que son champ visuel. Il tourna sur lui-même, lentement, pour lier l'espace en un seul rouleau. Il accéléra le rythme jusqu'à ce que sa tête tourne à son tour et perde ses repères cardinaux, il accéléra encore et c'est le morceau de pelouse sur lequel il avait pied qui se mit à virer comme une toupie alors qu'il était immobile. Quand il tomba assis, ce fut le mouvement de la terre elle-même qu'il sentit sous lui et dans ses veines. Il laissa refluer la sensation, les yeux fermés. Il vomit en se tournant sur le côté. Puis il décida qu'il irait dans la direction qu'indiqueraient ses pieds.

À plat dos, il prit son temps pour respirer largement et quand il ouvrit les yeux, un bon morceau de la grande prairie s'était installé entre ses deux orteils. En son centre, Gifford pouvait voir, à peine, un repli du terrain qui attirait la lumière.

Il se mit en marche sans rien prendre d'autre qu'une gorgée d'eau claire au ruisseau qu'il traversa de nouveau. Quelque chose avait changé dans ses rapports avec l'Indienne. Elle lui laissait le champ libre, un champ immense dans lequel il devait s'orienter seul. Elle n'avait pas disparu, il le sentait, elle était proche, présente quelque part dans la prairie ou dans les montagnes avoisinantes, elle ne l'avait pas abandonné, il n'était pas seul mais maintenant, il décidait lui-même de son chemin.

Gifford avait marché plusieurs jours vers le plissement de terrain qui était devenu peu à peu un amas de roches dévalé du fond des temps pour surgir au cœur d'un plateau vaste comme une mer où tout relief avait fondu.

Très vite, aux abords des rochers, son rythme cardiaque s'était accéléré. Il avait repéré des traces humaines. Même s'il ne sentait pas le petit choc électrique, il espérait qu'elles étaient liées à l'Indienne. Mais quand il fut assez proche, il vit que les empreintes n'étaient pas celles des mocassins d'Eau-qui-court-sur-la-plaine. Elles avaient été faites par des bottes de cuir de taille moyenne. En suivant la première coulée qu'elles avaient tracée, il vit l'histoire d'une traque et les restes d'un cadavre de daim qui avait été préparé proprement. De beaux quartiers de viande avaient été emportés. Gifford ne trouva pas la boule de graisse et de sang qui aurait dû être enterrée à proximité de l'animal en offrande propitiatoire. À d'autres indices, il conclut que ce n'était pas le travail d'un Indien.

Il vit plus loin, à l'est de la partie de chasse, un arc de cercle assez peu marqué dans les herbes. Il le remonta en adoptant lui-même ce qui avait dû être la position du coureur. Il tomba sur les pas d'un cheval qui s'était brutalement arrêté quelques mètres après la rencontre. Il vit que les sabots s'étaient enfoncés dans le sol. Et que la bête avait eu un moment d'hésitation avant de ruer et de se débattre dans la prairie sur des distances qu'il n'avait pas besoin de parcourir pour savoir qu'elles étaient grandes. L'homme et le cheval étaient revenus à plusieurs reprises vers l'amas rocheux. Sur un rythme à chaque fois plus apaisé, puis ils en étaient partis en ligne droite, plein ouest, sans le moindre écart. Après avoir fait une courte pause.

Gifford lut encore que l'homme aux bottes de cuir avait approché à pied l'amas rocheux d'un pas régulier qui laissait de petites traînées derrière la frappe du talon. Cet homme fatigué qui était arrivé jusqu'ici n'était pas lourd. Il s'était posté contre la roche un long moment. Ensuite, il avait dû monter. Gifford vit les marques qu'il avait imprimées sur le sol en sautant pour redescendre, vraisemblablement avant que ne commence sa course au daim. La douille de cuivre qu'il avait trouvée dans la plaine correspondait à un fusil de bonne qualité. Un fusil de Blanc.

Quand il monta à son tour sur les rochers, Gifford sentit l'odeur de la viande et se mit à saliver abondamment. Il se dirigea au flair pour trouver le séchoir et pour la première fois depuis des mois, il mangea d'un aliment qui avait été préparé par un tiers.

La viande avait été parfaitement séchée et aérée. Elle fondait dans la bouche. Les tranches étaient fines et taillées dans le sens de la fibre. Pour Gifford, il était clair que l'homme qui avait travaillé cette chair était délicat. Il lui adressa en pensée une sorte de toast. Il resta longtemps assis sur un petit surplomb de la roche à savourer son repas en même temps que l'étendue d'herbe que bordaient à l'est et à l'ouest les contreforts sombres des montagnes lointaines.

Avant que le soleil décline, il alla prélever une once de graisse sur la carcasse du daim. Il la fit fondre et la versa sur une pierre plate dont le centre était creux. Il y fit tremper un cordon de paille à balai roulé. Quand il fut gorgé de gras, il l'alluma dans la nuit. Et s'aidant d'une seule main, comme un homme préhistorique, il commença son ascension vers la grotte dont il avait déduit la présence.

Quand il y pénétra, toutes les figures se mirent à courir sur le plafond. Il en eut le souffle coupé. Les bisons se précipitaient sur la plaine, des hommes en armes à leurs trousses, il pouvait les entendre. Le torrent bondissait sur les pierres et rivalisait de vitesse avec les animaux vivants. La brise légère qui tordait la flamme de sa lampe allongeait toutes les ombres. Gifford vit qu'un aigle aux bras immenses couvrait l'ensemble de la paroi et accueillait toute la scène dans ses plumes et sous son ventre. Il vit ses yeux, orientés vers la sortie de la grotte. Ses serres plongées dans l'ombre qui frôlaient le sol. Il toucha son duvet et murmura pour lui des paroles de reconnaissance. Il pria

l'esprit qui avait peint ce plafond de lui accorder la grâce. Il savait, maintenant, où diriger ses pas et quoi faire de ses mains. Il passa la nuit à noter mentalement les plus petites nuances du trait et de la couleur.

Au matin, il enveloppa des lanières de viande dans une longue feuille et sans hésiter, il prit les traces de l'homme et du cheval qui étaient passés avant lui et qui devaient s'être souciés de trouver de l'eau.

Silas n'avait jamais vu une barbe aussi dure. Elle était bleue à force d'être noire et son implantation était si serrée qu'il avait l'impression de tondre un mouton. Néanmoins, c'était le seul caractère que l'homme qu'il rasait partageait avec l'ovin car pour le reste, Silas aurait plutôt dit qu'il tenait du loup. Grand, efflanqué, habitué à maintenir une vigilance continuelle, il observait tout ce qui entrait dans son champ visuel comme si sa vie en dépendait. Ce qui était peut-être le cas. Ou comme s'il n'avait pas vu une échoppe de barbier depuis des lustres. Ce qui était effectivement le cas. Il avait répondu aimablement quoique brièvement aux salutations de Silas, il avait posé ses deux sacoches jumelles sur le bras de son fauteuil de coiffeur, et s'y était installé avant d'y être invité. Il voulait une coupe de barbe et de cheveux mais surtout pas de lotion émolliente. Le mot avait frappé Silas. Il avait aiguisé son rasoir sur la bande de cuir, en silence, pour que son client commence à apprécier sa dextérité à l'oreille. Il avait fait monter le savon dans son bol de bois à l'aide du blaireau qu'il venait de recevoir de Denver par la dernière diligence. La texture était si fine qu'il lui sembla étaler de la crème fouettée sur la face d'un sanglier. À cette pensée, il avait réprimé un sourire. Et alors qu'il approchait la lame de la tempe du loup solitaire dont les bottes pointues dépassaient de son fauteuil, l'autre lui avait saisi le bras avec une telle poigne qu'il avait failli lâcher le bol.

– Qu'est-ce qui vous faire rire, barbier ?

Silas avait repris sa respiration et lui avait répondu qu'il souriait de plaisir parce que c'était la première fois qu'il utilisait son blaireau et qu'il avait l'impression qu'il n'avait pas perdu son temps en le commandant chez Fields, en ville.

– Parce qu'ici, ce n'est pas une ville ? avait demandé Zébulon.

– Bien sûr que si monsieur, c'est une ville. Simplement, on n'y trouve pas encore tous les articles raffinés de la civilisation.

– Et vous le déplorez ?

– Pas vraiment, admit Silas.

Sur quoi, ils avaient fait plus ample connaissance et d'une façon subitement facilitée, du moins, c'est ce qu'il parut au barbier. Zeb avait voulu savoir quand passait la diligence qui rendait de si grands services. Silas lui avait dit que c'était variable, au point que le boucher qui vendait aussi les journaux marquait sur son ardoise selon le cas « cette semaine, pas de nouvelles, merci à la bande à Quibble » ou « cette semaine, nouvelles fraîches, la bande à Quibble cuve son whisky ».

– Et la bande de Quibble ne dit rien ?

Le barbier avait haussé les sourcils puis s'était esclaffé et avait répondu que certainement personne dans la bande à Quibble ne savait lire.

En lui massant les joues avec une lotion qu'il avait pris la précaution de lui faire sentir et qui, par chance, n'avait pas été jugée émolliente, Silas avait raconté à Zébulon la dernière entrée en ville de la diligence, qui remontait à un peu plus d'un mois. Les conducteurs changeaient sans cesse et le dernier en date, bègue au plus haut point, était arrivé ventre à terre en fouettant ses bêtes qui saignaient aux épaules et en criant devant lui des bribes de mots incompréhensibles. Tout le monde avait cru qu'il avait une armée d'Indiens à ses trousses et qu'il avait vu en prime l'entrée des Enfers au détour d'un canyon. Les hommes avaient couru chercher des armes et des munitions et s'étaient attroupés autour de la voiture pour savoir qui était l'ennemi, en quel nombre, et dans combien de temps il faudrait le recevoir. Franklin l'armurier était revenu sur son idée de barricade et de sacs de sable. On l'avait fait taire. Lorsque le conducteur avait voulu s'exprimer, il était sorti de sa bouche une telle tempête que plusieurs hommes en avaient pris peur. La diligence bringuebalait sous ses efforts pour dire par gestes ce qu'il n'arrivait pas à dire en mots. Les conseils et les ordres pleuvaient autour de lui. Respire, petit. Qu'on aille chercher du whisky. Foutez-lui une claque. T'inquiète pas mon gars, on est là. T'es arrivé. Calme-toi. Whisky, bon sang, whisky !

Puis au beau milieu de cette pagaille qui tendait à se généraliser, la porte de la diligence s'était ouverte, la pointe d'une ombrelle s'était posée sur le marchepied rudimentaire, et à ses côtés, les pieds chaussés de gros cuir d'une grande jeune femme vêtue d'une robe bleu sombre et d'un châle de laine beige. Elle était descendue sans l'aide de personne en disant que leur convoi avait été attaqué dix-huit *miles* avant la ville par une bande de brigands qui leur avait dérobé un certain nombre de choses et en particulier, un archet sans lequel elle ne pourrait pas jouer l'intégralité de son répertoire. Elle ajouta qu'un jeune homme était parti à leurs trousses et que personne à part lui ne risquait plus d'en découdre avec ces messieurs dans l'immédiat. Lorsque les hommes avaient compris qu'elle était musicienne, ils avaient poussé des trilles et des vivats et lui avaient fait escorte jusqu'au bar, délaissant complètement le conducteur de la diligence qui continuait de gesticuler sur son siège.

Silas avait suivi le mouvement, et pris un verre comme tout le monde pour se remettre de ses émotions. La nouvelle venue avait bu son whisky en hommage à la ville, d'un coup. Elle s'était présentée comme Arcadia Craig, mais ses amis l'appelaient Arcie, musicienne itinérante qui traversait le continent depuis huit mois de bars en salles de spectacle et jouait partout où on appréciait la musique. Si quelqu'un voulait lui descendre la grande boîte noire arrimée à l'impériale, elle se proposait de donner sur-le-champ un aperçu de ses talents. Le temps que trois hommes se précipitent, grimpent sur

la diligence, détachent et descendent le gros étui, Arcie avait négocié avec Sally les conditions de son contrat. Et après cette première prestation qui dura trois jours, elle se vit attribuer la chambre que les filles n'aimaient pas, pour le temps qu'elle jouerait au saloon.

Le contrat était exclusif. Sally avait servi quatre semaines d'alcool lors de ce premier concert et même s'il avait fallu accorder deux jours de repos aux filles et nourrir régulièrement Arcadia qui avait un solide appétit, elle s'estimait plus que gagnante pour sa partie.

Zébulon était rafraîchi et rasé de près, il se levait lorsqu'il demanda au barbier :

- Trois jours sans archet ?
- Sans archet.
- C'est quoi comme instrument ?
- Une contrebasse.

Et une contrebasse était un violon de la taille d'une armoire dont on jouait debout en le serrant contre soi. Silas ajouta :

- C'était fantastique.

Zeb allait s'enquérir des talents de chirurgien du barbier lorsqu'un troupeau des plus gros moutons qu'il ait jamais vus envahit la rue principale avec de tels bêlements que tout à coup, il ne s'entendit plus respirer. Il regarda passer les bêtes, basses sur pattes et gonflées de laine au point qu'on ne leur voyait pas les yeux dans la tête. Les béliers portaient des cornes qui devaient approcher chacune les six livres. Ils avançaient comme des brutes en gueulant derrière un homme maigre qui portait à sa ceinture une bourse de sel et leur répondait par toutes sortes de trémolos de gorge. Sans que Zébulon eût besoin de poser la moindre question, Silas l'informa après que la fanfare fut passée, qu'il venait de voir le troupeau spécial de Nils Antulle, par ailleurs pourvoyeur de lits. Zébulon fut tenté de savoir ce qu'il entendait par spécial mais il pensa que c'était assez flagrant d'une part et que d'autre part, son logeur lui en dirait davantage. Zeb n'avait pas de passion particulière pour le bétail. Il reprit sa sacoche sur le bras du fauteuil, paya le barbier et lui demanda s'il pouvait venir jeter un œil à un jeune homme blessé à l'épaule, allongé sur un des lits de camp du gardien de troupeau qui venait de passer. Zébulon précisa que c'était une blessure par flèche et que le jeune homme avait probablement la fièvre. Silas se lava les mains, rassembla des instruments coupants et des serviettes dans une cuvette, retourna la pancarte clouée à la porte de son échoppe et déclara à Zébulon qu'il le suivait.

La clochette tinta lorsque le barbier ferma la porte au loquet.

Bird Boisverd tourna la tête en direction du bruit. Il vit les deux hommes sortir d'une baraque à laquelle était pendu le bâton rouge et bleu qui sert d'enseigne aux tailleurs de poils. Le grand type efflanqué attira son attention, comme s'il y avait en lui quelque chose de familier. Pourtant Bird était sûr de ne l'avoir jamais rencontré. Peut-être sa façon de marcher lui rappelait-elle quelqu'un, ou sa façon de porter le pistolet entre le coude et la hanche. Le

barbier trimballait des trucs qui cliquetaient dans une bassine blanche. C'était un homme de taille moyenne, solide comme un petit buffet, il portait une barbe cultivée avec soin. Pour le reste, ses pantalons étaient luisants aux cuisses et la chemise sous sa veste de peau, constellée de médailles. Les deux types jetèrent un regard à Bird avant de lui tourner le dos et de remonter la rue. Le grand s'attarda un peu plus que l'autre. Bird ralentit son pas. Il ne voulait pas avoir l'air de les suivre. Même si c'était eux qui s'étaient mis à marcher devant lui. Cela faisait plusieurs mois qu'il n'était pas entré dans une ville et il n'était plus très au fait de ce qui s'y faisait ou pas. Il ne voulait pas d'embrouille.

Vingt minutes auparavant, à six cents mètres de la première baraque, il avait mis pied à terre et tenu son cheval par la longe. Ils étaient restés immobiles lui et sa bête un petit moment. Ils avaient regardé solennellement la ville dans laquelle ils s'apprêtaient à entrer, mais avant qu'ils ne fassent le premier pas, le cheval avait tendu l'oreille vers l'est et Bird, tournant la tête, avait vu arriver un troupeau. Il avait décidé de le laisser passer. De leur poste légèrement en retrait, ils avaient observé le berger mener ses bêtes jusqu'au bout de la rue et les pousser plus loin sur la droite. Vraisemblablement dans un enclos qui leur était réservé. Quand la poussière soulevée par le troupeau était retombée, Bird était entré en ville avec son cheval et c'est en marchant côte à côte qu'ils remontaient la grand-rue en regardant à droite et à gauche les baraques qui craquaient au soleil sur leurs planches mal jointes.

Ils avaient passé un saloon peint en rose autour d'une annonce qui vantait les « petites pêches de Sally ». Mis à part ses portes qui étaient complètement défoncées, il n'avait pas mauvaise mine et Bird regrettait de ne pas avoir un demi-dollar en poche pour se payer un coup. Ou même vingt *cents*, qui lui auraient permis de s'en jeter un, accoudé à une caisse au bord de la rue. Mais il n'avait rien, et il ne voulait pas d'embrouille. Ils ne s'étaient pas attardés. Ils avaient passé une bonne longueur de tentes solidement plantées. Par les ouvertures triangulaires, Bird avait vu des hommes assis qui fumaient et discutaient entre eux. Il avait vu une partie de cartes disputée sur un tonneau entouré de rondins en guise de sièges. Une transaction en cours dont l'objet était un long couteau de chasse qui brillait dans l'ombre. Il avait vu un plancher extérieur tout neuf devant une grande tente à laquelle pendaient en devanture de petites casseroles en cuivre et des miroirs. À l'intérieur, on devinait un amoncellement de pots, de lampes, de sacs et d'outils, et cette profusion avait fait vibrer le cœur de Bird. Ils avaient passé un armurier puis encore une série de tentes, des deux côtés. Huit bœufs étaient couchés les uns derrière les autres devant des chariots bâchés qui camouflaient l'entrée des deux dernières. Le cheval s'était ébroué en défilant devant les bêtes. Ils avaient passé devant une baraque qui proposait de l'Irish stew mais pas de journal cette semaine. D'appétissants morceaux de bœuf étaient crochetés à l'intérieur. Bird salivait en approchant l'échoppe du barbier et il se félicitait de s'être rationné sur la viande de daim qu'il avait prise avec lui. Ce soir, il

aurait au moins de quoi manger. Et maintenant, il suivait les deux hommes qui venaient de sortir de la boutique, en prenant soin de ne pas le faire de trop près. En voyant le troupeau, Bird avait décidé de proposer ses services au berger, pour commencer. En échange du lit et du pain. L'ovin n'était pas un bétail bien noble mais il n'avait pas le choix et il essaierait de s'en contenter. Pour commencer.

Nils Antulle était dans l'enclos des moutons lorsqu'il vit Silas et un inconnu se diriger vers la tente numéro 2, et comme le barbier portait sa bassine sous le bras, Nils supposa qu'il y avait un autre inconnu dans un de ses lits, trop mal en point pour aller se faire raser. Il espéra qu'ils ne mettraient pas du sang partout sur ses couvertures. Il secoua la tête et saisit son tabouret de traite pour passer à la brebis suivante. Il se mit à la traire patiemment. Alors qu'il avait tiré ses trois litres et qu'il s'apprêtait à enlever le seau, elle chia dedans. Nils jura entre ses dents mais ne toucha pas la bête. Il plongea la main dans le baquet et retira une à une les petites boules qui laissaient un sillon chocolaté dans le lait blanc. Il marmonna quelque chose pour lui, assez bas pour qu'on ne le comprenne pas, assez fort néanmoins pour que Bird entende qu'il parlait. Nils était tellement concentré sur sa pêche qu'il n'avait pas senti qu'un homme et un cheval le regardaient travailler. Ils s'étaient approchés des barrières si doucement que son troupeau ne l'avait pas signalé. Quand il releva la tête pour passer à la brebis suivante, Nils ne marqua aucune surprise. Il nota tout de suite que le cheval n'était pas ferré, une bonne raison pour ne pas l'avoir entendu arriver. C'était un poney indien équipé d'un licol en corde de crin, pas de selle, pas de tapis de selle, rien que deux bottes de cuir qui pendaient de part et d'autre de l'encolure. Quant au type, même vêtu comme il l'était, pantalons de grosse toile et jambières de peau, chemise de laine, veste de drap et manteau de cuir, le tout couronné d'un feutre mou qui avait visiblement écopé plus d'un orage, malgré cela, il avait l'air plus nu que la main. Il n'était pas lourd, tout en muscle, son visage et ses mains étaient tannés par le vent. Il avait de la corne sur les paumes, il ne se pressait pas de parler et son expression tranquille trahissait l'habitude des bêtes obstinées. Nils était sûr d'avoir devant lui un cow-boy qui n'en était plus à son premier convoi. Il se retint de le saluer. Les vachers méprisaient les moutons. Et Nils méprisait les vachers même s'il reconnaissait à certains du métier.

Bird était appuyé à la barrière en bois de l'enclos et regardait le grand homme sec traire ses brebis l'une après l'autre. Ses gestes témoignaient d'une longue habitude. Il devait aimer ses bêtes, comme tous les racleurs de laine, il ne les bousculait pas, il leur parlait entre ses mâchoires serrées. Bird ne savait pas s'il le faisait parce qu'il était là ou si c'était toujours comme ça. Il ne l'avait peut-être pas entendu venir, mais il n'aurait pas parié là-dessus, ce n'était pas un type qu'on surprenait facilement. Il était grand, sec, plus tout jeune et cela pourrait servir Bird. Il portait ses longs cheveux blonds rassemblés en une queue-de-cheval dans le dos. Ce qui signifiait qu'il savait

défendre son scalp. Il n'avait pas d'arme à feu à la ceinture mais son fusil était appuyé dans un angle de l'enclos. Et à côté de la bourse à sel, il avait un fourreau d'une trentaine de centimètres qui pendait contre sa hanche. Bird avait eu tout le temps de regarder le troupeau. Il était en bonne santé. Trois brebis toussaient profond et un des agneaux avait une gale, il savait comment faire. Un bélier boitait bas et sa patte puait sérieusement. Bird savait aussi comment s'y prendre pour ce genre de chose, mais c'était assez radical et ça n'allait pas être sa première proposition. À part ces cinq bêtes, les autres pétaient le feu et malgré leurs petits yeux louches de chaque côté de la tête, très écartés, elles avaient l'air relativement éveillées pour des brebis. Leur seul problème, de l'avis de Bird, ce devait être leur toison. Il prit une bonne inspiration et comme le berger se rasseyait devant les pis gonflés d'une nouvelle bête, il se lança :

– Elles arrivent à se lever le matin ?

– Nan. Trop de laine sous le ventre. Quand elles se couchent, elles y restent. Couchées.

– Comment vous faites ?

Nils tendit les bras devant lui paumes ouvertes vers le sol, ferma les mains et monta les bras avant de les rouvrir.

– Combien de temps ça vous prend ?

Il y avait cent cinquante moutons. Dans l'enclos, la manœuvre nécessitait à peu près une heure de travail. Dans la prairie, à cause de la distance entre chaque bête, ce pouvait être beaucoup, beaucoup plus long.

– Je vous les lève demain en une demi-heure.

Nils ne répondit rien mais regarda le cow-boy dans les yeux pour la première fois.

– J'ai besoin d'un lit et d'un repas.

Nils changea à nouveau de brebis.

– Tu sais traire ?

– Les vaches.

Tu aimes ça ?

– Non.

Nils pensa que c'était le premier cow-boy qu'il rencontrait qui ne lui mentait pas alors qu'il crevait la dalle. Il se retint de lui jeter un autre coup d'œil. Tel qu'il commençait à le connaître, il n'aurait aucune expression. Il attendit un peu pour ne pas avoir l'air de se précipiter, puis il dit :

– C'est un croisement d'angora et de mouflon du Shasta. Elles doivent être debout à cinq heures pour la première traite. Tu les lèves, rien d'autre. Tu demandes un lit à mes filles dans la tente centrale. Celle qui a le tissu rouge. On mange dans une heure.

Dans la tente numéro 2, le barbier était en train de terminer un pansement autour de l'épaule d'un jeune homme dont les yeux étaient chargés de fièvre et de larmes. Par discrétion, Bird ne les regarda pas et se dirigea vers le lit

numéro 20 qui lui avait été attribué. Il y posa ses affaires, c'est-à-dire ses bottes et son fusil et tâta les couvertures. Elles étaient épaisses comme un nuage et tièdes au toucher. Il n'en fut pas surpris, les moutons étaient plus que généreux et Ilse et Cristophia savaient s'y prendre avec la matière. Quand il était entré sous leur tente, la plus jeune, la plus blonde, la plus jolie des deux, Cristophia qui avait de grands yeux bleus, était en train de tricoter une culotte dans laquelle Bird avait eu tout de suite envie de se glisser. Elle l'avait remarqué et lui avait souri. Bird s'était demandé s'il n'était pas allé trop loin bien qu'il n'ait absolument rien dit. Ilse l'avait vu rougir jusqu'au cuir chevelu et lui avait demandé un peu brutalement ce qu'il voulait. Bird s'était repris et avait expliqué qui l'envoyait et pourquoi. Pendant qu'elles regardaient ce qui restait de lits pour la nuit dans un grand registre couvert de croix et de traits obliques, Bird avait entendu passer un cavalier. Il en avait ressenti un certain malaise mais sans pouvoir se l'expliquer. Il aurait volontiers jeté un coup d'œil dehors pour voir qui se promenait à cheval si près du campement mais Cristophia était en train de lui tendre sa plaque de bois gravé et de lui expliquer l'organisation des lieux. Elle lui indiqua pour finir le corral d'où venait de sortir la monture d'un monsieur Zébulon qui était arrivé récemment et se trouvait être logé dans la même tente que lui. Avec son ami Josh McPherson qui n'était pas en forme.

Et dix minutes après ces présentations sommaires, le Josh en question tendait l'index vers les bottes que Bird venait de poser sur son lit numéro 20. Il remuait les lèvres en tremblant et en répétant « mes bottes, mes bottes » parmi tout un récit décousu. Bird refusa d'accorder trop d'attention à ce que disait ce type visiblement atteint par une forte fièvre. En même temps, il n'allait pas supporter toute la soirée ses jérémiades, il ôta ses godillots crevés, enfila ces satanées bottes, colla le fusil au creux de son bras et sortit sans regarder le barbier qui rassemblait ses affaires.

Silas trouvait le jeune homme trop affaibli pour une simple blessure par flèche. Il espérait qu'elle n'avait pas été empoisonnée. Les Indiens connaissaient des trucs foudroyants, mais ils connaissaient aussi des poisons plus insidieux qui mettaient des semaines à tuer leur homme. Même si ça n'avait pas autant d'ampleur, en termes de souffrance et de laideur, ça valait bien la variole. À cette pensée, Silas se nettoya les mains au whisky et en but une bonne gorgée. Il toucha le jeune homme au poignet et lui dit de se calmer, il retrouverait ses bottes, il retrouverait ses forces, et tout irait pour le mieux s'il arrivait à se reposer. Là-dessus, il lui tendit un gobelet de gnôle qu'il le força à ingurgiter. Josh s'en étouffa à moitié mais l'alcool, en passant dans son gosier, lui apaisa les boyaux en même temps que l'esprit. Il se renfonça dans son oreiller et cessa de s'agiter. Silas lui dit que son ami ne tarderait pas à revenir et que ce qu'il avait de mieux à faire pour l'instant, c'était dormir.

Puis il le laissa et partit sur les pas de l'homme qui s'était empressé de mettre ses bottes quand Josh les avait montrées du doigt. Il franchit le seuil

du royaume de Nils Antulle, plongé dans des réflexions décousues sur la propriété, sa nature et sa circulation problématiques.

Zeb était retourné en ville parce que subitement, il avait eu envie d'un bain. Il n'avait pas vu d'établissement spécialisé mais il se disait qu'il pourrait trouver une solution à son problème chez Sally. Et puis, il n'avait pas envie de boire seul et il avait soif.

Sally était toujours derrière le bar sur le tabouret qu'elle n'avait pas l'air de quitter souvent mais elle avait dû le faire à un moment ou un autre car elle avait changé de tenue. Zébulon devrait s'en rendre compte par la suite, elle avait une toilette de jour et une toilette de soirée ou de nuit et visiblement, le jour avait basculé dans sa course lorsqu'il avait franchi les portes du saloon. Il ne savait pas vraiment s'il préférerait la voir en pantalons de monte et chemisier noir avec tous ses petits boutons blancs jusqu'au cou, ou en jupe et gilet cuivré, un châle de velours rouge sur les épaules. Il la trouvait vraiment bien dans les deux cas. Il remarqua que la pipe était la même, ainsi que les bottines qui devaient convenir indifféremment à la danse de salon et à la conduite des chevaux. Peut-être étaient-elles également adaptées au bottage de cul d'ivrogne. Bien que pour ce genre de question, il était vite apparu à Zébulon que Sally avait tout ce qu'il fallait au fond de son comptoir et contre son tabouret. Il n'aurait pas juré qu'une de ses jolies bottines n'était pas équipée d'un couteau à lancer particulièrement équilibré.

Il s'approcha du bar sans la regarder directement. Elle s'occupait d'un type. Il s'adressa au barman et lui commanda une pinte de whisky vieilli en fût. Celui-ci le regarda d'un air soupçonneux et lui fit signe d'attendre. Il avait un torchon sale sur l'épaule et la propension répandue chez les imbéciles de prendre pour des obscénités les demandes inhabituelles. Un mineur ou un chercheur d'or sale comme un peigne était accoudé à côté de Zébulon. Il sirotait doucement verre sur verre en regardant dans le miroir ce qui se passait derrière lui. Il avait une poche gonflée et une poche vide. Et puisque Zébulon s'était tourné vers lui pour suivre des yeux le barman, il lui dit qu'il avait bu la poche droite et qu'il boirait la poche gauche et qu'après cela, il retournerait dans ses montagnes sans rien demander de plus à la vie. Zeb lui répondit que c'était la sagesse même. Un tantinet monotone. Le vieux releva les yeux de sous son chapeau comme s'il le découvrait juste et lui demanda ce qu'on pouvait bien attendre d'autre à part des emmerdes. Zeb lui répondit que pour sa part, un whisky vieilli en fût comme il venait d'en commander un lui conviendrait à merveille, et par là-dessus ou les deux à la fois, un bon petit bain dans une eau bien chaude. Le mineur écarquilla les yeux.

– Pis quoi encore ?

Le barman revint et posa une bouteille cachetée devant Zeb avec une mine dégoûtée. Il lui versa un verre et la lui laissa à côté en annonçant :

– Six dollars.

Zeb paya avec une pièce d'or qu'il sortit de sa poche arrière. Il s'abstint de lui dire de garder la monnaie. Sally ne les regardait pas mais il savait que rien ne lui échappait. Le chercheur d'or avait fini de réfléchir. Il déclara à Zébulon qu'ici, en guise de bain, il pourrait tout juste se faire laver l'attirail par une des putes de la maison avant l'acte mais qu'ensuite, il n'aurait même pas le temps de pisser et qu'il ne sortirait pas plus parfumé à la rose qu'en entrant.

– Elles te jettent dehors dès que t'es sorti de leur chatte, mon vieux.

– Sur ordre de la direction, précisa Sally en approchant. Et si tu allais boire à la table, Jack ? Tu ne vas pas le croire, mais c'est ma tournée.

Le type ne fit ni une ni deux, et se dirigea vers la salle d'un pas chaloupé.

– Moyennant un petit plus, elles peuvent le laver aussi après. Votre attirail. Mais il est exact que vous ne trouverez pas de baignoire à pieds de lion à l'étage.

– Vous n'avez pas été livrée ?

Sally sourit.

– Nous n'en avons pas la demande régulière.

Zébulon hocha la tête :

– Et puis n'est-ce pas, un saloon qui n'est ni un hôpital, ni un hôtel, ne saurait se transformer en un établissement de bains.

– Vous m'ôtez les mots de la bouche.

Zeb offrit un verre que Sally ne refusa pas. Ils goûtèrent l'alcool en silence puis Sally demanda à Zeb s'il aimait jouer. Il aimait ça mais ce qu'il aurait bien fait après son bain, c'était un petit tour à cheval avec une cavalière à son côté dans la plaine noyée de lumière. Surtout si elle portait une chemise de flanelle qui pouvait se déboutonner d'une seule main, un panier de pique-nique et une couverture pour la nuit.

– Et puis quoi encore ?

– Vous voulez vraiment le savoir ?

Sally le regarda dans les yeux et lui déclara d'une voix grave et chaude qui pouvait augurer du pire comme du meilleur :

– Et pourquoi pas, tu commences à m'intéresser, cow-boy.

– Eh bien, avant de partir courir la plaine en compagnie et après avoir pris ce bon bain chaud plein de mousse à la lavande dans une baignoire à pattes de lion, je me vois bien, enfoncé dans les oreillers d'un lit moelleux, dévorer une platée d'œufs frits accompagnés de bacon et de tomates caramélisées, avec quelques grosses tranches d'un pain aussi blanc que mes coussins. Et je vois très bien également un verre de cordial posé sur le plateau à côté de mon ventre et comment je romps le pain pour percer le jaune des œufs, en gorger la mie avant de ramasser le jus des tomates grillées et porter l'ensemble à ma bouche avec une portion de bacon.

Il en était là, et Sally le regardait parler en espérant que son intérêt pour ce nouveau venu ne crevait pas les yeux à dix lieues parce que c'était toujours mauvais pour le commerce, il en était à la faire pratiquement saliver en racontant ses idioties culinaires, et sans doute allait-il enchaîner sur une autre sorte de cuisine, elle en avait presque envie, lorsque les portes du saloon s'ouvrirent en battant des ailes comme un papillon dans un courant d'air. Sally savait que ce genre d'entrée requérait son attention. Zébulon vit le charme se rompre aussi clairement qu'un fil d'araignée. Il tourna la tête vers l'imbécile qui lui gâchait son effet et vit le cow-boy qui l'avait suivi jusque chez Nils Antulle s'encadrer dans les portes neuves. Bird se tenait les jambes un peu écartées, le fusil au creux du coude, droit, chargé, et il connaissait la réponse à la question qu'il allait néanmoins poser parce qu'il y a dans la vie des moments inévitables.

– Qui est venu ici avec le hongre pommelé qui est attaché dehors ?

Il avait fait sa demande sans bouger d'un pouce ni quitter Zébulon des yeux. Ce dernier sentit une vague de lassitude le traverser, suivie tout de suite après d'un mouvement de colère. Il attendit que passent les deux émotions avant de demander à son tour au jeune type qu'il avait vu quelques heures auparavant monter la rue avec son poney indien sans tapis de selle, et sans le lâcher des yeux lui non plus :

– Et pourquoi ? c'est le tien ?

– Précisément, répondit Bird dont la main droite se crispa involontairement sur la crosse du fusil.

Zeb s'écarta du bar et prit fermement ses appuis en faisant face au cow-boy. Ses mains s'étaient légèrement écartées de son corps.

– Tu peux le prouver ?

– Peut-être.

– *Peut-être* ? Et tu m'accuses de vol peut-être ? Et tu veux peut-être récupérer ton canasson ? Ou peut-être me faire la peau ? Ou peut-être les deux ?

Zeb s'était assoupli en parlant, il avait avancé de plusieurs pas à chaque phrase en direction de Bird dont les mâchoires étaient complètement crispées. Il tenait son fusil de façon à pouvoir le basculer et tirer d'un moment à l'autre. Zébulon savait que lorsque les mâchoires du type se décroinceraient, il ferait feu. Il maintenait la pression, de tout son corps, en avançant d'un seul mouvement, comme une lave qui s'écoule. Quand il fut sous le nez de Bird, à la distance où la gueule du fusil aurait pu lui toucher la poitrine en s'abaissant, il lui dit :

– Vas-y petit, fais-moi voir comment tu peux le prouver.

Bird tourna les talons sans hésiter. Il arrêta d'une main la porte qu'il avait poussée et la tint ouverte sur la rue. Le cheval hennit faiblement en le voyant mais Zeb était déjà derrière lui, puis, à ses côtés. Ils regardaient l'animal et Bird déclara comme un fait :

– C'est mon cheval, c'est ma selle, tu dois avoir ma bourse pleine de

poudre d'or, des gamelles, des couvertures, des haricots et une bouteille de gnôle qui m'appartiennent.

Zébulon laissa à la phrase le temps de se déployer dans l'espace. Quand ses vibrations furent retombées comme une poussière sur la grand-rue, il parla.

– Je l'ai gagné au jeu et tu ne jouais pas avec moi.

Bird tourna la tête vers son interlocuteur. Cet homme avait un tel aplomb qu'il pouvait aussi bien dire la vérité.

– Je ne joue pas, fit Bird.

– C'est bien ce que je dis, répondit Zeb.

– Ce cheval a une marque à l'intérieur de la cuisse gauche, deux B entrelacés. Je lui ai faite quand il avait trois ans.

– Tu aurais pu la voir avant d'entrer.

– Oui.

– C'est pour ça que tu as dit peut-être ?

– Oui. Mais pas seulement.

Zeb attendit. Bird se plaça face à lui et laissa doucement glisser son fusil vers le sol. Quand la crosse toucha le plancher de l'auvent, il inclina le canon de façon à ce que l'arme s'appuie sur un des murs du saloon.

– J'étais pas sûr d'avoir le dessus. Et il n'y a que comme ça que les gens vous croient.

Zeb regardait le gars qui venait de se désarmer lui-même avec un brin de perplexité. Quand il vit son épaule gauche bouger brièvement et armer son bras, il en fut presque soulagé. Le coup de poing partit si vite qu'il le prit en pleine figure sans avoir le temps de l'effacer. Il vit de minuscules étoiles scintiller dans le crépuscule et pendant un instant, son environnement immédiat lui parut ralenti. Il secoua la tête pour la sentir. Quand il perçut une onde de chaleur au-dessus de sa lèvre supérieure, il sut que c'était son sang avant de le goûter et alors, comme s'il n'attendait que ce signal, son corps se gagna et se concentra sous l'effet de l'adrénaline. Le temps de se relever, il était prêt à se battre. Il fit comme s'il était vraiment sonné et laissa arriver sur lui son adversaire que ce premier coup avait rendu plus confiant. Il connaissait maintenant sa rapidité et sa force de frappe, il avait donc un avantage. Quand le deuxième coup partit, il le vit arriver de loin, il dut presque l'attendre pour baisser la tête au moment de l'impact. Le poing de Bird eut la chance de frapper le chapeau de Zébulon avant de s'écraser sur le pilier de bois, il ne se brisa pas. Néanmoins, la douleur lui remonta dans le coude jusqu'aux cervicales et il ressentit une espèce de grand creux dans l'estomac qui lui fit à nouveau serrer fort les mâchoires, pour ne pas vomir. Aussitôt après, Zébulon apparut debout devant lui et sans qu'il le voie vraiment bouger, Bird comprit que son poing gauche allait lui rentrer dans le ventre, juste après le droit. Ses muscles se durcirent pour recevoir les coups. Il prit le second en pleine poitrine et poussa un râle de surprise. Son bras droit répondit par réflexe et rencontra la pointe du menton de Zeb. Son poing gauche voulut l'imiter mais frappa dans le vide. Zébulon bougeait vite.

Bird recula pour essayer d'avoir une vision globale mais un coup de pied l'atteignit à l'aine et le fit ployer. Plié en deux, il attendit que Zeb se rapproche pour se relever violemment, cueillant l'autre à nouveau à la pointe du menton, d'un bon coup de tête. Zébulon tomba à la renverse et Bird se jeta sur lui de tout son poids. Il frappait de la droite et de la gauche mais tous les coups ne touchaient pas le corps, il frappait aussi la poussière. Zeb lui envoya un coup de poing sous les côtes, et, déstabilisé, Bird roula sur le côté, Zeb contre lui, sur lui l'instant d'après et frappant à son tour des deux poings avant de poser l'avant-bras sur sa gorge pour le bloquer. Bird se détendit sous la pression et Zébulon commit l'erreur de se relâcher. Les jambes de Bird, lancées en un éclair le cueillirent par le cou et lui firent lâcher prise. Il porta les deux mains sur les bottes aux tiges gravées et tenta de les arracher de sa gorge. Il parvint seulement à déchausser un pied mais quand ce fut fait, il mordit sauvagement dans le mollet poilu qu'aucune chaussette ne protégeait. Bird hurla sous la morsure et fit un bond qui les dégagea tous les deux. Ils roulèrent dans la poussière chacun de leur côté pour retrouver une distance d'attaque praticable. Ils se relevèrent en même temps. Et se tinrent face à face, à dix pas l'un de l'autre, à saigner silencieusement. Ils soufflaient. Zébulon, à nouveau, avait les bras légèrement écartés du corps. Ils prirent conscience ensemble du fait que lui n'était pas désarmé. Et c'est à cet instant que Bird prouva aux yeux de Zeb que le cheval lui appartenait. Parce qu'il ne se détourna pas, parce qu'il ne jeta même pas un regard à son arme appuyée contre l'auvent du saloon, parce qu'il se prépara à recevoir trois grammes d'acier dans le cœur pour avoir voulu récupérer un cheval qu'on lui avait volé et parce que cela n'était qu'une injustice parmi d'autres qu'il avait connues. Vraisemblablement la dernière, ce qui était un soulagement.

Zeb laissa retomber ses bras le long de son corps.

– Le cheval est à toi. Je garde l'or. Je l'ai gagné moi aussi.

Bird acquiesça. C'est alors qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient au milieu de la rue et que l'ensemble de la ville les avait regardés combattre comme à la tribune. Zébulon hurla à la cantonade :

– Tous les paris sont nuls et annulés ! suite de la soirée chez Sally au saloon !

Il ajouta plus bas pour Bird :

– Je t'offre un verre fiston. Avec plaisir. Tu as bien failli me rétamé.

– Comme une vieille godasse, dit Bird en remettant sa botte.

Et ils entrèrent ensemble au saloon, l'un boitant, l'autre s'essuyant le visage dans sa manche et Sally leur servit à tous les deux de petits verres d'alcool brun et des glaçons enveloppés dans des torchons blancs.

Quand ils furent saouls comme des barriques, elle les jeta dehors. Ils rentrèrent ensemble chez Nils Antulle sur le cheval de Bird que Zébulon conduisait. Les barrières pour rejoindre les tentes étaient fermées. Ils n'eurent ni l'un ni l'autre le courage de les sauter et s'endormirent avec les

chevaux dans l’herbe du corral qui leur était réservé.

Brad cuisait les omelettes à la perfection. Il en inventait toute sorte de variantes selon son humeur et ce qu'il avait sous la main. Cette fois-ci, il l'avait faite à l'oseille et il n'avait pas lésiné sur la quantité parce qu'ils en avaient trouvé un grand tapis là où les bœufs étaient allés brouter d'eux-mêmes. Jeffrey les aimait baveuses et bien salées. Ils n'avaient plus de sel depuis pas mal de temps mais Brad pensait que l'acidité de l'oseille ferait illusion.

Quand elle fut presque à point, il appela son frère. Il coupa l'omelette à la cuillère et posa la poêle sur une pierre. En entendant cogner le fer, Jeffrey sortit d'un bond du chariot. Depuis la veille au soir, il en faisait l'inventaire. Ils n'étaient plus qu'à une demi-journée de marche de la ville mais Jeffrey n'avait pas voulu se mettre en route avant de savoir exactement ce qu'il avait « en stock », comme il disait maintenant. Il avait réaménagé l'intérieur en le divisant par le milieu puis par sections perpendiculaires au moyen de deux planches et de fonds de cagettes. Entre les planches du centre, on pouvait loger encore un ou deux matelas dans la longueur, ce qui leur permettait, à l'occasion, de dormir à l'abri. Dans le compartiment latéral derrière le siège du conducteur, il avait disposé leurs effets personnels et tout ce dont ils avaient un usage quotidien. Dans les deux suivants, il y avait le tonnelet de rhum légèrement entamé, la moitié du tonnelet de poudre et la moitié de leurs munitions, l'autre avait été placée dans le compartiment des nécessités absolues. Dans les deux derniers, une poêle pas trop bonne qu'ils avaient trouvée en chemin, une louche de bois, quelques casseroles empilées dont ils ne s'étaient presque jamais servis, et une chaufferette en cuivre que personne n'utiliserait plus. Sur la gauche, se trouvaient les deux peaux dont il avait fait l'acquisition quelques jours auparavant et dans lesquelles il plaçait beaucoup d'espoir, ainsi qu'une couverture grise soigneusement roulée. Il avait brûlé le matelas de toile et de paille qui avait supporté leur mère. Il avait gardé la grande capeline de laine qu'elle n'avait plus portée après qu'ils furent entrés dans les plaines, il l'avait serrée tout au fond de leur compartiment réservé, juste derrière le dossier en bois du conducteur. Puis il avait balayé l'allée centrale à reculons avec une chaussette sale et lorsqu'il avait sauté du plancher et regardé son travail les poings sur les hanches, il en avait été satisfait. Comme il était satisfait de l'omelette à l'oseille qu'avait préparée Brad dans laquelle on pouvait presque croire qu'il y avait du sel.

En ville, ils trouveraient Josh. En ville, il ferait une partie de cartes. En ville, ils vivraient dans leur chariot le temps de trouver pour Brad une terre

et une baraque de planches dont il ferait son affaire. Voilà ce que voyait Jeffrey dans sa tête en avalant ses œufs cuits et son moral n'avait pas été aussi bon depuis longtemps.

Lorsqu'ils eurent terminé leur repas, Jeffrey partit chercher les bœufs qui devaient s'être rempli la panse avec un large coin de prairie. Il sifflait pour les appeler. Les criquets l'accompagnaient un ton au-dessus. Quand il eut parcouru deux cents mètres, il vit le dos des deux bêtes blanches dans les hautes herbes. Les bœufs avaient la tête plongée dans les graminées qu'ils arrachaient à grands coups de langue, ils étaient énormes et minuscules, à l'image du trajet qu'ils avaient effectué grâce à eux, avec eux, et il en fut bouleversé comme s'ils en arrivaient tous à une étape décisive qu'il ne pouvait pas encore prévoir. Il s'approcha doucement pour saisir les longes passées dans les anneaux de métal qui traversaient leurs naseaux, puis à pas comptés, il les ramena vers le joug qu'ils n'avaient guère quitté jusque-là. Quand il fut devant le chariot, il tendit les cordes à son frère et partit pisser plus loin. Brad attela les bœufs. Il aurait pu le faire les yeux bandés une nuit sans lune, c'était devenu une seconde nature, de celles qu'il appréciait particulièrement, comme le retour des saisons et la levée de l'orge au printemps, qui monte droit si on la plante bien.

Ils marchèrent le reste du jour sur un rythme apaisé. Les montagnes, maintenant, étaient proches. Ils savaient où ils devaient bifurquer pour traverser la rivière, les négociants leur avaient indiqué le gué. L'air était bon. Brad avait l'impression qu'ils pourraient bientôt se poser durablement. Il en avait besoin. Le jour tombait lorsqu'ils arrivèrent en vue du gué. L'eau était plus haute que prévu. Elle arrivait aux genoux des bœufs et le chariot aurait le fond à peine au-dessus de la ligne de flottaison. Passer, c'était risquer de tremper toutes leurs affaires y compris celles qu'ils portaient, sans espoir de les sécher avant le lendemain. Jeffrey lâcha un chapelet de jurons que leur mère n'aurait pas renié. La dignité de leur entrée en ville comptait plus que tout, il n'était pas question qu'ils arrivent mouillés comme des poules. Ils campèrent devant la rivière en espérant que le niveau baisserait pendant la nuit.

Deux heures après qu'ils se furent endormis, un orage éclatait, aussi serré qu'une trame et plus large que la contrée.

L'eau gonflait devant eux à vue d'œil. La pluie dégringolait mais les nuages ne se vidaient pas, ils s'accumulaient. Les éclairs ébranlaient la terre, le tonnerre broyait la roche, les montagnes s'embrasaient et tremblaient sur leur base, l'eau crachait comme un animal dérangé tiré d'un sommeil millénaire. S'ils attendaient encore, il leur faudrait quinze jours pour traverser dans des conditions à nouveau sûres. Les deux frères n'eurent pas besoin de se consulter. Jeff reconduisit les bœufs au chariot, Brad les attela encore une fois ce jour-là et sans même échanger un regard, ils se jetèrent dans le gué qui déblatérerait son eau noire et tourbeuse. Dès que les bœufs perdirent pied, le chariot donna de la bande et se mit en travers. Il fut

emporté comme une allumette vers l'aval. Brad avait sauté du siège sur le dos du bœuf de droite et le frappait aux flancs avec les pieds en hurlant dans le vacarme de la pluie, pour qu'il ne se laisse pas couler. L'animal était fou de terreur, les yeux lui sortaient de la tête, il beuglait à travers l'orage et cherchait des quatre pattes un appui qui lui échappait sur le fond de la rivière. Celui de gauche avait la tête dans l'eau et commençait à tirer le joug vers le fond. Jeffrey plongeait devant lui et martela sa gorge à coups de poing, à demi noyé lui-même. Avec l'énergie du désespoir, le bœuf reprit de l'air et comprit quand et comment respirer dans le courant. Le chariot cessa de s'affaisser. Brad continuait ses coups de talon. Jeff émergea avec les deux longues en main. Il se mit à nager en diagonale en tirant, se servant de la puissance de l'eau et de la dérive. Il laissa passer les berges les plus hautes et lorsqu'il vit une anse creuser un large trou noir dans les crêtes, il se jeta en avant de toute sa force, entraînant les animaux poussés par son frère et le chariot dont la bâche tanguait comme la grand-voile d'un navire en détresse. Brad sentit le sol revenir sous les sabots, les roues mordirent la terre, le poids du convoi s'imposa dans la masse mouvante de la rivière et s'arracha à son lit. Lorsque l'arrière du véhicule fut tiré de l'eau, Jeff et Brad gueulèrent contre les animaux pour soutenir leur effort et les faire grimper le talus qui les séparait de la terre ferme. Les bœufs tiraient sur leurs courtes pattes en lâchant derrière eux une boue verte et puante. Ils montèrent. Et une fois sur le plateau, les hommes et les bêtes, trempés jusqu'à la moelle, ahuris d'en être sortis, ne firent plus rien pendant un moment que souffler sur le sol. Quand ils eurent repris leurs esprits, il était deux heures du matin, la pluie tombait à grand bruit, l'intérieur du chariot était sens dessus dessous, ils étaient raides de froid. Hors de question de faire un feu, il pleuvait trop, hors de question de rester sur place à geler. Il leur faudrait marcher toute la nuit s'ils ne voulaient pas attraper la mort. Jeff reprit sa place sur le siège et Brad par-derrière donna un bon coup d'épaule pour imprimer l'élan du départ. Les bœufs s'ébranlèrent et repartirent sans protester, plus lourds que d'ordinaire mais plus sûrs, comme si chaque épreuve surmontée les grandissait d'une puissance supplémentaire.

La nuit était une matière noire, glacée, déchirée par les langues de feu éblouissantes qui permettaient à peine de repérer une voie parmi les roches basses qui parsemaient la prairie. Ils avançaient prudemment. Brad était repassé à l'avant du chariot et sondait le sol avec une longue branche pour éviter les plus gros trous et détourner les bœufs quand c'était nécessaire. En marchant, les deux frères s'étaient déshabillés. Brad avait jeté ses vêtements à Jeff qui les avait tordus puis pendus avec les siens sous la bâche que la pluie ne traversait pas encore. Ils avançaient sous l'orage, l'un debout tâtonnant dans la nuit, l'autre assis sur son morceau de bois dur, nus comme ils avaient été faits, aussi nus que leurs bœufs. L'espace était gorgé d'eau, il les enveloppait étroitement. Le froid aidant, Jeff ne sut plus tout à fait s'il touchait terre, il ne sentait plus ni son cul ni ses pieds. La tête de Brad devant

lui apparaissait et disparaissait comme s'il nageait dans la nuit une brasse profonde, coulée. La croupe des bœufs faisait un étonnant roulis sous ses yeux, n'eussent été les cahots de la route, il se serait cru à nouveau dans le lit de la rivière, à lutter contre le courant. Sur plus de trois lieues, l'eau qu'ils avaient embarquée s'écoula par le fond du chariot entre les planches. Au bout d'une heure, sans s'arrêter, la pluie diminua. L'air se fit moins lourd. Ils respirèrent plus aisément. Un vent du sud passa sur leur chemin. Ils ralentirent leur allure pour profiter du courant qui les réchauffa. La lune apparut entre deux masses de nuages en pleurs, trempée de blanc. La marche dans la tête des deux hommes était devenue un pauvre chant, une litanie monotone, répétitive, insistante. Ils ne pensaient pas, ils ne marchaient pas, ils avançaient peut-être, ils étaient vivants.

Le froid s'accroissait avec le lever du jour. Les nuages restaient sur place, la pluie continua d'inonder le sol, loin derrière eux. Puis le ciel devint transparent comme une lessive. Et dans l'air radouci, d'une incroyable légèreté, les ondes d'un galop de cheval glissèrent jusqu'à eux. Avant qu'ils ne comprennent d'où il venait, ils virent un cavalier foncer sur une forme blanche à terre, l'atteindre, l'attraper et la dépasser en la laissant sur place, plus haute qu'elle ne l'était l'instant d'avant. Ils s'approchèrent. Le cavalier faisait demi-tour et s'éloignait vers le sud où un autre petit tas de blanc gisait sur le pré. Il répéta la manœuvre et revint vers leur convoi au triple galop. Sur son chemin, il se baissa six fois à toute vitesse en se penchant sur sa selle pour soulever et mettre sur pied six moutons bouffis de laine qui bêlaient vers le ciel. Il les attrapait par le milieu du dos et les soulevait d'une seule traction de bras avant de les lâcher en l'air, assez haut pour qu'ils retombent droits sur leurs pattes. Certaines bêtes, emportées par l'élan du cheval, piquaient du nez et devaient se lancer dans un trot rapide pour ne pas chuter, mais il était rare que le cavalier ait à revenir sur ses pas. Des dizaines de moutons étaient éparpillés sur la prairie. Le ballet dura plus de vingt minutes, et les deux frères le regardèrent bouche bée, la tête vide.

Bird Boisverd avait presque fini de lever les bêtes lorsqu'il avisa deux types arrêtés à côté d'un chariot bâché. Il mit sur pied sa dernière ligne de moutons, tourna et se dirigea vers eux, au pas, pour avoir le temps de les observer. Lorsque Jeff et Brad virent le cavalier venir à leur rencontre, ce fut comme s'ils se réveillaient. Tout d'un coup, au milieu de la prairie, en plein jour, dans un territoire habité par d'autres humains. Jeff se tourna aussitôt sur son siège, attrapa une poignée de vêtements et lança un pantalon à Brad. Bird souriait en les voyant faire. Il retint son cheval pour leur laisser le temps de s'habiller. Il les approcha en disant que l'orage avait été drôlement violent.

– Oui, on a passé la rivière en plein dedans.

– Bon sang, fit Bird, c'était pas le meilleur moment. Il reste quelque chose dans votre chariot ?

Les deux frères échangèrent un regard.

- On sait pas.
- On vient d'arriver.

Bird Boisverd se dit qu'ils avaient dû avoir chaud, ou vraiment froid, pour être ahuris à ce point. Si ce n'était pas leur première nature. Il se racla la gorge.

Jeffrey redoutait de voir l'ampleur des dégâts. Il reculait le moment où il faudrait entrer dans le chariot et faire le bilan de la nuit. Mais il fallait agir au lieu de rester planté là devant cet inconnu qui se tortillait sur son cheval.

- Ça vous dirait du café ? Je ne sais pas si on en a encore mais on peut aller voir.

Jeff sauta du siège un peu vivement, le cheval de Bird s'écarta.

- On va juste chercher du bois. Pour le feu. Un café nous fera pas de mal.

Bird se détendit et mit pied à terre pendant que Brad s'éloignait et que Jeffrey montait à l'arrière. Un premier coup d'œil lui permit de prendre la mesure des dégâts. Plus de gamelles, de louches, de drap, et toutes ces brouilles qui remplissaient tout un compartiment. Plus de compartiment non plus. Les deux planches avaient basculé et remué les affaires n'importe comment. Le tonnelet de rhum était là. Celui de poudre aussi, il n'y avait qu'à espérer que la cire et la toile goudronnée aient tenu. Une des peaux de bison était roulée en boule contre la caisse à munitions. Jeffrey respira. Tout n'était pas perdu. Il enjamba le fouillis pour voir s'il trouvait la boîte à café dans le compartiment sous le siège. Il tomba tout de suite sur la cafetière mais il dut retourner casseroles, gobelets et assiettes en fer-blanc pour mettre la main sur le pot à demi rempli d'eau. Il le tira en souriant de sous une chemise qui pissait un mélange boueux. Puis il sortit du chariot en le brandissant au-dessus de sa tête :

- Il est à moitié passé, il était temps qu'on sorte les tasses !

Il posa au sol les trois gobelets qu'il tenait par les anses. La cafetière roula de sous son bras, il la ramassa et puisa de l'eau dans le gros tonneau accroché au flanc du chariot. Il versa par-dessus tout ce qui restait dans le pot. Brad revenait avec une brassée de petit bois. Jeff enflamma une poignée d'herbe sèche et avant que Bird Boisverd ait eu le temps de s'asseoir, la cafetière était sur le feu, pleine à ras bord d'un mélange épais qui n'allait pas tarder à sentir délicieusement bon.

Quand ils eurent bu leur première tasse, Jeffrey dit qu'ils avaient été déroutés par la rivière et demanda si la ville était encore loin. Bird fit non de la tête et se proposa de les accompagner. Il s'y rendait. Il expliqua qu'il venait de gagner son pain du soir en relevant ces bêtes que le berger n'allait pas tarder à venir traire. Brad n'avait jamais vu de moutons avec une telle toison. Bird lui expliqua que Nils Antulle était un homme passionné de laine, qu'il tentait depuis des années de savants croisements de diverses espèces de moutons européens, angora de préférence, et de moutons sauvages dont la fibre était si dense que même les tempêtes les plus violentes ne la transperçaient pas. Il filait lui-même les premières tontes pour éprouver leur

qualité. Ses deux filles travaillaient la laine à merveille et fournissaient à elles deux assez de couvertures pour le camp de tentes que leur père exploitait à l'année. Il leur expliqua toute l'organisation de la petite entreprise et comment les sœurs notaient les noms des clients sur un livre qu'il fallait signer quand on pouvait le faire et que chaque lit était doté d'un pot de chambre. Quand il eut terminé, surpris lui-même par sa facilité de parole, Brad posa la question qu'il avait sur les lèvres et qu'il retenait depuis le début en buvant à petites gorgées son café brûlant.

– Est-ce que tu as vu un jeune gars tout seul avec un cheval alezan ?

Bird réfléchit. Il voyait bien quelques chevaux de cette couleur dans le corral, dont un grand, découplé et doux comme un animal qu'on n'a jamais brusqué. Il avait bien remarqué plusieurs jeunes hommes solitaires mais aucun de ceux auxquels il pensait n'avait de cheval alezan. Il secoua la tête.

– Non, je ne vois pas. Mais je ne connais pas tout le monde.

Jeff ramassa la cafetière, jeta le fond de son gobelet dans le feu, donnant ainsi le signal du départ. Bird se leva, prêt à monter sur son cheval pour les conduire en ville. Durant ce mouvement bref, ses pantalons remontèrent sur la tige de ses bottes. Brad vit qu'elles étaient ornées de motifs symétriques. Il les aurait reconnus entre mille.

– Josh. Josh McPherson.

Le ton de Brad était glacial. Son frère se tourna vers lui.

– Ça ne te dit rien ?

Brad patientait. Il avait l'air très calme. Il attendait la réponse en regardant Bird lui tourner le dos et mettre le pied à l'étrier.

– Josh McPherson ?

Bird avait perçu le changement de ton dans la voix de son interlocuteur. Son cerveau travaillait à toute vitesse pour essayer de comprendre ce qui se passait. Sa mémoire lui envoyait de petits signaux rapides qu'il n'arrivait pas à décrypter. Il était à nouveau en selle lorsqu'il vit le regard du plus gros fixé sur ses éperons comme s'il venait de voir un fantôme. Alors, tout s'emboîta dans sa tête. Il lâcha les rênes, releva ses pantalons sur ses jambes et dit aux deux hommes qui le regardaient fixement :

– Elles étaient libres quand je les ai ramassées. Il n'y avait personne dedans et personne à côté.

Puis avant qu'aucun des deux n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, il enfonça les talons dans le ventre de son cheval et partit au galop sur la plaine.

Ils le regardèrent courir. Quand son sillage eut disparu dans les herbes, les deux frères se remirent en mouvement. Le temps de sauter sur le siège, ils étaient en route vers la ville et cette fois, une tempête n'eût pas suffi à les ralentir.

Baguette-de-crin-noir ne voulait pas de chien bouilli. Il n'avait plus faim. Il pleuvait depuis trois jours et tout le monde mangeait depuis qu'il pleuvait. Il n'en pouvait plus. Les Pawnees s'étaient vite remis du raid lancé contre eux par leurs ennemis. Ils avaient fait une bonne chasse depuis. Beaucoup de bisons femelles avaient été tués, les femmes avaient pu confectionner de nouvelles tentes et faire sécher une quantité de viande qui leur permettrait de passer plusieurs lunes. Baguette-de-crin-noir avait joué un rôle important, il avait donc été invité dans toutes les tentes. Il avait mangé dans chacune pour ne blesser personne. Son ventre était tendu comme un tambour et les Indiens continuaient de lui apporter des petits bols remplis à ras bord, pour le plaisir de le voir secouer la tête en tapant sur sa ceinture où pendait le scalp de Piquet-de-tente et l'archet d'Arcadia auquel il devait son nom.

Elie avait refusé tant de cadeaux pour le conserver que l'objet passait aux yeux des Indiens pour une sorte de bourse médecine à laquelle le reliait une force vitale. C'était peut-être le scalp d'un dieu cheval qu'Elie avait obtenu en courant dans les cieux lors d'un voyage dans la terre de ses ancêtres d'où il était revenu par magie. C'était peut-être autre chose. Lorsque les hommes avaient joué ensemble aux osselets *lehal* et qu'Elie ne l'avait pas mis sur le tapis alors qu'ils savaient tous qu'il aurait joué son cheval s'il en avait eu un, Baguette-de-crin-noir était devenu son nom. Et Elie avait acquis une certaine dignité.

Sur une monture, il était aussi habile qu'un Indien, et aussi intrépide à la course et à la chasse. Il ne faisait pas tache parmi les jeunes hommes. Il roulait avec eux dans la poussière, il relevait leurs défis, il sautait les mêmes gouffres et courait aussi vite que les plus rapides derrière la balle de crin. Il se vantait très correctement avant et après la chasse et ne dédaignait pas de parader avec son peu de plumes au chignon devant les plus jolies filles du village. Sans compter qu'il avait tué d'un seul jet de patte le redoutable Piquet-de-tente qui avait participé plus d'une fois à des attaques contre eux et volé beaucoup de leurs chevaux, Baguette-de-crin-noir était considéré comme un homme amusant. Un homme blanc comme il s'en rencontre peu, un homme blanc qui savait vivre. Lys-de-montagne ne le regardait pas sans plaisir. Mais elle savait, et tout le village avec elle, que lorsque Baguette-de-crin-noir aurait obtenu un cheval, il partirait. Et l'occasion approchait. Le conseil l'avait fixée en fonction de la lune. Il fallait qu'elle soit voilée pour les protéger. Les vieux multipliaient les prières. Au vent – qu'il ne porte pas leur odeur dans ses mains ; à la pluie – qu'elle chante pour couvrir le bruit de

leur pas ; à l'herbe – qu'elle se redresse pour camoufler leur piste ; aux animaux – qu'ils leur permettent d'accomplir la prise ; aux esprits – qu'ils les gardent de la défaite.

Beaucoup de pipes avaient été fumées. Beaucoup d'éclaireurs avaient été dépêchés. Les ennemis ne se méfiaient pas. Les ennemis pensaient que le village ne se reformerait pas avant qu'un cycle entier soit passé. Les ennemis mangeaient énormément et se saoulaient avec des bonbonnes apportées par un gros homme blanc qui commandait un petit troupeau d'hommes blancs. Les ennemis se paraient avec beaucoup de recherche. Les ennemis s'admiraient eux-mêmes. Ils n'étaient pas sur leurs gardes. Et les Pawnees n'allaient en faire qu'une bouchée.

Elie attendait l'attaque avec impatience. Il savait qu'il pourrait garder tous les chevaux qu'il prendrait. Il s'était fabriqué trois lassos avec des bandes de cuir cru roulé et huilé pour mieux glisser. Il les portait constamment à l'épaule pour montrer qu'il était fin prêt et n'attendait plus que la décision du conseil. Il ne supportait plus sa condition de simple piéton. Il avait démontré sa bravoure et son habileté, il était adulte, il lui fallait un cheval. C'était une question d'honneur, capitale, inéluctable. Le soir où, enfin, les jeunes hommes se rassemblèrent pour chanter autour du feu, il fit sa première prière de reconnaissance à l'esprit du monde, le cœur gonflé. Quand le chant fut réduit à l'état de murmure, les vieux fumeurs soufflèrent sur les guerriers et ils s'évanouirent, portés par les nuages du tabac. Ils firent en courant les vingt *miles* qui les séparaient du village ennemi, comme des hiboux sur leurs ailes de soie. Quand ils touchèrent au but, ils se couchèrent parmi les pierres et attendirent que leur respiration se calme. Puis ils se déployèrent. Le village était séparé des chevaux par une centaine de pieds d'herbe à cochon. Les marmottes qui se tenaient là-dedans donneraient l'alerte au moindre froissement. Elie regarda le ciel. La lune minuscule était voilée. Une pluie fine, tenace, couvrait toute chose d'une pellicule gluante. Ses jambières collaient à ses jambes comme des bas de marquis. Il souriait en regardant les robes claires touchées de fauve et de gris des trois cents appaloosas qui présentaient leur croupe au vent et à la pluie. Il avançait en rampant dans l'herbe trempée et levait la tête de loin en loin pour s'assurer de la progression de ses compagnons. Ils devaient se placer en éventail dans la prairie, de façon à couvrir l'ensemble du troupeau à partir d'un point central d'où seraient tirées deux longues cordes qui les rabattraient à l'opposé du village vers le plateau. Ce point décisif était celui qu'occupait la sentinelle dévolue aux chevaux. Une petite forme tassée dans une couverture d'où dépassait le canon d'un fusil qui avait l'air aussi inoffensif qu'une oreille de lapin. Mais Elie ne s'y fiait pas. Il avait décroché à la course le privilège de neutraliser le veilleur et il avançait maintenant pas à pas en retenant son souffle et en s'efforçant de s'accorder avec le mouvement des guerriers qui le flanquaient. À trois pas de la sentinelle, il se ramassa sur lui-même. Au moment où il se jetait en avant, quelqu'un marcha sur quelque chose qui

craqua comme un coup de tonnerre et une marmotte lança aussitôt en réponse un sifflement d'alarme qui traversa de part en part la prairie et le corps emmitouflé du guetteur. Elie le vit distinctement sursauter. Avant même que l'homme ait partagé l'inquiétude de l'animal, il sauta dans son dos, lui enfonça la pomme d'Adam dans la gorge avec le manche de sa masse et le prit contre lui pour le coucher sur le sol. Quand il se releva, les deux guerriers qui l'accompagnaient lui jetèrent chacun le bout d'une corde et se mirent à courir tandis que les marmottes se livraient à un débat strident qui commença d'énervier les chevaux. Quand il sentit que toute la longueur de la corde avait été dévidée, Elie se mit à courir à son tour, au même rythme que ses partenaires, et les marmottes pouvaient bien hurler, le troupeau s'ébranlait. Le son des sabots de trois cents appaloosas dérangés était plus haut, plus beau, plus fort à ses oreilles que n'importe quelle musique et même lorsqu'il distingua le cri des Dakotas parmi les hennissements, les sifflements et les coups de fusil, il continua de courir devant lui, ouvert, immense, emporté par le martèlement des centaines de sabots du troupeau qu'il tenait dans ses bras.

À eux trois, ils devaient pousser les chevaux jusqu'à leur faire traverser une rivière sur les berges de laquelle étaient postés les guerriers qui n'étaient pas autour du village pour empêcher la progression de l'ennemi à leurs trousses. Leur allure était fantastique. Les cordes autour des poignets d'Elie étaient tendues à se rompre, elles vibraient et tranchaient la pluie dans son épaisseur. Il courait derrière les chevaux, parmi les chevaux, il courait avec le même instinct, envahi par leur masse parcourue de courants et de frissons, emballé. Il perçut l'odeur de l'eau avant de l'entendre exploser sous leurs pieds. Il sentit aussitôt la tension des cordes se relâcher. Leur mission était accomplie, le troupeau passait du côté des Pawnees. Il lui fallait à présent se tourner et combattre. Mais il fut incapable de s'arracher à la harde, incapable de laisser tomber ses cordes. Il sauta dans l'eau avec les chevaux et remonta la berge derrière eux, les bras traînant les liens dans le lit de la rivière et sur le talus et dans la prairie, libre à nouveau, entravé par les deux longues qu'il venait de rompre mais libre comme l'air. Il continua de courir avec eux sans penser à rien, hors d'haleine, hors de lui, aussi éloigné de l'effort qu'on peut l'être, hors du temps lui-même. Occupé seulement du troupeau, de son avancée, de son énergie, de son odeur. Il ne sut pas comment il se retrouva sur un cheval, ni combien de temps il l'avait monté avant de se rendre compte qu'il était un homme et qu'il pouvait lâcher ses longues. Il les lâcha. En se tournant, il vit qu'il avait semé tout ensemble amis et ennemis, que l'air était sec et qu'il était à la tête d'un troupeau de trois cents chevaux plus rapides que la pluie. Il lança son cri de guerre à l'horizon et s'agrippa de plus belle aux flancs de son cheval galvanisé par sa joie. Quand le soleil se leva, le troupeau tourna vers une dépression plantée de petits bouleaux où il s'arrêta. Elie cueillit un bâton dans les branches basses sous lesquelles sa monture s'était campée pour attraper les jeunes feuilles. Il descendit de cheval et se

mit à fouir comme il avait appris à le faire dans les trous des souris aux pattes blanches. Il récolta un tas de fèves vertes qu'il mangea une par une pendant que le troupeau dépouillait méticuleusement les arbres de tout ce qui était à sa portée.

Au crépuscule, une dizaine de bêtes s'offrirent un petit somme, debout, tandis que d'autres se couchaient pour dormir profondément. Elie s'installa au chaud contre leur robe, estimant que pour sa sécurité aussi il pouvait leur faire confiance. Un tiers des chevaux restait actif à la périphérie du groupe. Elie prit son tour de garde avec les bêtes qui l'avaient réchauffé quand elles se levèrent au milieu de la nuit. Au matin, une grande jument aux jambes blanches donna le signal du départ. La course ne reprit pas immédiatement, elle commença en promenade. Les chevaux allaient en jouant, ils flairaient le vent. Après quelques lieues, les jeunes se mirent à sauter pour démontrer leur forme. Ils prirent des galops soudains, tout aussi soudainement stoppés. Ils firent des boucles et de longues balades en aparté, à quatre, à six, des petites fugues échappées puis reprises par le battement de la harde.

Elie voyageait sur le dos d'un étalon qui avait des choses à prouver. Il mordait ses compagnons pour les provoquer à la course, il poussait les femelles en soufflant avant de sauter de côté pour éviter la réplique. Il riait de ses blagues, tapait du pied et portait son cavalier comme une parure. Elie le sentait prêt à se lancer dans une vie nouvelle, loin de la harde qui l'avait vu naître. Il était encore trop jeune, insouciant, pour s'en rendre compte lui-même. Le troupeau était son élément, le seul qu'il connût, et il allait de pair avec la prairie, les hommes et les bêtes sauvages. Elie envoyait son inconsciente naïveté, son monde plein, perdu comme un paradis.

Il vécut plus d'une semaine en leur compagnie, se conformant à leur rythme et à leurs décisions. Il mangeait ce que la prairie lui offrait, du raisin, des baies rouges acides, les fèves des souris, certaines racines qu'il savait où trouver et qu'il avait appris à connaître. Il s'abstint de gibier et ne s'en trouva pas mal. Il vécut le plus clair de son temps sur le dos de son cheval. Il dormait contre lui, il l'accompagnait à pied pour ses rondes. Si le cheval mordait, Elie grognait. S'il galopait, Elie l'excitait. S'il ruait, il hurlait au ciel et prévenait les nuages de leur arrivée. Avec Elie sur son dos, le cheval prenait de l'ascendant sur la harde. Plusieurs fois il avait impulsé des mouvements rapides vers l'eau ou l'herbe qui avaient entraîné le troupeau sur des territoires qu'il n'avait jamais parcourus. La jument aux jambes blanches reprenait rapidement le contrôle mais elle avait de plus en plus de mal à empêcher ces élans désordonnés. Les chevaux prenaient plaisir à ces courses inopinées.

Le jour du drame pour la harde, elle sut avant le départ que le soir ne les trouverait pas unis comme le matin. Ils partirent d'un commun accord le long des montagnes au pied desquelles ils avaient passé une nuit tranquille. Ils se nourrirent en chemin de l'herbe mince mais juteuse qui poussait à l'ombre des feuillus de lisière. Ils suivirent longtemps la rivière. Les poulains

de l'année cabriolaient sur les berges et couraient en faisant rouler les pierres.

Ils firent une longue pause pour regarder la lumière jouer dans l'eau trépidante. Elie vit un omble immobile dans le courant. Son cheval était calme. Le temps et l'espace s'équilibraient parfaitement. Ses boyaux eux-mêmes étaient satisfaits du repas de fruits qu'il avait fait dans la matinée. Incorporé à son cheval, lui-même partie de la masse de ses semblables, Elie se sentait étrangement à sa place, confortable, baigné de bien-être.

Quand le faucon pèlerin plongea du ciel en criant, les chevaux dressèrent les oreilles sans réagir. L'oiseau chasseur avait cassé la nuque d'un passereau qu'il plumait à terre, devant eux. Les chevaux le regardaient faire en balayant les mouches de leur queue. Lorsque le faucon déchira une longue bande de chair à sa proie, Elie saliva. Une onde de plaisir et de dégoût mélangés le fit frissonner des pieds à la tête. Son cheval le sentit et répondit confusément à cette sensation contradictoire en lançant un cri vibrant qui n'était pas exactement celui d'une alarme. Aussitôt, la harde fut prise de panique. Elle partit à fond de train dans le lit de la rivière dont le fracas redoublé par leur course finit de l'affoler complètement. Elie à l'intérieur de la masse fut soulevé par la fuite absolue pour laquelle les chevaux sont faits. Le sang gonflé de la peur aveugle commune à tous les animaux, il fit l'expérience directe de la volonté, de la soif, de la joie. Ils sortirent de la rivière sur les ailes d'une tornade qui les habitait et les poursuivait en même temps. Ils prirent plein ouest sous la pression d'un souffle d'air, ils continuèrent. La plaine fut envahie de leur volume et de leur bruit. Les collines sonnèrent, les bois absorbèrent le son, le rendirent quand ils reprirent le plateau et tout à coup, l'espace se ferma comme un piège. Ils n'eurent pas le temps de virer pour éviter la gueule de la ville à leurs pieds, ils s'engouffrèrent en se bousculant dans le tunnel à ciel ouvert de la rue principale. Ils n'avaient pas dépassé le saloon qu'Elie était redevenu un homme et criait au troupeau, comme s'il le dirigeait, les mots d'ordre des vaqueros au travail. Il vit en plan cavalier l'ensemble de la ville en un instant, le saloon, le barbier, les tentes, les tentes, les armes, et continua de jouer sa nouvelle carte en poussant les chevaux vers le corral de Nils Antulle. La jument aux jambes blanches remonta toute la rue en s'efforçant de rester au milieu des siens. Elie tentait de garder l'initiative et poussait sur la gauche pour les faire entrer en masse dans l'enclos qu'un homme venait d'ouvrir. La jument ne cédait pas. Ils étaient au bout de la rue à vingt pieds du corral quand elle s'arrêta net et sépara en deux le troupeau qui courait à sa perte. Elie se résolut à se contenter de cent cinquante chevaux et piqua sur sa droite pour entraîner les bêtes dans l'espace clos où il se mit à tourner pour les ralentir. La jument au milieu de la rue repartit avant que le corral ne se referme, à toute allure derrière ceux qu'elle avait réussi à détourner. Elle disparut dans le nuage de poussière qu'ils soulevaient.

Elie dut user de toute sa science pour calmer son cheval et avec lui, les

cent cinquante bêtes échauffées par la course et indignées par la clôture.

Avec l'aide de l'homme qui avait ouvert le corral, et qui se servit lui aussi de sa monture pour infléchir l'allure générale, il y parvint.

Lorsque les chevaux se massèrent dans un des coins de l'enclos, frissonnants mais immobiles, les oreilles basses, Elie éloigna son étalon en lui parlant dans le cou. Il le mena le long de la barrière jusqu'à la porte. Il l'ouvrit, sortit, la tint devant l'homme monté qui l'avait aidé, attendit qu'il passe et la referma en regardant le troupeau bien en face. Puis il fit demi-tour et redescendit la rue qu'il venait de monter, au pas, en saluant de la main tous ceux qui se trouvaient sur les planches, occupés à suivre du regard cet étranger pittoresque flanqué du farouche employé aux moutons de Nils Antulle qu'il semblait avoir apprivoisé.

Dans la tente du magasin d'équipement général, Zébulon secoua la tête en regardant passer l'équipée. Bird Boisverd croisa son regard et lui fit signe de les rejoindre au saloon. Et bien qu'il fût en situation de prévoir les complications à venir, Zébulon ne trouva aucune raison de refuser l'invitation.

Quand Sally vit s'avancer l'espèce d'Indien poussiéreux qui venait d'entrer, son premier mouvement fut de se rapprocher de l'arme allongée sous le bar. Qu'il fût suivi de Bird Boisverd, impassible, puis de Zébulon quelques minutes plus tard, ne l'encouragea pas vraiment à se détendre. Elie sentit tout de suite la méfiance de la femme. Il eut envie de la mordre pour la faire rire mais quelque chose dans sa posture l'en dissuada. Il s'accouda au bar comme s'il l'avait fait la veille et demanda un whisky d'une voix qui sembla lui sortir des oreilles. Sally le regarda sans bouger durant de longues secondes. Elle détailla ses mains et son visage, ses cheveux dans lesquels était piquée une longue plume noire. Ses épaules, musclées, brunes de soleil, les trois lassos gras comme des queues de castor qui lui barraient la poitrine. La ficelle qui retenait son pagne de cuir, à laquelle pendaient un scalp noir et une tige de bois dégoûtante tendue de poils. Elle avait remarqué ses jambes quand il était entré, longues, les cuisses saillantes, les mollets pris dans des jambières emperlées pour moitié, les pieds enveloppés de mocassins râpés. Elle revint à son visage et nota qu'il avait un petit espace entre les incisives et un beau sourire. Elle jeta un œil aux deux autres et décida de les servir. Ils trinquèrent tous les trois en choquant leurs verres. À ce moment, le regard du nouveau se posa sur Zébulon et quelque chose se figea dans l'espace qui les séparait. Zeb ne changea pas d'expression mais Sally comprit qu'ils s'étaient déjà rencontrés et qu'ils n'en gardaient pas le même souvenir. Elie rompit et porta le verre à ses lèvres. Il le vida et annonça haut et fort qu'il avait cent cinquante chevaux pas tout à fait sauvages dans le corral en bout de ville, pas un rond pour payer une bouteille mais qu'il était prêt à les vendre.

— À les vendre ou à les jouer, précisa-t-il en fixant de nouveau Zébulon, si tant est que monsieur ait toujours ses sacoches.

Zeb n'eut pas le temps de jeter un regard à Bird. Le coup était déjà parti quand Elie comprit que quelque chose d'important lui avait échappé. Il en eut la certitude quand il sentit sa tempe gauche éclater en étoiles dans son crâne. Sa plume dégringola de son nid. Il valdingua contre le bar et se cogna douloureusement le coude contre la barre de cuivre. Sally saisit son arme. Zébulon monta les poings. Le pied droit de Bird Boisverd amorça une trajectoire formidable en direction du bas-ventre d'Elie qui le voyait venir et tentait de se jeter de côté dans l'idée de rouler au sol avant qu'il l'atteigne quand Arcadia apparut en haut des marches et suspendit ses efforts. Un quart de seconde. Il reçut le coup à pleine volée, juste au-dessus de la vessie et n'eut plus le temps que de bérer aux anges en entendant le contre-ut saisissant qu'elle lança de toute sa hauteur.

Josh travaillait depuis l'aube sur la charpente de Pat qui avait décidé d'agrandir sa boucherie, et son épaule commençait à se rappeler à lui. Il n'aurait pas craché sur un petit whisky car il avait remarqué l'effet immédiat qu'avait cet alcool sur les muscles contractés. Silas le barbier l'avait beaucoup encouragé à en prendre au début de sa convalescence et Josh avait appris assez vite à y trouver du plaisir. Même s'il avait fait figure de débutant auprès de son oncle le jour où ils avaient fêté leurs retrouvailles avec son père, et Zeb et finalement, Bird Boisverd.

Il devait être près de midi au soleil. Il faisait bon, le dernier client venait de sortir de la tente McPherson « Équipement Général des Particuliers » et Jeffrey l'inviterait sans doute à boire un verre avant de déjeuner.

Josh ne savait pas vraiment ce qui s'était passé dans la prairie après qu'il les eut quittés en fonçant, la mort dans l'âme, sur un village indien où il n'avait pas d'ennemi, mais il avait dû s'en passer pas mal parce que l'un comme l'autre, son père et son oncle, il les trouvait changés. À moins que la disparition de leur mère qui avait tant pesé sur leur destin n'agît comme une sorte de libération. Josh s'était longtemps refusé à penser ce genre de chose mais c'était néanmoins une hypothèse possible. Probable, aurait dit Zébulon qui avait l'air d'en savoir long sur de nombreux sujets. Quoi qu'il en soit, Josh avait failli ne pas les reconnaître lorsqu'ils étaient entrés en ville, tellement leur indigence, au premier abord, lui avait sauté aux yeux, et, un peu plus tard, leur rapidité de décision. Ils avaient été lessivés jusqu'à l'os par l'orage qui avait provoqué la dernière crue, mais ils avaient fait défiler comme des princes les deux bœufs blancs dont ils étaient si fiers et qui constituaient leur ultime bien. Josh les avait regardés depuis la barrière du corral sur laquelle il était appuyé. Et ils avaient eu le temps de remonter la rue jusqu'à l'armurerie avant qu'il parvienne à les identifier. Jeff n'avait plus autant de ventre, Brad avait les cheveux aux épaules, presque complètement blancs. Ils portaient tous les deux des barbes dans lesquelles personne n'aurait été surpris de trouver des souris. Et leurs vêtements pendaient comme sur deux épouvantails. Depuis qu'il était en mesure de sortir prendre l'air, Josh avait vu bien des gabarits passer dans la rue, et parfois d'exemplaires, en beuverie, en saleté, mais à ces deux-là, il avait donné l'avantage. Peut-être parce que leurs bœufs, précisément, étaient par contraste si bien soignés. Puissants, brossés, le poil luisant, l'œil noir et vif, ils avaient parcouru le territoire avec la conscience affichée, suffisante, de leur propre force. Chacun de leurs sabots avait paru se poser sur leur

domaine personnel, inaliénable. Et chacun des pas des deux hommes en guenilles avaient été une tentative pour les imiter.

Ils étaient venus sur lui en droite ligne, car ils l'avaient immédiatement reconnu à sa façon de peser sur la barrière, déhanché, un pied levé sur la planche du milieu. Ne pas presser le pas en cet instant avait été leur façon de dire qu'ils n'avaient jamais douté de le retrouver vivant. Josh y avait repensé pendant la nuit qui avait suivi leurs retrouvailles, tandis que le whisky, après l'avoir assommé, l'avait maintenu à contretemps, obstinément, réveillé, il y avait repensé et il en avait été ému.

Devant le corral, ils s'étaient plantés face à lui qui n'en revenait pas et après un moment passé à se regarder, son père s'était avancé et l'avait serré dans ses bras. Jeff, sur son siège, avait eu le visage fendu d'un sourire de géant. Après quoi, Josh les avait invités à manger l'Irish stew de Pat dont il ne s'était pas encore lassé. Il venait de toucher sa semaine. Ils avaient sifflé d'admiration et l'avaient suivi d'un même pas sous l'auvent du boucher après avoir remisé le chariot et les bœufs. Ils en avaient mangé huit assiettes à trois, Josh s'était contenté d'en avaler deux, et les autres s'étaient fait immédiatement un ami du cuisinier boucher qui n'avait jamais vu de si jolis coups de fourchette à l'en croire. C'est à l'issue de ce repas, alors que Josh croyait les avoir complètement retrouvés, qu'il eut sa seconde surprise en les voyant négocier en dix minutes sur le coin d'une table encombrée les deux bœufs qui faisaient leur richesse et leur fierté. Solomon avait appris la veille la mort de sa femme dans l'Est, d'où elle devait partir le mois suivant pour le rejoindre. Il estimait n'avoir plus rien à faire en ville puisqu'il y avait tout fait pour elle. Il était prêt à céder sa quincaillerie, stock, tente, et trottoir compris, à quiconque lui fournirait un véhicule et un attelage assez solide pour supporter la vie en montagne. Il retournait prospecter. Il était abattu, au comble d'une tristesse sincère, résignée. Il n'avait plus maintenant que sa vie et il pouvait en faire ce qu'il voulait. Batter de l'or, ou de la boue, lui apparaissait comme la seule perspective envisageable. Il en avait fini, pensait-il, avec le commerce des hommes. Les bœufs et le chariot bâché lui conviendraient. Brad, auquel il aurait fallu deux mois auparavant, toutes sortes de détails concernant le fonds, le sol, les murs et la toile, crut le veuf sur parole quand il déclara l'échange équilibré.

Jeff eut juste le temps de lui demander :

– Et ta terre ?

avant qu'il touche la main de Solomon pour conclure l'affaire. À quoi il répondit quand ce fut fait :

– Après.

Brad avait montré à Solomon comment s'y prendre avec le joug pendant que Jeffrey déchargeait les petits tonneaux, les ustensiles, deux peaux que Josh n'avait jamais vues et ce qu'il leur restait d'effets personnels. Il chercha partout la grande capeline de la mère, jusqu'à démonter les sièges, mais il ne la trouva pas. Quand tout fut sur le plancher devant la tente et que Solomon

eut pris dans le stock de quoi pratiquer – aux frais de la maison avait précisé Jeff qui voulait finir ou commencer sur une note gaie – Brad toucha les bœufs entre les cornes, s'écarta et lança une dernière fois son cri de départ à leur intention, auquel ils répondirent comme à leur habitude. La gorge de Josh s'était nouée quand il avait vu partir les bœufs. On ne pouvait donc rien retrouver dans ce monde, ni personne, sans qu'une perte vienne aussitôt poindre son nez. Le scalp de l'Indien, il l'avait jeté aux cochons. Ça ne lui avait rien rapporté mais ça l'avait soulagé d'un poids. Parce que cent grammes de relique, il en avait fait l'expérience, peuvent à l'occasion écraser leur homme.

Quand Jeff était rentré dans la tente du quincaillier qui était maintenant la sienne, il était sous le coup de la surprise. Il n'osait toucher à rien, il regardait autour de lui comme s'il avait pris pied dans un monde nouveau. La diversité des articles, leur nombre, leur nouveauté, la profusion des marchandises qui remplissaient l'espace à hauteur de la poutre maîtresse, tout cela lui donnait le vertige. Il avait fini par s'asseoir sur un siège de toile portatif à trois pieds qu'il avait jugé une des plus belles et des plus futiles inventions possibles, et n'en avait plus bougé jusqu'à ce que le monde se stabilise.

Brad, à l'extérieur, examinait le plancher du trottoir et mesurait le terrain à grands pas comme s'il voulait y planter un champ de pommes de terre. Le soir même, il parlait de construire une façon d'écurie avec des fenêtres et pourquoi pas un grenier pour entreposer et un balcon pour voir au loin. Jeffrey ne reconnaissait pas son frère. À croire qu'il décrivait mieux ses propres visions qu'il ne les voyait. Ou que Brad, n'ayant plus rien à perdre, fût prêt à tout gagner largement.

Josh savait où trouver le bois en forêt. Il en aurait bientôt terminé avec le chantier sur lequel il travaillait, ils pourraient s'y mettre à trois et monter une structure convenable en laissant la tente en fonction pour commencer, pour que les gens s'habituent à leurs nouvelles têtes. Ce disant, il avait jeté un œil à leurs poils et Jeff avait ri.

– Ne t'inquiète pas, nous passerons chez ton barbier.

Josh avait dû raconter ensuite comment il était arrivé jusqu'à la ville. Le rôle que Zeb avait joué dans son sauvetage, celui de Silas qui l'avait guéri de sa fièvre. La façon dont fonctionnait l'hôtel de toile de Nils Antulle, et comment Zeb avait avancé l'argent de son entretien. Il avait rassuré tout de suite son père qui n'aimait pas les dettes en précisant qu'elles étaient payées et qu'il était même en mesure de les loger tous les deux chez Antulle pour la semaine à venir. C'était hors de question, Jeff ne voulait pas sortir de son magasin alors qu'il y était à peine entré, il dormirait dedans. Brad s'en accommoderait lui aussi, il avait vu plusieurs lits de camp pliés dans un coin. Quand tout cela fut réglé, ils voulurent voir l'homme qui avait tiré Josh de son mauvais pas et l'inviter à la petite fête familiale qu'il fallait absolument faire pour ouvrir en grand leur nouvelle vie. On se rendit donc chez Sally.

C'était le début de la soirée et le bar était assez calme. Une poignée de cow-boys était passée la veille mettre un peu d'ambiance, on sentait que la fièvre était retombée. Néanmoins Sally comprit en les voyant qu'ils apportaient du potentiel. Le jeune gars qui était arrivé avec une épaule en charpie et qui s'employait comme bûcheron et charpentier n'était pas un client bien résistant mais elle reconnut tout de suite dans la physionomie de Jeff le véritable amateur. Brad descendrait son demi-gallon comme un brave, elle aurait pu miser sur cette intuition, mais sûrement Jeff le dépasserait sûrement du double et monterait à l'étage s'il était en fonds. Il était entré avec des yeux de braise qu'il avait posés sur les bouteilles, les chambres, les trois filles qui montraient leurs seins en s'appuyant sur la rambarde, sur les cartes qui jonchaient la table du fond, et enfin sur elle-même, sa longue pipe de bruyère et ses longues mains durcies. Ces trois-là n'étaient pas reluisants mais ils avaient de la ressource.

Zeb était au comptoir. Il discutait avec un inconnu de la meilleure façon d'amener l'eau d'un point à un autre. Il y avait des croquis tracés au whisky sur le bois du comptoir devant lui et il avait l'air très satisfait. Les présentations furent vite faites et ces hommes qui étaient la circonspection même en matière de rencontre, s'entendirent immédiatement les uns sur les autres. Josh commanda une bouteille de whisky vieilli comme il avait entendu faire, c'était sa tournée. Elle fut toastée, trinquée et descendue dans les règles. La deuxième fut avancée par Brad car c'était l'ordre des choses. Josh commençait à fatiguer. On alla s'installer autour d'une table et la conversation s'intensifia. Jeff et Zébulon en faisaient principalement les frais mais Brad n'en perdait pas une miette. À vrai dire, ils étaient en train de négocier le matériel dont Zeb aurait besoin pour monter et équiper l'entreprise de bains publics qu'il avait en tête et qui n'était pour l'heure qu'une hypothèse. Il préférait ne pas trop en dire avant d'avoir réuni toutes les conditions nécessaires et attendu le juste moment mais il ne pouvait pas s'empêcher de parler de ses plans. Il avait déjà une enseigne de bois brut sur laquelle il avait l'intention d'inscrire « Au Luxe Rudimentaire – Baquets à l'eau chaude et à l'eau froide – Salle mixte – Salons privés – Savon sur demande ». Jeff trouvait ça très bien. Josh, un peu long. Brad remplissait les verres. La fumée commençait à se concentrer au plafond en brouillard plutôt dense. Il était question d'aller chercher la troisième bouteille quand Bird Boisverd fit une entrée discrète que toute la table remarqua. Zébulon l'invita aussitôt à se joindre à eux. Josh se raidit. Ce foutu foie jaune avait encore ses bottes aux pieds. Jeff et Brad l'accueillirent avec une bonhomie qui lui serra le cœur. Sa réaction dans la prairie leur avait rendu l'espoir, ils le lui dirent. Bird trinqua mais refusa de s'asseoir et resta sur ses gardes. Il savait que Josh ne nourrissait pas une profonde sympathie à son égard. Il ne lui avait jamais demandé de lui rendre ses fichues bottes mais il continuait de penser qu'elles lui appartenaient. Bird ne les lui avait pas volées, il les lui avait soufflées par l'entremise du destin et Josh trouvait que c'était presque pire. Jeff et Zébulon

les observaient tous les deux. Ils savaient qu'il fallait que l'abcès crève, d'une façon ou d'une autre. Ce fut Brad qui mit les pieds dans le plat. Il regarda les orteils de Bird en hochant la tête.

– Elles ne te vont pas trop mal. Un peu grandes peut-être ?

– Ça va.

– Cristophia tricote de grosses chaussettes, dit Josh.

– C'est ça. Et des petites culottes à ce qu'il paraît, répondit Bird.

Josh sauta de sa chaise comme si une puce venait de le mordre. Il serrait les poings et on entendait enfler dans sa gorge un juron épais comme un crachat. Jeff sourit en reconnaissant là quelque chose de familier. Bird écarta légèrement les pieds. Zébulon en appela au calme et quand le calme fut de retour, Brad reprit la parole.

– Ces bottes, elles étaient au bord de cette rivière où Josh s'est embourbé en cherchant un passage pour nos bœufs. Quand tu les as trouvées, il n'y avait personne dedans et personne à côté. Maintenant, c'est tout l'inverse. Il y a quelqu'un dedans et quelqu'un à côté. Comment vous allez régler ça ?

– Je suis prêt, dit Bird en s'écartant de son interlocuteur.

– Non, non, non, non, une petite minute, c'est un cas d'école, intervint Zébulon. Résumons-nous. La rivière a pompé ses bottes à Josh.

– En fait, une seule, dit celui-ci, l'autre, je l'ai lancée.

– Oui. Bon. On épargne les détails. La rivière prend les bottes de Josh. Elle ne les noie pas, elle les garde, sans les cacher vraiment, c'est bien ça ? Et quelque temps plus tard, Bird les ramasse.

– Sans descendre de cheval, ajouta celui-ci.

– Ah, toi aussi tu pinailles. Bien. La rivière a donc déchaussé Josh pour chausser Bird. Hum. À votre avis les gars, où est-ce qu'il faudrait reprendre l'histoire pour que tout le monde ait sa chance ?

– Ben... à la rivière ? fit Josh, qui n'était pas très sûr de lui.

– C'est ça ! À la rivière ! dit Bird. On remet les bottes où elles étaient, on se place tous les deux à la même distance et c'est au plus rapide, à la loyale, sans descendre de cheval.

– On fait comme on veut.

– Tu peux sauter de ta selle si le cœur t'en dit. C'est pas moi qui vais te retenir.

– Eh bien, allons-y !

– Attendez les gars, il va faire nuit, dit Brad.

– Raison de plus pour se grouiller.

– Sally ! appela Zeb. Il nous faut des cartouches pour la route. Ferme le saloon et amènes-en une grosse caisse, c'est pour mon compte.

– Sans blague, répondit celle-ci, vous n'êtes pas le seul buveur sur terre et encore moins dans mon bar. Regardez autour de vous. Devrais-je jeter tous ces messieurs à la porte au prétexte que vous et vos amis avez des affaires à régler au bord d'une rivière où je devrais vous accompagner ?

– C'est exactement ça ! En tant qu'arbitre. Personne ne te contestera ce

devoir. Cas de force majeure.

– Le différend ne pourrait-il se régler ici ?

– Difficile. Il faudrait une rivière. En plein saloon.

Sally haussa les épaules. Zébulon reprit :

– Et si j'invitais tout ton petit peuple à ce divertissement au bord de la rivière ? Ça t'irait ? Il suffirait d'emprunter la diligence, de la fournir correctement en boissons et verroterie, d'emporter trois cageots pour le comptoir, une poche pour la caisse, ta pipe et ton tabac et le tour serait joué ! Non ?

– Ouaip, fit Sally.

Et elle frappa le gong posé sur le bar qui servait à faire les annonces et à prévenir de la fermeture. Il y eut un tollé général, bas, mais marqué. On n'avait pas fini sa partie, son verre, son antienne, ses vantardises. On avait soif. On était chaud, etc. Quand le murmure se fut apaisé, elle dit haut et fort en s'adressant à tous et au plafond en particulier, que la soirée se poursuivait à la rivière, qu'elle y ferait l'arbitrage d'un règlement de comptes en cours, et que le premier verre devant les flots serait gratuit, et allons-y !

La salle ne mit pas dix minutes à se vider. Zeb alla chercher la diligence et la bourra de bouteilles avec l'aide du barman qui le regardait toujours de travers et les comptait à haute voix. Jeff et Brad s'installèrent avec elles. C'était la première fois qu'ils montaient dans une diligence. Sally sortit la dernière, noire des pieds à la tête, enveloppée d'un nuage de fumée bleue. Elle monta sur le siège à côté de Zébulon, prit les rênes qu'il lui tendait et claqua la langue. Ils remontèrent toute la file des badauds le long de la rue principale, cuisse contre cuisse, sans avoir l'air ni l'un ni l'autre de s'en rendre compte. Au bout de la ville, ils bifurquèrent en direction de la rivière à la suite des chevaux de Josh et de Bird. À l'arrière de la diligence, Jeffrey et Brad qui serraient les bouteilles dans leurs bras et les retenaient sous leurs pieds, s'extasiaient des sièges capitonnés, des rideaux, de la suspension et des trois marches qui leur avaient permis de monter. Ils étaient saouls. Joyeux comme des enfants de chœur et sérieux comme des papes. Ils allaient soutenir leur sang. Et regarder la partie. Sans oublier l'arbitre quant à Jeff.

Le terrain fut délimité sur une berge plane avant qu'il ne fasse tout à fait nuit. Une rampe naturelle donnait accès à un petit gué, les bottes furent posées là. Assez en évidence par rapport à ce qu'avait vécu Bird, mais comme il le dit lui-même, il ne s'agissait pas d'une reconstitution. Les concurrents se placèrent à trois cents mètres du but. Zébulon tenait la corde devant leurs montures tandis que Sally, assise sur un des trépieds portatifs de la nouvelle quincaillerie McPherson, veillait à l'autre bout de la piste sur les chaussures. Le barman dans la diligence avait distribué le verre gratuit et une torche d'étope à un client sur deux avec la consigne d'attendre avant de l'enflammer. Ils se postèrent tous les vingt pas pour éclairer le parcours.

La nuit tomba dans un recueillement inattendu, Sally laissa passer ce moment solennel puis demanda qu'on fasse la lumière. Les hommes pourvus

d'un briquet le battirent et bientôt, il y eut une allée de feu au-dessus du chemin de l'eau. Le cuir des bottes, encerclées par trois lanternes, reflétait les flammes dans les flots sombres. L'espace dansait avec les brusques sautes du vent. Seuls les cavaliers étaient invisibles, plongés dans le noir. On entendait leurs chevaux battre du pied derrière la corde qui les retenait. Zébulon les prévint de se tenir prêts. Il sortit son Colt, le monta au-dessus de sa tête, puis il fit feu en arrachant la corde de son piquet. Les deux chevaux partirent en sautant épaule contre épaule. Josh se tenait haut sur ses étriers, le cul levé pour alléger son poids. Bird était collé à sa monture, le cou contre son col, les jambes presque allongées sur sa croupe. Ils filaient comme des flèches, dans un bruit sourd, étouffé par l'argile humide de la berge. Ils couraient droit devant, les sabots ne touchaient plus terre, on eût dit qu'ils tentaient de gagner de vitesse la rivière elle-même. Le gué approchait sans qu'on puisse les départager clairement. Bird attaqua la rampe en changeant ses appuis sur le cheval de façon à glisser sur son flanc pour prendre les bottes en passant. Alors qu'il allait toucher les boucles de la tige, le cheval de Josh qui dévalait le gué avec une seconde de retard fit un bond phénoménal que son cavalier prolongea en plongeant lui-même dans la rivière et sur les bottes qu'il saisit dans ses mains en roulant devant lui dans l'eau froide. Tandis qu'il se redressait, radieux et ruisselant, il vit Bird secouer triomphalement quelque chose au-dessus de sa tête et fut pris d'un doute. Il abaissa le regard sur ce qu'il serrait contre lui. C'était bien une botte. Une seule.

– Peste ! dit-il en se relevant.

– C'était bien joué, fit Brad qui le rejoignait. Il est rapide.

Bird tournait avec son cheval et venait à leur rencontre. Il se baissa et tendit la main à Josh.

– Rien de cassé ?

Josh haussa les épaules. Sally lui ordonna de serrer cette main. Elle n'eut pas besoin de se répéter. En suite de quoi elle annonça que le tournoi était clos. Les deux types ex aequo. Et que s'il y avait un cordonnier dans la salle – c'est-à-dire au bord du ruisseau – elle lui commandait sur-le-champ deux bottes pour compléter la paire. Sur quoi, Zébulon avait tiré en l'air pour faire bonne mesure et tout le monde s'était remis en route par le même chemin. Les deux coureurs en tête, un peu plus saouls et un peu plus assoiffés qu'à l'aller. Ce pourquoi il avait fallu rouvrir le saloon et entamer dans la paix cette troisième bouteille officielle qui était restée en suspens. Josh s'était réchauffé puis carrément endormi sur la table. Quelqu'un l'avait reconduit à son lit chez Antulle. Il s'était réveillé le lendemain avec une bonne gueule de bois, complètement nu, une botte au pied droit.

Maintenant, il s'en souvenait en souriant.

Il avait envie d'un whisky mais décida d'attendre l'invitation de son oncle. Dans quelques jours, il en aurait fini avec la charpente de Pat. Il pourrait se mettre à l'ouvrage pour leur compte. Son père avait marqué les arbres dans le coin qu'il lui avait montré. Il faudrait commencer par là. Et trouver au

moins un autre cheval pour transporter les troncs. Un cheval pas trop fragile, bas à l'épaule, costaud, se disait-il en chevillant les planches de faîte, quand un nuage de poussière lui fit lever le nez. Il venait de loin. Il lui rappela celui qu'il avait vu au pied des montagnes des semaines auparavant, des semaines qui lui paraissaient des mois. Et pas plus qu'à l'époque il ne parvint à deviner ce qui en était la cause. Il le regarda longuement. Il venait vers la ville. Il arrivait à toute allure, poussé par le vent et la trajectoire de ce qu'il distinguait de mieux en mieux et qui était un gros troupeau, un gros troupeau de chevaux, un énorme troupeau de petits chevaux. Il vit un seul homme monté parmi toute cette masse et cet homme poussa les bêtes à fond de train dans la rue. Il vit Bird Boisverd à l'autre bout de la ville ouvrir le corral en grand. Il vit le flux des chevaux se scinder en deux, une partie disparaître dans la prairie, l'autre tourner dans l'enclos. Il regarda Bird et l'inconnu calmer ceux qui s'étaient fait piéger, remonter la rue au pas et mettre pied à terre devant chez Sally. Bird avait fait signe à Zébulon. Il les vit entrer dans le bar. Zébulon avait terminé ses affaires à la quincaillerie, il le vit entrer à son tour en secouant la tête. Il y avait eu un petit chambard au saloon. Jeff était au milieu de la rue, il agitait la main dans sa direction, et maintenant, Arcadia chantait.

Arcadia avait reconnu son archet sur la cuisse de l'Indien au premier coup d'œil. Au second, l'Indien s'était mis à ressembler au jeune homme qui avait galamment proposé de prendre en course les bandits de la diligence. Au troisième, elle était sûre que c'était lui. De surprise, elle avait lancé un contre-mi pendant que la botte de Bird s'enfonçait dans le ventre d'Elie. Puis en empoignant ses jupes pour faire vite, elle avait dévalé les escaliers et s'était jetée sur le corps inerte. C'était bien son archet. Il faudrait le regarnir car les crins qui restaient étaient dans un sale état, mais la baguette et la hausse avaient tenu le coup, c'était le principal. Elle sortit un couteau de sa poche droite, trancha la corde qui tenait le pagne et récupéra son bien en hochant la tête.

– Il a vécu, dit-elle. Avant d'ajouter : c'est mon sauveur, en pointant l'index dans la direction d'Elie, toujours inconscient, à terre, et de moins en moins présentable. Le jeune homme de la diligence. Vous l'avez drôlement assommé, dit-elle en regardant Bird. Eh bien ! S'il vient à mourir sur ce plancher, j'assumerai les chants pour les funérailles, c'est entendu !

Sur quoi, elle remonta les marches pour emprunter ses ciseaux à Gloria parce que ça ferait moins de dégâts avec le crin.

– Gloria ? fit Jeff qui ne connaissait pas encore toute la maison.

– C'est sa pute préférée, dit Sally en la regardant monter.

Jeff s'étrangla avec son whisky. Les larmes lui vinrent aux yeux, il commanda un autre verre.

– Préférée ? dit-il, la voix encore un peu trouble.

– Dites donc, vous ne faites que des questions à un mot aujourd'hui ? Préférée, oui, celle qu'Arcadia préfère, ce n'est pas compliqué à comprendre.

Et comme pour illustrer son propos, Gloria descendit les marches, toute en jupons blancs bordés de rouge, les seins gros et bien serrés dans un bustier qui laissait voir une peau laiteuse tachée de son, la bouche écarlate, le visage rond et blanc sous un buisson de cheveux roux et le temps qu'elle descende l'escalier, Jeff en était éperdument amoureux.

Il ôta son chapeau et le tint des deux mains contre son cœur quand elle passa devant lui en balançant sa paire de ciseaux à bout de bras, en route pour aller tondre les chevaux. Arcadia la suivait et donna à Jeff un petit coup d'archet.

– On respire ! C'est bon pour la santé.

Une deuxième pute descendait en serrant dans ses bras la cabine haute comme une armoire qui contenait la contrebasse. Elle en bavait. Elle la posa

contre le bar et l'ouvrit religieusement sous les yeux écarquillés du nouveau quincaillier qui n'avait jamais vu de violon aussi exagéré. Arcadia sortit l'instrument et fit corps avec lui, disparaissant derrière ou peut-être dedans, la tête à peine émergée du grand corps de bois qui se mit aussitôt à sonner et à éternuer. Elle avait planté le piquet aux pieds d'Elie et touchait les cordes sur un rythme très lent, endormi, ondulant, de façon à ce qu'il puisse l'entendre et le suivre au travers de son évanouissement. L'effet était proche d'un roulis de pleine mer, nauséeux à souhait. Zeb murmura :

– Si ça ne le tue pas, il finira centenaire.

– Peut-être qu'un seau d'eau serait salubre, risqua Josh qui venait d'entrer.

Arcadia répondit par une salve de pincements qui fit remuer les orteils d'Elie. Les sceptiques se turent. Elle poursuivit sur ce ton jusqu'à ce que ses doigts de pied tressaillent. Les chevilles d'Elie tournèrent de droite de gauche. Tandis que le reste du corps restait inerte et cloué au plancher, les genoux se mirent à frétiller. La seconde pute, une brune soignée avec des accroche-cœurs, pressentant la suite, fut assez aimable pour rattacher le pagne du petit jeune homme évanoui et poussiéreux. Aussitôt, les jambes d'Elie se soulevèrent, puis ses fesses tambourinèrent sur le plancher au rythme accéléré du jeu d'Arcadia. Laquelle tripla les croches, les cheveux en tous sens derrière ses cordes vibrantes, tapant du pied et vociférant de temps à autre une longue plainte caverneuse. Le tempo devint si frénétique que le corps s'assit tout d'un coup. Dressé devant elle, le buste s'anima. Le ventre roulait sur lui-même, les épaules hoquetaient sur place, les bras montèrent à l'horizontale pour souligner les impulsions, ils flottaient, parcourus d'ondes courbes électriques, les mains tournèrent autour des poignets, la tête commença à rouler sur le cou, les cheveux à se dresser. Gloria poussa la porte du saloon et Arcadia saisit au vol l'archet qu'elle lui tendait. Dans la seconde de silence ahurissant qui eut lieu, elle en glissa un grand coup sur les cordes et la caisse de résonance de la contrebasse produisit un son qui occupa la totalité de l'espace disponible. Le corps d'Elie fut soulevé sur ses pieds et ses yeux s'ouvrirent. Le son traversa les planches du saloon et s'évapora dans la plaine. En suite de quoi, il y eut comme une accalmie. Il fallut un peu de temps pour que chacun remette en place son esprit. La première parole prononcée le fut par un homme qui était entré pendant le show, et elle fut brève :

– Incroyable, je n'avais jamais vu ça !

– Eh bien voilà qui est fait, répondit Arcadia. Une lacune de moins dans votre hémisphère. Alors jeune homme, reprit-elle tapant sur le comptoir et en regardant Elie qui battait des paupières, on offre un verre à celle qui vient de vous tirer du royaume des morts ?

– Mais... mais... mais certainement, bredouilla celui-ci.

Sally les servit car si le miraculé n'avait pas un rond comme il avait dit, il avait néanmoins une centaine de chevaux dans le corral, certainement volés,

mais une centaine de chevaux quand même. Ce faisant, elle observa du coin de l'œil celui qui venait de s'exclamer qu'il n'en croyait pas ses yeux et se dit intérieurement que c'était une rude journée. Le pagné devait être à la mode dans la prairie parce que lui aussi se promenait avec seulement un carré de tissu devant les attributs. Et rien d'autre. Même pas une paire de jambières ou de mocassins ou un collier de perles. Rien. Mis à part un ballon de peau translucide qu'il tenait à la main comme une fille et qui ne devait pas peser bien lourd.

Gifford sentait que Sally l'observait mais il ne savait pas comment réagir. Il restait debout sans bouger et regardait avec étonnement la société qui s'offrait à lui. Il y avait derrière le bar cette femme qui ne le quittait pas du coin de l'œil, une créature sombre et grande occupée à remplir d'or des petits verres transparents. Et devant le bar, un homme dur auquel une barbe de trois jours faisait la face bleue. Un homme jeune qui revenait à la conscience, une plume de corbeau à ses pieds. Un homme corpulent qui serrait son chapeau sur son ventre. La femme époustouflante qui venait de jouer. Sa contrebasse basculée adossée comme elle au comptoir. Et une beauté rousse qui la couvait du regard. Il s'avança et se rendit compte qu'il lui manquait une chose essentielle pour évoluer dans ce monde-là. Il s'en était fait la réflexion en voyant le prix du whisky au verre dans la rue. Dix *cents*. Le prix de l'Irish stew, celui des armes. Celui des lampes. Celui des lits. Il avait vu partout des prix. Et il savait que les trésors que contenait sa bourse ne vaudraient rien aux yeux de ces citoyens. Il n'était d'ailleurs pas prêt à les échanger contre quoi que ce soit. Il n'avait en réalité besoin que de deux ou trois choses qu'il n'était même pas sûr de trouver en ce lieu. Il fit un deuxième pas.

Jeffrey se demandait s'il allait parvenir à atteindre le bar. Flaira-t-il le client solvable sous l'apparence du dénuement ou gardait-il assez en mémoire son récent passé de traîne-la-plaine, il n'aurait su le dire, mais le fait est qu'il invita l'inconnu à se joindre à leur petite assemblée. Dans laquelle, tout bien considéré, il ne faisait pas si mauvaise figure. Entre-temps, Zébulon s'était replacé entre Elie et Bird Boisverd pour tenter d'éviter une nouvelle flambée de violence. Gloria montrait à Arcie les touffes de crin qu'elle avait coupées. Et Sally, après avoir servi tout le monde, avait repris sa pipe et son poste sur le tabouret.

Gifford s'avança donc et tendit la main à l'homme qui l'invitait. Sa bourse de plume ballotta au bout de son bras. Jeff la regarda et regarda la paume ouverte dans sa direction avant de comprendre qu'il fallait la saisir et la serrer. Gifford reconnut en souriant la poignée de main de l'homme blanc. Assez ferme pour donner une idée de sa force musculaire, assez douce pour ne pas inquiéter. Les Indiens ne faisaient pas comme ça. Néanmoins, cela ne lui déplut pas et il sentit dans le contact l'expression d'une certaine curiosité.

– Monsieur, je vous remercie pour votre accueil. Je ne cherche ni pain, ni toit, ni alcool.

– Ni femme, je suppose, dit Sally.
– Ni femme, vous avez parfaitement raison. Je cherche du papier.
– Du papier ? dit Jeff. Vous tombez bien. Je suis dans l'équipement général du particulier. S'il y a du papier dans cette ville, c'est chez moi que vous en trouverez.

– Du papier blanc.

– Ah. Pourquoi pas. Eh bien, nous allons voir ça.

Et comme Gifford n'avait pas touché à son verre, Jeff le lui montra du doigt.

– Le premier est offert par la maison, dit Sally, c'est une tradition.

Gifford s'approcha du bar, attrapa le petit verre entre le pouce et l'index, l'examina à la lumière et s'en jeta le contenu dans la bouche. Il le fit tourner autour de sa langue jusqu'à ce qu'elle le brûle, et lorsqu'il eut l'impression que les vapeurs d'alcool remplissaient ses poumons et refluaient par son nez, il déglutit et savoura le trajet du liquide bouillant le long de son œsophage et dans son estomac. Puis il entrouvrit les lèvres et aspira un long filet d'air froid. Il rouvrit les yeux, regarda son verre et déclara pour lui-même :

– Excellent cordial.

Puis se tournant vers Sally :

– Excellent cordial, madame.

En suite de quoi il montra par sa posture qu'il était prêt à suivre Jeff.

Dans la tente, celui-ci lui tendit son pliant de toile à trois pieds comme à chacun de ses clients et se mit à déplacer des caisses de bois plutôt lourdes. Il lui semblait bien avoir vu quelque part, lors de son premier inventaire, de grands rectangles de papier qu'il avait dû mettre de côté ne sachant pas quoi en faire dans l'immédiat.

Gifford patientait sur son tabouret en regardant autour de lui.

– Que d'objets ! dit-il après un moment.

– N'est-ce pas ? répondit Jeffrey qui se trompait sur le ton de son interlocuteur.

– Je dois vous dire, reprit celui-ci, que si d'aventure vous aviez l'article, il faudrait prévoir un petit arrangement entre nous car je n'ai pas un sou vaillant.

– Vraiment ? dit Jeff en soulevant une grosse planche qui bouchait une cantine de fer. Et que proposez-vous ?

– Eh bien...

– Ah tenez, les voilà ! Venez voir. Magnifique, magnifique !

Gifford se leva et se pencha au-dessus de la cantine d'où montaient des nuages de poussière. Il vit entassés dans son fond quinze à vingt centimètres de papier journal gris et jaune. La moitié des feuilles étaient cassées aux coins et celles du dessus plutôt chiffonnées. Il sourit d'aise.

– Que voulez-vous en faire ?

– Eh bien justement.

– Oui ?

- Cela ferait partie de notre petit arrangement.
- Un journal ? Vous voulez monter un journal avec une presse à encre et des rouleaux ?
- Pas le moins du monde, j'ai les journaux en horreur !
- Eh bien quoi d'autre ?
- Écoutez, je ne peux augurer de rien. Laissez-moi prendre ces feuilles sur le dessus, là, les quatre, je vous les rapporte dans quelques jours avec ce que j'y aurai mis, vous les mettez en vente. Si vous les vendez, vous me vendez le reste du papier. Sinon, vous gardez le tout.

Jeff se gratta la barbe qu'il portait maintenant assez courte, et se dit qu'il n'avait pas grand-chose à perdre. À moins qu'il ne vienne un directeur de journal par la prochaine diligence.

- C'est d'accord, dit-il simplement, mais elles sont toutes froissées.
- Ce n'est pas grave, répondit Gifford. Vous avez un fer ?
- Un fer ? Bien sûr !

Et il partit chercher un fer en fonte sur les étagères de l'entrée. Gifford s'installa dehors, lança un feu en moins de dix minutes ce qui fit à Jeff une bonne impression, et mit à chauffer le fer. Il emprunta ensuite une plaque de bois, un morceau d'étoffe pour servir de pattemouille, installa le tout sur les planches devant la quincaillerie et entreprit de repasser soigneusement ses feuilles. Quand il eut terminé, toute la ville savait qu'un blanchisseur venait de faire démonstration de sa délicatesse sur le trottoir de McPherson et dans certaines tentes, on se mit à préparer son linge. Gifford rendit les instruments, remercia, roula les quatre feuilles repassées et retraversa la rue vers le bar avec son rouleau sous le bras.

Sally suivait du coin de l'œil la partie de poker qui évoluait lourdement sur la table du fond réservée aux joueurs acharnés. Devant elle au pied du bar, le débat aussi allait bon train.

- Un cheval volé n'est pas moitié moins cher qu'un cheval pas volé. Il ne vaut rien ou il vaut le même prix.
- Alors il ne vaut rien, disait Zeb.

Elie était en mauvaise posture quand Gifford entra et interrompit involontairement l'échange.

- Je vous prie de m'excuser, dit-il aux trois hommes, je n'ai qu'une question à poser à madame.
- Madame écoute, dit Sally.
- Votre cordial est en bouteille ?
- En bouteille et en fût. La maison offre le premier verre mais ne fait pas crédit.
- Vous vous méprenez, seules les bouteilles vides m'intéresseraient.
- Dans la cour de derrière, servez-vous autant que vous voudrez.
- Merci infiniment, dit Gifford, en esquissant une petite révérence qui fit hausser les sourcils de la clientèle au bar.

Il s'éclipsa pendant que Zébulon revenait à l'attaque :

– Sans compter qu'on risque peut-être tous notre peau par ta faute.

– Fallait pas ouvrir le corral.

– Ça peut encore se faire, répliqua Bird Boisverd en serrant les mâchoires.

– Vous n'allez pas faire ça ? Et la solidarité du sang ? Nous sommes de la même race tout de même !

– Oh la race, tu parles, elle a bon dos, dit Zébulon.

– Mon cul la race ! La race quand tu m'as volé mon cheval, mon or, ma selle, mes gamelles et mes haricots, tu l'avais où ? La race des salauds, oui, c'est à celle-là que tu devrais t'adresser ! Pis la race de quoi ? Tu t'es vu, non, avec ton mouchoir sur les couilles ? Tu crois que tu ressembles à un Lord ?

À ce moment, Brad passa la tête par un des battants de la porte et demanda à Sally si elle avait vu Josh. Elle lui montra la table du fond d'un signe de tête.

– Nom de Dieu, fit-il en entrant, si le vice ne va pas au galop, je me traîne !

Il s'avança d'un pas décidé vers les joueurs, se planta face à son fils et lui dit qu'il avait équarri les troncs, qu'il l'attendait pour terminer le travail.

– Je finis la partie et j'arrive.

– Tu ne finis rien du tout mon gars, fit un des joueurs, on ne laisse pas une table comme ça.

– Et pourquoi pas ? dit Brad

– Et parce que ça ne se fait pas, répondit un gros barbu qui portait un foulard rouge autour du cou et n'avait plus rien devant lui en manière de liquidité. Il gagne depuis le début grâce à sa chance de débutant, faut laisser aux vieux routiers l'occasion de se refaire.

– C'est ça, fit Josh sans lever les yeux de ses cartes. Mais je finis cette partie et je m'en vais.

Le gros se recula sur son dossier de chaise et toisa Josh de tout son ventre.

– Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ?

– Oui. Il n'y a pas de règle pour mettre fin à une série de parties disputées librement.

– Les règles, c'est moi qui les fais, hurla le gros en frappant sur la table qu'on entendit craquer.

– Ce type est coléreux, observa Zébulon.

– Ce type est le gros bouseux qui dirige la bande de Quibble, fit à mi-voix Elie à ses acolytes de comptoir. Autrement dit, Quibble en personne. J'ai dû l'assommer pour lui reprendre l'archet d'Arcadia. Je suis content aujourd'hui de l'avoir fait dans le noir.

– Intéressant, dit Zébulon. Bird, va chercher Jeffrey s'il te plaît.

– Il arrive, dit Sally qui avait l'œil à tout.

Justement, Jeffrey entra.

– Il y a le feu en deux endroits dans la prairie. Antulle est inquiet.

– Je n'ai rien vu, dit Pat qui revenait de la chasse et trimbalait une gibecière qui gouttait.

- C'est tout récent.
- Tout récent de cinq minutes ?
- Eh bien oui, mon vieux, les moutons, c'est drôlement vif quand ça leur prend au cul !
- Ils vont attaquer.
- Les moutons ?
- Les Indiens, imbécile !
- Très bien, dit Zeb.
- Très bien ? fit Jeff.
- Oui. Pour l'instant, ils ne veulent que leurs chevaux et on va leur rendre.
- Ah pas du tout ! intervint Elie.
- Oh si, répondit Zébulon en dégageant son Colt, avant de s'adresser à nouveau à Jeff :
- Ils préfèrent toujours parlementer. Tu vas pouvoir vérifier, c'est toi qui vas mener les négociations avec eux.
- Jeff avait les yeux ronds. Zébulon enchaîna sans s'y arrêter :
- Elie, tu remplaces Josh à la table, tu mets le paquet pour avoir l'air intéressant, tu as cent cinquante chevaux à perdre. Ou une balle à gagner.
- Soixante-quinze !
- Cent cinquante, ne discute pas.
- J'en garde trois.
- Non.
- Un.
- O.K. Bird, file-lui ton pantalon, qu'il ait l'allure d'un vrai Lord. Et toi, monte dans une chambre, enfile-le, saute par la fenêtre et reviens en faisant du bruit. On occupe le gros pendant ce temps.
- Elie et Bird montèrent à l'étage pour procéder à l'échange en se lançant des regards noirs. Zébulon reprit :
- Jeff, tu es assez aguerri pour mener la partie diplomatique. Tu causes, tu joues du violon et tu lâches tout dans un souci de justice sinon d'équité.
- D'équité ? demanda Jeff, un peu désarçonné.
- Laisse tomber. Le reste est clair ?
- Limpide.
- Alors, on y va !
- Zébulon avait fini son verre et se mit en mouvement vers la table du fond. Il posa la main sur l'épaule de Brad qui fixait froidement l'homme ventripotent qui jouait avec son fils et s'en prenait aux tables. Il avait toujours détesté les gens qui reportent leur colère sur les objets.
- Ce serait une erreur de prendre les choses trop à cœur, lui dit Zébulon sur un ton qui lui mit la puce à l'oreille. Je suis sûr que monsieur laissera partir votre fils s'il trouve d'autres partenaires à la hauteur de son talent.
- Il regardait Quibble en parlant, droit dans les yeux, et souriait de toutes ses dents. Son Colt était clairement visible à son ceinturon.
- S'il a de quoi, fit celui-ci.

Zeb leva doucement sa main de l'épaule de Brad et pêcha dans sa poche de gilet un portefeuille épais comme un steak qu'il lança sur la table.

– Tout en dollars papier, si ça ne dérange personne.

Quibble hocha la tête. Josh ramassa ses gains sans faire de mouvement brusque et sans regarder personne. Il se leva, tourna le dos à la table et partit au bar à pas comptés. Il ne l'avait pas atteint que Zeb était assis à sa place.

Jeffrey avait emprunté le cheval de Josh pour aller à la rencontre des Indiens. Il avait pris soin d'emporter une de ses couvertures roulées qu'il avait confectionnées sur le modèle des négociants du Nord, histoire d'ouvrir agréablement la discussion. Son mouchoir de batiste était plié dans sa poche. C'était sa seule arme, avec son chapeau sur sa tête. Il ne connaissait rien aux Indiens, il était relativement confiant.

Il fit marcher le cheval jusqu'aux pâtures de Nils et quand il vit les feux, il s'arrêta, déchargea lentement sa couverture et la déroula au sol en prenant mille précautions. Cela fait, il s'assit devant et commença d'attendre. Vingt minutes plus tard, le premier émissaire des Dakotas s'approcha de lui au triple galop, sauta de cheval et brandit sa lance en criant plusieurs mots auxquels Jeffrey ne comprit rien. Puis il s'arrêta brusquement. Jeff eut un geste onctueux pour montrer la marchandise étalée. L'autre le regardait sans regarder les bibelots. Il jeta un œil sur la couverture, sur Jeff à nouveau et fit volte-face sans plus rien dire. Une demi-heure plus tard, un second émissaire débarquait devant la couverture et marchait pratiquement dessus pour examiner Jeff sous le nez. Il le toucha pour faire bonne mesure. Puis il lança en l'air trois cris gutturaux qui amenèrent trois hommes distingués à s'avancer. L'un des trois était Orage-Grondant, Jeff le reconnut immédiatement. Il se leva, toucha son cœur et sa bouche, et inclina la tête devant le vieil homme. Il s'assit et l'invita à s'asseoir. Il sortit la longue pipe de bruyère qu'il avait empruntée à Sally en partant. Ils fumèrent. Et les négociations commencèrent.

Elie n'y pouvait rien. Quibble était un mauvais joueur de poker. Avec les meilleures cartes en main, il ne savait pas renchérir. Avec les pires, il partait en toupie avant de s'écraser comme une bouse. Zébulon le gratifiait de sourires froids comme l'enfer mais cela ne changeait rien. Elie n'arrivait pas à comprendre la logique tordue de Quibble. Quoi qu'il tentât pour contrarier sa propre chance, il gagnait haut la main. Zeb lui-même avait des difficultés à perdre.

Une demi-heure auparavant, Elie était entré dans le bar en explosant les portes à coups de pied et en annonçant tout de suite la couleur, à savoir, qu'il n'avait rien à perdre et cent cinquante chevaux à jouer s'il y avait des amateurs. Il avait été enrôlé tout de suite par le gros Quibble qui aimait les imbéciles et Zeb lui avait souri si finement quand il avait pris place, qu'il en avait eu des frissons dans l'échine. Et maintenant, il gagnait. Et plus il gagnait, moins il avait envie de perdre, il fallait bien l'avouer. Malgré les

efforts de Zébulon, il fut bientôt près d'avoir raflé ce qui restait des valeurs de Quibble après le passage de Josh. Il décida de changer de tactique. De déployer toute sa science. De se prendre au jeu comme il faisait d'habitude avec plus ou moins de bonheur pour finir généralement par y laisser sa chemise. Il commença à provoquer Quibble avec des mises que l'autre pouvait à peine suivre. Il cassa plusieurs fois le jeu engagé avec des « pour voir » déplacés qui lui donnèrent tous tort. Et il commença à détester ça. Zébulon cessa de sourire, tout allait bien. Il lui appartenait désormais de freiner la partie, ni trop, ni trop peu, avant son apothéose prévue. Sans qu'il sache pourquoi, assister encore une fois au dépouillement d'Elie était loin de lui déplaire.

Les deux confrontations, celle de la prairie et celle du saloon, durèrent plus de six heures. Brad et Josh se relayèrent pour informer le saloon des nouvelles de la prairie. Zeb, qui avait des poches éloquentes sous les yeux, leur lançait des regards interrogateurs auxquels ni l'un ni l'autre ne pouvait répondre. Jeff avait des difficultés. Jeff prenait son temps. Jeff était tout à son affaire, Jeff négociait. Enfin, Brad revint avec le feu vert et montra cinq doigts de sa main. Ce qui signifiait qu'il leur restait cinq minutes pour perdre et renvoyer Quibble hors de la ville avec ses cent cinquante chevaux volés. Il était tellement crevé lui aussi qu'il ne risquait pas de galoper trop vite pour les Dakotas. Zeb perdit le premier et déclara forfait dans la foulée. Elie, acharné, comprit malgré tout le message et risqua son tapis en tremblant d'espoir alors qu'il n'avait rien en main. Il perdit. Quibble raflait la mise et les cent cinquante chevaux du corral. Il hurla de joie si fort qu'il en péta dans son froc. Et parce qu'il était un vrai gentleman, il se leva en bourrant ses poches de fric, attrapa une bouteille, et partit sans un mot vers les bêtes qui n'attendaient que lui.

Elie le suivit à pas lents avec des démangeaisons dans les mains, Zeb dans le dos. Ils lui ouvrirent les portes du corral et l'autre écrasa un cheval sous son poids et hurla à nouveau en secouant son chapeau pour les faire démarrer. Ils démarrèrent. Ils traversèrent la ville comme une seule flèche en direction des montagnes où les attendaient les guerriers dakotas d'Orange-Grondant, très satisfaits de récupérer la moitié de leur troupeau contre si peu de chose. Ils savaient que l'émissaire blanc était à moitié fou. Ils avaient tout loisir d'en user avec lui comme ils le jugeraient bon. Boules-de-cire le leur avait livré pour leur amusement.

Lorsqu'il entendit au loin des centaines de sabots frapper la terre, Jeffrey traversa la plaine à rebours et remisa son cheval dans le corral désert, le sourire aux lèvres. Quand il arriva au saloon, il avait l'air épuisé mais sourdement heureux. Il s'accouda au comptoir parce qu'il n'en pouvait plus d'être assis et il déclara une tournée générale. Les yeux chargés, rêveur, il dit tout haut :

– Ce sont des gens passionnants.

Bien que le bar soit plongé dans un silence d'épuisement, personne n'entendit le troisième hurlement de Quibble dans la nuit. Il était déjà beaucoup trop loin. Néanmoins les six hommes qui avaient sauvé la ville d'une attaque imminente et qui l'avaient fait avec la plus grande discrétion, Zeb, Elie, Josh, Jeff, Brad et Bird, burent tous comme si le cri les avait atteints.

Il n'y avait plus personne chez Sally quand ils décidèrent de lever le camp. Le soleil sortait de sa réserve. Alignés comme les piquets d'une frontière sur toute la largeur de la chaussée, ils contemplèrent ensemble l'arrivée du jour nouveau en souhaitant chacun qu'il soit plus doux et plus beau que le précédent. C'est alors qu'ils virent au bout de la rue, à quelque six cents mètres du saloon, un monticule rond au cœur noir, étincelant, inondé de soleil.

C'était Gifford dans sa maison de bouteilles.

Nils Antulle n'avait pas besoin de compter ses moutons pour savoir s'il en avait le nombre. Il les connaissait un par un et il les connaissait tous ensemble. S'il manquait une bête, il le sentait avant de le voir. Or, depuis quelque temps, il lui manquait une bête régulièrement. Les feux des Indiens en avaient fait disparaître deux d'un coup, Mats et Magnus, dont il avait retrouvé les restes brûlés auxquels manquaient côtes et gigots. Les Indiens auraient tout emporté ou tout dévoré sur place mais ils n'auraient jamais laissé autant de viande sur un animal. Les voleurs de bétail n'agissaient plus selon les règles ancestrales. Nils en était chagriné. Si par exemple il avait retrouvé un des bons morceaux chez Pat qui cuisinait beaucoup d'Irish stew depuis qu'il avait des clients, il aurait été délicat de lui loger deux balles dans la tête. Alors que si c'était ses moutons entiers ou en grande carcasse, reconnaissables en tous points, avec leur nom peint sous la laine sur son billot, personne ne verrait d'objection à ce qu'il recoure au même procédé. Nils Antulle était songeur devant la prairie. Devait-il marquer à la cuisse les agneaux de l'année ? Ou devait-il vendre sagement quelques bêtes plutôt que de se les faire voler ? Bird Boisverd qui savait lui aussi à quoi s'en tenir avait presque été jusqu'à le lui suggérer. Les hommes ont des attachements inexplicables. Pat Fitzpatrick avait renoncé à tout en traversant l'océan, mais pas au droit de préparer son ineffable plat, symbole et cœur de sa patrie, sa vie dût-elle en dépendre. Nils Antulle avait lui aussi ses acharnements et la recherche qu'il menait depuis plus de vingt ans sur la fibre des moutons sauvages des monts Shasta était son grand œuvre. Ces bêtes n'étaient pas pour la boucherie. Devait-il mettre sur pied un petit élevage spécial de race à viande, des Dorset Down tout simples, pourvus d'un gras fin et doux au palais ?

– Faudrait voir, dit-il à haute voix en se levant de son tabouret de traite.

– Faudrait voir quoi ? demanda Bird qui s'était suffisamment apprivoisé pour le seconder dans cette tâche.

– Pour des grillades.

Bird laissa passer quelques minutes avant de répondre.

– Oui, ce serait bon. On a fait une bonne récolte de foin. S'il y avait du monde pour vendre des agneaux d'été, avec un mâle et une femelle pleine, ce serait le moment.

– Hum, fit Nils. T'en auras quand même appris un peu chez les Canadiens.

Bird sourit en reposant son front sur le flanc de la brebis. Nils Antulle n'aimait pas les Canadiens qui se vantaient de fabriquer les vêtements les

plus chauds du monde. Il réprouvait leur usage du duvet d'eider et du drap huilé qui n'étaient à ses yeux que des astuces de bricoleurs. Nils Antulle ne croyait qu'en la laine. La fibre parfaite. Douce mais résistante, chaude en hiver, fraîche en été, imperméable mais aérée, inodore, ignifugée et compressible, la laine était complète. Pendue à un fil entre deux perches, pourvu qu'il pleuve, elle se lavait toute seule, elle séchait de même. Celle des bighorns et des mouflons du Shasta était de loin la meilleure. Plus fine, plus dense, plus souple, plus forte que la laine domestique, elle était aussi plus délicate à carder et à filer mais ses filles avaient une culture et un doigté de fées. Elles auraient tricoté du fil d'araignée s'il l'avait fallu. On ne vient pas du vrai Nord sans savoir deux ou trois choses au sujet de la survie. Nils Antulle pensait que rien de grand ne pouvait être fait sans un bon vêtement. Aucun chemin, aucune destinée. Il valait mieux jeûner que se découvrir. N'empêche qu'une race à viande, c'était peut-être une idée.

– Tu pourrais accompagner Brad ?

– Ouai.

Brad avait dit qu'il irait bientôt à la rencontre des cow-boys qui passaient plus au sud, voir s'ils n'avaient pas quelques bêtes à céder. Ils sauraient sûrement quel éleveur faisait de l'ovin dans la région, même si ça les écœurerait de le reconnaître.

La quincaillerie McPherson Équipement général du particulier avait été achevée, balcon et rambarde compris, la semaine passée et inaugurée dans la liesse. Si Jeff avait connu le vin de champagne, il en eût fait venir. Ce n'était pas le cas, et les gens s'étaient contentés du meilleur fût de Sally, de ceux qu'elle réservait aux grandes occasions. Une course s'était engagée entre les bains publics et la quincaillerie mais Zébulon, qui avait rencontré des problèmes avec les raccordements en plomb, avait dû s'incliner devant les trois McPherson qui s'étaient relayés jour et nuit sur leur propre chantier. Bien qu'il soit parti avec la considérable avance du bois coupé et débité, il avait perdu d'une bonne longueur. Il avait donc payé le fût. Ce qui avait paru amuser Sally même si elle regardait Jeff d'un œil circonspect depuis qu'il avait emprunté sa pipe le jour des Indiens, sans la lui rendre parce qu'il avait soi-disant dû l'offrir à ce vieux chef sourcilieux qui avait eu l'heur d'en admirer la taille et le tirage. Faute de mieux, elle avait accepté le calumet de pierre rouge qu'il lui avait donné en retour. Les pendeloques de perles lui chatouillaient le poignet quand elle l'allumait, ce qu'elle trouvait ridicule, cependant, et même si elle ne l'aurait pas avoué sous la torture, le fourneau était irréprochable côté combustion et son culottage avait été soigné. Sally avait posé deux ou trois questions d'intérêt général sur le mélange à fumer dont usaient les Indiens, et Jeff, en souriant, lui avait promis de se renseigner.

Depuis l'ouverture du magasin en dur, il avait vendu une lanterne et vingt pieds de corde à des cow-boys de passage, deux pots de chambre pour remplacer ceux qui s'étaient perdus, et une boîte de clous de charpente.

Franklin l'armurier était venu lui dire le jour de l'inauguration que s'il apprenait qu'on trouvait chez lui quoi que ce fût qui se rapporte à la chasse, à la défense ou à la justice, il aurait affaire à ses poings. Pour commencer, Jeff avait abondé dans son sens en lui resservant une rasade de gnôle, avant de lui offrir, en gage d'amitié non concurrentielle, un goupillon à fusil presque neuf avec la permission de l'utiliser de la façon qui lui conviendrait le mieux. Franklin avait manqué le remercier.

Jeff avait cloué au mur la peau d'hermine dont il ne voyait pas trop à quoi elle pouvait servir sinon à décorer. Elle apportait un peu de chaleur, trouvait-il, à l'ensemble du magasin qui était peut-être un peu fruste. Quand Gifford avait apporté comme prévu sa première feuille de papier, Jeffrey avait vu tout de suite que la peau d'hermine allait avoir de la compagnie. Le soigneux escogriffe avait dessiné et peint dessus un gros oiseau rouge qui occupait tout l'espace et dont on voyait les moindres détails. L'œil rond et noir bordé de jaune semblait regarder fixement le spectateur et il avait quelque chose de menaçant. Jeff pensa que ses clients se sentiraient observés s'il l'accrochait au bon endroit et que cela éviterait peut-être les indélicatesses. Il le garda donc et dit à Gifford de se resservir quatre feuilles de papier journal, ce qui était large puisqu'il n'en rapportait qu'une seule. Ce dernier avait remercié Jeff et lui avait promis d'autres dessins. Les trois premières avaient servi de brouillon, s'il voulait les voir, il pouvait les lui apporter mais Jeff avait décliné poliment, il ne mettait pas sa parole en doute. Gifford était reparti en sautillant avec ses quatre nouvelles feuilles roulées sous son bras. Quatre feuilles d'un jaune doux et déjà presque rêveur, quatre feuilles qui n'étaient même pas froissées.

Gifford se promenait toujours en pagne. Comme les soirs commençaient à être frais, il s'était confectionné une cape en attachant ensemble sur une trame de fil végétal de larges fanes sèches et cirées sur lesquelles l'eau glissait. Quand il marchait, il faisait un bruissement de forêt et de clochettes. Jeffrey lui avait dit que plusieurs hommes avaient apporté des ballots de linge sale après qu'il avait repassé son papier devant chez lui et qu'il y avait là une occasion de développer une activité lucrative. Gifford avait répondu que l'hiver n'était pas à sa porte mais qu'il y penserait le moment venu. Il avait aussi sa maison à monter. Le premier dôme qu'il s'était construit en une nuit le jour de son arrivée lui servait de chambre à coucher. Il s'en serait contenté s'il n'y avait pas eu le papier qu'il fallait protéger. Il avait donc procédé à des agrandissements progressifs et sa maison comptait maintenant trois pièces dont une était réservée au dessin et à la peinture, et une autre à la cuisine. Un foyer était placé à l'intersection des trois appartements de façon à les chauffer tous. Josh disait que d'en haut, son installation ressemblait à un trèfle. Un trèfle qui crachait des nuages. Pour des raisons qui lui appartenaient, Gifford ne brûlait que du pin ponderosa dont la fumée est très blanche.

Depuis le balcon de sa quincaillerie, Jeff pouvait voir la ville dans son

intégralité, du haut en bas de la rue. Il avait aussi une vue relativement directe sur l'étage du saloon où officiaient les « petites pêches » de Sally. Jeff passait beaucoup de son temps libre sur un tabouret qu'il posait là, pour boire du café. Un commerçant devant, à son sens, se tenir au courant des mouvements de population. Il avait aussi à cet étage son bureau personnel, où il comptait ses recettes et méditait sur les articles indispensables et sur ceux qui ne l'étaient pas. Solomon avait emporté en partant une des dernières panoplies de chercheur d'or qui n'avaient apparemment jamais rencontré beaucoup de succès en ces lieux. Pourtant Jeff se demandait s'il ne fallait pas en faire venir par diligence ou envoyer Josh en chercher quelques-unes car la rumeur est un animal qui se déplace et se reproduit très vite si on la lance au bon endroit. Mais Jeff n'était pas très sûr d'avoir envie de vendre des battées et des tamis à tour de bras. Il avait d'autres visions. Et quelques arrangements.

Brad, de son côté, se sentait désœuvré depuis que les gros travaux avaient pris fin. Le commerce l'ennuyait et il ne pouvait pas rester dans une pièce close trop longtemps, il souffrait d'oppression. Il avait planté la tente de l'ancienne quincaillerie dans le bois qui courait au pied de la montagne à deux *miles* du cœur de la ville pour être chez lui comme il disait et parce qu'il n'aimait pas tellement non plus l'idée d'avoir des voisins. C'était devenu son installation sédentaire, d'où il partait le matin, explorer la contrée. Il passait dans des coins d'une grande beauté où il lui suffisait de s'asseoir pour s'y trouver bien. Il faisait comme ça, chaque jour, une soixantaine de *miles* de l'aube au coucher, en prenant toujours par des chemins différents. Il pensait à sa vie passée. Il lui semblait parfois marcher pour dénouer ou atteindre en lui une place vide et douce, éloignée des courants, un apaisement. Il sentait le temps peser sur son corps, mais plus qu'avant, il avait le goût des saisons, de leur succession et de ce que chacune mettait en branle et qui était toujours la vie, sous une forme nouvelle. Même au plus rude de l'hiver, les animaux et les plantes avaient leur activité. Les éléments eux-mêmes se transformaient. Durant le long voyage qu'ils avaient fait pour arriver jusqu'à cette ville naissante où ils commençaient à se fixer, Brad s'était contenté de percevoir ces métamorphoses, de les accueillir dans son corps et dans sa conscience. Maintenant, il avait envie de travailler avec elles. Chacune de ses marches quotidiennes contribuait à son installation. Il revenait avec des grenouilles larges comme la main, des fagots, des artichauts de terrier. Des merises très astringentes. Il observait tout. Pour la première fois de sa vie, il laissait ses pas guider sa volonté, il était confiant. Et puis un jour, il était parti plein nord et il avait fait une promenade sans précédent. Il avait commencé par monter et s'enfoncer dans des bois denses mais aérés où les feuillus cédaient la place aux pins. Le sol était si moelleux que son ascension s'était faite comme dans un rêve. Il avait débouché sur une large pelouse qui montait à l'assaut du contrefort montagneux dont la pierre était grise, presque bleue. Il avait vu des mouflons courir sur les pentes et parmi les

buissons d'armoise. Il était monté jusqu'au pied de la barre rocheuse et avait regardé la forêt d'où il venait de sortir, les ruisseaux qui sillonnaient le dos de la prairie. En longeant la muraille de pierre, il était passé devant un petit lac, minuscule, niché dans un repli de terrain. Il était descendu par le travers le long d'un torrent assez vigoureux pour voir remonter des truites. Il l'avait suivi jusqu'à retrouver les bois. Il était arrivé sur un plateau, suspendu entre la forêt et la vallée, semé d'une herbe grasse qui lui montait au-dessus des genoux. Il l'avait traversé en faisant plier devant lui son chemin. Il s'était arrêté sur une pierre plate et s'y était couché un instant. L'air y était meilleur que celui d'une chambre. Il était reparti, étanché, dispos, comme après avoir bu d'une eau claire. Il avait descendu encore, traversant à nouveau une bande de feuillus plantée d'arbustes à baies. Une autre vallée l'attendait au sortir de ce petit bois. Large et plate comme la main, irriguée par plusieurs petits rus, traversée d'une vraie rivière. Il y avait vu un black-bass et du cresson qu'il n'avait pas pensé à ramasser. Il l'avait traversée dans son étendue et remontée parallèlement au cours de l'eau puis il avait obliqué vers une colline où le soleil déclinant donnait à plein. À son sommet, il avait grimpé sur un chêne solitaire qui se trouvait là et, installé dans sa couronne bruissante, il avait regardé le crépuscule tomber autour de lui et au loin sur la toile rutilante de sa tente. Il était revenu de nuit, éclairé par une petite lune, épuisé et enchanté au-delà de la raison. Il s'était couché sans rien prendre, et endormi comme une masse sur son lit de camp. Au réveil, il comprit en ouvrant les yeux qu'il avait parcouru la veille tout le champ de sa terre promise.

Le lendemain, il en avait fait part à son frère. Jeff l'avait félicité, et avait aussitôt rempli une brouette de tout ce qu'il avait en magasin et qui pourrait servir, pioche, pelle, scie, marteau, etc. Il ferait venir une houe, une herse, et tout un tas de choses. Il était heureux comme un pape car il avait secrètement craint que Brad ne croie plus à sa vision de terre.

Par la suite, Josh avait fait le tour du futur domaine avec son père et l'avait trouvé bon lui aussi.

Brad avait décidé qu'avant tout, il faudrait construire une étable. La tente lui allait très bien pour loger, et si on voulait commencer tout de suite l'exploitation, il fallait d'abord une étable. Il s'était donc remis à bâtir avec Josh, et Jeff, qui venait donner un coup de main quand il pouvait. Ils l'avaient édifiée sur le plateau, entre pins et feuillus, entre montagne et plaine, dans cet interstice protégé, cette commissure dont Brad avait rêvé. Puis Jeff avait troqué une grande gamelle en cuivre, pratiquement un chaudron, contre une truie pleine au boucher et la ferme avait été lancée. La bête, que Pat avait livrée sur pied en lui faisant siffler à l'oreille une baguette de coudrier tout le long du chemin, était entrée définitivement indignée dans son nouveau logement. Du moins, le croyait-elle. Ensuite, Josh avait attrapé une paire de dindons et des canards auxquels il avait rogné une aile. Et maintenant, Brad voulait une vache.

De temps en temps, les cow-boys poussaient depuis leur camp jusqu'à la ville et c'était l'occasion pour Sally et Nils Antulle, quand ils ne tenaient plus à cheval pour rentrer, de faire marcher leur commerce. Jeffrey en profitait lui aussi quoique dans une moindre part car il ne vendait rien d'aussi pressé que l'alcool, les femmes et le repos consécutif. Certains de ces vachers étaient si délabrés qu'il s'était décidé à consacrer une étagère aux vêtements de travail. Il y avait investi tout son argent liquide et sur les conseils de Silas qui avait l'habitude, il avait passé commande en deux tailles de pantalons et en une seule de cuissardes, de chemises d'un modèle assez vaste et d'un bustier en soie garni de dentelles. Le paquet devait arriver par la prochaine diligence, en même temps que six baignoires empilées les unes dans les autres, et un fauteuil articulé et tournant pour le barbier qui appréciait les nouveautés. En attendant, il guettait la prochaine ruée de cow-boys en espérant que la diligence serait là avant eux, pour mettre à l'épreuve ses intuitions vestimentaires et voir s'il ne pouvait pas en tirer une ou deux vaches.

Le barbier, lui aussi, était impatient de recevoir sa commande. Il avait décidé de se moderniser et d'investir dans le fauteuil ajustable, réglable, confortable et rotatif dans la crainte de se laisser distancer par les futurs bains de Zébulon. Celui-ci allait proposer de l'eau chaude, il lui en faudrait aussi. Du savon, il en avait déjà, mais des baignoires dont le dossier était incliné selon un angle propice au délassement, c'était nouveau, et il devait s'aligner. Les serviettes qu'il appliquait sur les joues de ses clients ne devaient pas être moins chaudes ou moins douces que celles dont ils pourraient disposer au Luxe Rudimentaire. Silas ne prenait pas en mauvaise part ces évolutions, même si elles poussaient le raffinement à un degré dangereux, attendu que si les bains prenaient comme l'avait parié Zébulon, sa clientèle s'en augmenterait d'autant car on ne se baigne pas sans s'être fait raser au préalable. Mais les bains prendraient-ils, là était la question et Silas n'était pas assez convaincu de la réponse pour se hasarder à dépenser plus que l'achat d'un fauteuil. Zébulon avait des arguments et du flair mais ses motivations profondes n'étaient pas particulièrement solides d'un point de vue strictement commercial. Il avait visiblement de l'argent en quantité dans ses sacoches et rien ne l'empêchait d'en gaspiller une bonne part pour satisfaire un caprice, ou gagner un pari, car c'était un joueur froid et passionné qui semblait avoir calqué sa ligne de vie sur celle du hasard manipulé. L'histoire des bains était partie d'une discussion autour des plaisirs, de leurs différentes formes et de la variété de leurs sources entre Zébulon, Jeff, Pat le boucher et Franklin l'armurier. Ils étaient au bar, relativement chauffés par trois ou quatre tournées de whisky. Pat soutenait que le plaisir a son siège dans le ventre, Franklin, dans le sang, Jeff disait partout dans le corps, et Zébulon, dans le bain. Quand Sally avait entendu ça, elle était partie d'un rire effréné et les avait pris d'un peu haut en disant qu'ils étaient bien bons et beaux parleurs mais qu'elle savait, elle, où était le

« siège » comme ils disaient du plaisir des hommes et qu'on avait beaucoup affaire à lui dans son genre de commerce. Jeff avait souri, Pat avait baissé les yeux et Franklin s'était gratté la gorge mais Zeb n'en avait pas démordu.

– Sottises ! Le plaisir du sexe est un déjeuner de soleil, agréable et passager mais le vrai bonheur, le plaisir pur et complet, Sally, c'est le bain. Le bain ! lui avait-il dit avec des yeux lumineux et doux comme un velours.

Il avait suffisamment haussé la voix pour que les tables proches du comptoir l'entendent et Silas, à ce moment, s'était rapproché. Sally avait soutenu son regard, le menton posé sur le dos de sa main, et lui avait répliqué en lui soufflant au visage une odorante bouffée de tabac :

– Dans ce cas, cow-boy, comment expliques-tu que tous les hommes valides soient chez moi ?

– Premièrement, il n'y a pas d'autre saloon en ville. Deuxièmement, tu vends de l'alcool, ce qui est un plaisir mineur mais à prendre en considération. Et troisièmement et par-dessus tout, il n'y a aucun établissement de bains ici. Aucun.

– Or si c'était le cas, mon saloon serait vide ?

– Exactement.

– Complètement vide ?

– Complètement.

– Combien de temps ?

– Trois jours.

– Ha ha ha ! Tu es prêt à le parier ?

– On ne peut plus prêt.

– Alors voici ce que je te propose. Si tu perds, je deviens propriétaire de ta fichue entreprise de bains que je pourrai toujours reconvertir, et dans le cas contraire, tu gagnes mon saloon.

Silas et les autres au comptoir s'étaient ébahis silencieusement en entendant ça. Pour que Sally mette en jeu son bar, c'est qu'elle ne devait pas trouver cette idée de bains aussi idiote qu'elle en avait l'air et Silas avait commencé à envisager des aménagements pour son compte.

– C'est sérieux, répondit Zeb. Mais ça ne m'intéresse pas.

– Ah, dans ce cas... avait dit Sally en se retirant derrière sa fumée avec un petit geste de la main.

– Dans ce cas jouons autre chose, enchaîna Zeb. Et puisque tu pratiques un certain commerce, j'accepte le pari contre une nuit avec toi.

Les yeux de Sally avaient jeté des éclairs au travers de son nuage gris. Il y avait eu un silence pesant, glacé, on avait entendu craquer les chaises et le bois du plancher. Puis elle avait répondu :

– Tenu.

Et aspiré une longue bouffée de sa pipe en faisant jouer ses pendeloques.

La conversation avait changé de sujet et à vrai dire, les buveurs s'étaient séparés après un dernier verre pour vaquer à de soudaines occupations.

Dès le lendemain, Zébulon avait pris ses dispositions et embauché au saut

du lit de camp tous les gars qui s'y connaissaient en terrassement et fondations chez Antulle. Il y en avait quatre, dont deux qui avaient eu mal à la tête et avaient dû s'arrêter en milieu de matinée pour aller se remettre à niveau chez Sally.

Zeb avait choisi un emplacement central. Du côté opposé au saloon, après l'armurerie et avant les dortoirs d'Antulle. Il avait acheté les trois tentes qui se trouvaient là et avait pu ainsi bénéficier du terrain et d'un logement personnel, ce qui lui fit, à sa plus grande surprise, un bien considérable. Comme il s'était singulièrement habitué à son couchage chez Nils, il le lui avait acheté aussi, avec couvertures et oreiller et il avait fait son déménagement lui-même en traversant la rue à l'oblique avec ses sacoches sur l'épaule et son mobilier sur la tête.

Lorsqu'il était venu visiter les premières fondations de l'établissement, Silas s'était ouvert à Zeb d'une difficulté qui le tracassait à propos du pari. À ses yeux, il avait quelque chose de vicié. Les enjeux semblaient contredire la conviction des joueurs. Zébulon avait seulement répondu qu'il était très sain et très utile de mettre ses certitudes à l'épreuve. Puis il lui avait montré une large et longue planche de peuplier en lui disant qu'il allait mettre là-dessus « Au Luxe Rudimentaire – Baquets chauds et Baquets froids », ce que Silas avait trouvé bien, quoique peut-être un peu compliqué.

Elie faisait partie des deux terrassiers sérieux. Il s'était embauché à temps plein chez Zébulon pour payer les pantalons que Bird Boisverd refusait de reprendre et dont il avait fixé le prix largement au-dessus du cours du drap de laine mais largement au-dessous de celui de la vie humaine, ce qui, tout bien considéré, présentait un certain équilibre. Elie s'était senti contraint d'accepter. D'autant que ce type qui cueillait les moutons comme des fleurs et se promenait avec une botte lisse et une botte gravée, était aussi rapide au fusil qu'on pouvait le redouter. Il avait fait une petite démonstration préventive après le jour des Indiens, lorsque Elie avait sorti du corral son cheval si durement gagné dans l'idée de poursuivre son chemin. Bird l'avait attendu au bout de la rue, le fusil droit en l'air au creux du coude et à plus de cent mètres, il l'avait basculé en un éclair et lui avait collé un gros pruneau dans le chapeau qu'il avait trouvé la veille. À la suite de quoi, il s'était approché sans que le canon de son arme le quitte des yeux et lui avait dit que la première fois que cette occasion lui avait été offerte, il avait eu peur de toucher son cheval, mais que plus jamais cela ne se reproduirait. Et il avait annoncé le prix pour son froc.

Elie avait donc décidé de racheter ce qui lui appartenait. Il n'était pas fainéant et contre toute attente, il ne détestait pas monter des murs bien droits et clouer des planches. Il l'avait prouvé en assemblant à toute vitesse une petite annexe pour Silas. Il n'était pas malhabile à la découpe et Zébulon qui l'avait vu faire, lui confia toutes celles qui devaient s'ajuster aux tuyaux d'évacuation des baignoires. Il avait fallu creuser pas mal pour permettre à ces tubes de cuivre de courir discrètement sous le bâtiment jusqu'à la rivière,

à plus de neuf cents pas de leur point de départ, où ils devraient cracher le savon et la crasse des futurs clients. Elie avait dû piocher profond pour que la pente soit assez forte et qu'il n'y ait pas d'engorgement, et il avait travaillé sans rechigner, curieux de voir ce que l'établissement donnerait une fois terminé. Il s'était pris à accélérer le mouvement lorsque le pari entre Zeb et Jeff avait été déclaré mais ces imbéciles de vachers reconvertis ne pensaient qu'à boire et pas à jouer, ils montaient systématiquement les raccords à l'envers, ce qui doublait la durée du travail, et refusaient de continuer la nuit au prétexte qu'on n'y voyait rien. Elie s'était sérieusement pris de bec avec l'un d'entre eux lors de l'inauguration de la quincaillerie. Après quoi, il avait fallu se débrouiller avec un gars de moins à qui la ville ne plaisait plus. Tout aussi pris qu'il soit par sa nouvelle occupation, et les sièges qu'il tenait devant la porte d'Arcadia qu'il n'arrivait toujours pas à appeler Arcie, il avait de temps à autre des bouffées de liberté dans les jambes. Le souvenir de sa vie chez les Indiens lui arrivait par vagues, il s'arrêtait, marteau en main, des clous plein les poches, et ressentait passer dans ses muscles le mouvement de la chasse au bison, l'odeur de l'herbe écrasée, le bruit des flèches, la brutalité de l'attaque. En ces occasions, il lui arrivait, submergé par la sensation fulgurante, de lancer son cri de guerre au milieu des planches inertes. Son cheval, enfermé dans le corral répondait en hennissant. Et quelques têtes sortaient puis rentraient à nouveau dans l'ombre des bâtiments, rassurées. Ce n'était que le voleur de chevaux qui avait eu son attaque. Il n'y avait qu'Arcadia pour s'intéresser à ce cri, mais malheureusement pour Elie, c'était tout ce qui semblait l'intéresser en lui. Ni ses longues jambes, ni ses belles épaules, seulement ce hurlement à l'octave, inarticulé, qu'elle tenait pour le début d'un chant.

Sally et Arcadia s'étaient entendues sur une nouvelle forme d'intervention musicale. D'un commun accord, elles avaient renoncé aux concerts qui mettaient tout le monde à feu et à sang et laissaient ensuite le saloon plus flasque qu'une baudruche essoufflée. Elles avaient opté pour une petite routine rassurante, cravachée de temps en temps selon les circonstances. Arcie se plaçait directement derrière son armoire en fond de salle et accompagnait le choc des verres et la confusion des conversations par des moulins bien huilés que personne ne semblait entendre mais qui faisaient tranquillement picoler tout le monde. Elle suivait les humeurs de la salle, en les contrant ou en les accentuant selon sa complexion du moment, et soulignait les entrées et les sorties qui devaient l'être. Quelques-uns avaient leur thème à eux. Le défilé des putes à l'ouverture était une petite marche bien enlevée avec de grossiers dérapages, et le gong de fin, une pluie rafraîchissante pour les crânes endormis ou bouillonnants. Quand elle voyait entrer son sauveur d'archet, Arcadia ne manquait jamais de le saluer en jouant une transposition de son cri de guerre qui faisait sursauter les âmes sensibles et dévier quelques trajectoires de verres. Elle dut l'étirer et la rabattre à la demande de Sally qui avait reçu des plaintes. Certains clients

d'étage étaient frappés de froideur en entendant ce truc-là. Elle le fit si bien qu'il devint une petite pièce difforme, tout en ralentis et flottements. Un soir qu'elle n'était pas encore descendue jouer et qu'Elie était devant sa chambre à faire sa cour muette et immobile, elle lui proposa d'entrer, ce dont il resta interdit avant de passer la porte comme un frisson et de s'asseoir directement sur le lit. Elle empoigna sa contrebasse et joua pour lui seul le morceau de sauvagerie qu'il lui avait comme transmis. Il reconnut la pluie sur le poitrail des bêtes, le balancement grinçant des grands pins, l'éclatement de l'eau et du bois, la longue phrase du trajet plein de détours, les boules de mouchérons dans les coins d'ombre, la fuite des poissons dans l'eau plate, le départ de la balle, la fuite des chevaux, la fuite des jours dans le temps, la fuite en elle-même et à ce moment, il éclata en sanglots. Arcie continua de tirer l'archet sur le ventre de sa douleur, implacable et concentrée, afin qu'il en touche la vapeur ourdie de regrets. Quand elle eut terminé, elle posa l'archet sur la coiffeuse et fit une volée de pizzicati pendant qu'il s'essuyait les yeux dans ses draps. Il lui sourit.

Il passa la porte devant elle quand elle descendit au bar, allégé, chamboulé, touché dans la moelle.

La blonde Ilse qui était venue faire une commission pour son père et prenait son temps devant un verre d'*ale* coupé de limonade, le vit passer comme il était, le visage nu, le cœur ouvert, et ce fut comme un déclic.

Ce jeune homme qui crachait dans les tentes, dormait avec ses mocassins et payait ses nuits en laissant des quarts de dollar dans son pot de chambre, vide car il préférait pisser dehors comme il le lui avait expliqué en arrivant, cet Elie tapageur qui avait failli les faire tuer par les Indiens, cet Elie capable de se lancer dans tous les dangers pour un bout de violoncelle, pour la gloire, insoupçonnable, avait une âme sensible. Aux yeux d'Ilse qui ne l'avait jamais vu autrement qu'occupé à monter son cheval en riant, et à lui faire sauter toutes les barrières possibles, c'était presque incroyable. Il lui paraissait transfiguré. Beau comme un dieu aux pieds légers, volatil, souple, il passait telle une feuille portée par le vent, sur un souffle. Elie descendait l'escalier et Ilse le regardait pour la première fois. Elie n'en avait pas conscience, mais il descendait directement dans son cœur. Alors qu'il avait encore une vue plongeante sur la salle, il vit soudain au bar une beauté limpide, dorée comme la bière qu'elle buvait, douce, les bras chauds, le cou ployé, une merveille. Il ne la reconnut pas, mais il sentit en touchant la marche suivante qu'il avait changé d'élan et qu'il évoluerait désormais dans sa lumière. Il alla directement vers elle et elle le suivit sans mot dire quand il lui prit la main, un trésor, et l'entraîna dehors avec lui. Contre le mur latéral du saloon, ils s'embrassèrent sans chercher à comprendre. Ils s'embrassèrent doucement, longuement, avec une sorte d'application de tout leur être, sans rien de précipité mais comme si leurs vies dans l'instant en dépendaient absolument. Elie ne voulait plus bouger, Elie voulait rester dans cette ville, avec cette femme, dans ses bras. Ilse reconnaissait ce moment qu'elle n'avait jamais

vécu. Une assoiffée qui trouve enfin la rivière. Elle se détacha pourtant de lui en se rappelant le paquet qu'elle devait prendre au bar et qu'elle avait oublié. Elle lui toucha les lèvres du bout des doigts et lui souffla dans l'oreille :

- Il ne faudra pas lui dire à mon père.
- Pour le baiser ?
- Pour la bière.

Elie sourit et la regarda repasser les portes du saloon. Le monde venait de naître. Il n'avait jamais vu la lune, il la voyait. La rue venait d'être posée sur la terre, la poussière qui la couvrait était une poudre de pierre précieuse. Ilse ressortit avec un petit colis à la main. Ils se mirent en route vers le bout de la rue côte à côte comme s'ils le faisaient depuis des lustres et ils commencèrent à parler, à parler en amants. Ils allaient lentement, elle balançait son bras en avançant, ils dégageaient un feu dont ils ne se souciaient pas.

Quand ils furent proches du campement, Elie demanda pourquoi il ne fallait pas parler de la bière, et Ilse lui répondit presque tendrement :

- Parce que ma mère était une ivrogne. Elle est morte de froid en serrant ma sœur Cristophia dans ses bras. Dans les faubourgs d'Uppsala.
- Et toi, où étais-tu ?
- À la maison. En train de mettre le feu.

À cette époque, Nils Antulle buvait lui aussi, comme un trou. Ce matin-là, il était parti couper son bois, dans le noir, comme à l'habitude, l'estomac garni des trois rasades d'alcool blanc qui lui tenaient lieu de petit déjeuner. Et il avait coupé son bois, sachant que sa femme finirait la bouteille qu'il avait entamée en partant et que s'il voulait une soirée paisible, il devrait en rapporter deux pleines, et une troisième qu'il cacherait pour avoir la force de se lever la nuit suivante. S'il voulait faire l'amour, il en faudrait quatre. Il était épuisé. Il frappait le tronc de toutes ses forces mais les éclats de bois ne décollaient pas. Sa vue se brouillait. Il avait quelque chose dans l'esprit qui le dérangeait. Quelque chose dont il aurait dû se souvenir. Il n'y parvenait pas. Il transpirait sous sa capeline une sueur aigre et fade qui gelait sur sa peau. Il devait faire quelque chose. Il devait amener quelque chose. Porter quelque chose. Tout d'un coup, sa cognée avait dérapé dans l'entaille du tronc et tout lui était revenu. La soirée de la veille, les reproches, les hurlements, les suppliques, les pleurs, et la joue brûlante de la toute petite. Il l'avait touchée au front et sa femme l'avait giflé pour ce geste, à toute volée. Il fallait qu'il la porte, qu'il la fasse soigner. Elle le répétait sans fin, entre chaque gorgée d'alcool, en balançant son buste devant la table vide. Ils avaient fini les bouteilles, elle s'était calmée. La petite avait pris sa sœur et l'avait bercée, elles s'étaient endormies toutes les deux dans une couverture à côté du poêle. Plus tard, il s'était penché en titubant sur ce lit. Puis il avait oublié.

Nils Antulle avait jeté sa cognée et couru sur des *miles* pour rejoindre sa maison, en proie à un pressentiment violent. Sa sueur ne gelait plus sous sa capeline, il l'avait laissée avec sa hache au pied de l'arbre qu'il devait

abattre. Il avait trouvé sa femme à dix lieues de la ville, couchée sous un manteau de neige dont la surface était gelée. Elle vivait encore. La toute petite était pelotonnée contre son ventre sous ses vêtements, les yeux fous. Nils Antulle avait secoué la neige qui les couvrait, il avait passé ses bras sous le corps de sa femme et de sa fille, il les avait soulevées et portées devant lui, et au bout de trois lieues, il s'était effondré. Il avait frictionné les deux corps dont les lèvres devenaient bleues, il s'était démené, il avait crié dans l'espoir d'un hasard miraculeux qui ferait passer quelqu'un. Il n'avait plus le temps de rien. Ni de retourner chercher sa capeline, ni d'aller prendre des allumettes chez eux. Il ôtait sa chemise quand sa femme avait bougé la tête. Non. Elle lui avait dit de prendre leur fille et de partir. Il s'était mis à crier dans le vide et elle avait eu à nouveau un mouvement de tête. Non. Comme s'il n'était qu'un enfant capricieux. Puis elle était morte et lui avait dit « dépêche-toi ». Il avait arraché sa fille à la neige et s'était mis à courir en suivant quelque chose qui le guidait et qui n'était pas tout à fait un souffle et pas tout à fait un fil. Quand il avait vu au-dessus des pins la fumée qui ne pouvait sortir que de chez lui, il avait accéléré sa course, étonné que ce fût possible, et quand il avait vu sa cabane en flammes et sa fille aînée devant le brasier, il avait bondi en avant et soudain, lorsqu'il l'avait attrapée et tenue elle aussi dans ses bras, le fil avait rompu.

Ils s'étaient réchauffés tous les trois à ce feu gigantesque puis il avait dû puiser dans ses dernières, ses seules ressources, pour arriver à la ville. On les avait secourus et soignés. Ils avaient survécu. Et dès que Nils Antulle avait pu le faire, payer les dettes, acheter les billets, prévoir, partir, partir, il avait tenu à nouveau ses filles contre lui, il était monté sur le pont du bateau, et ils étaient partis.

– Partir, disait Ilse en regardant Elie dans les yeux, je ne connais que ça.

Le rayon vêtements de ville et vêtements de travail avait été un succès phénoménal. Grâce à quatre pantalons informes et flambant neufs et quelques chemises, Jeff avait obtenu trois dollars et deux vaches qui ne seraient sûrement pas très grasses, mais qui donneraient leurs huit litres de lait quotidiens car elles venaient de perdre leur veau. Le troupeau était à soixante kilomètres de la ville, il avançait de vingt-cinq *miles* par jour vers le nord, Brad pouvait être revenu en moins d'une semaine.

Bird Boisverd l'accompagnerait car un des cow-boys rhabillés de frais avait avoué que leur patron trimballait aussi près de deux cents têtes de moutons au prétexte que ces bestiaux qui étaient moins exigeants, mangeaient ce que les vaches laissaient et que s'il y avait une sécheresse ou une catastrophe, il resterait deux cents têtes de quelque chose pour amortir les frais.

– Et pourquoi pas des chèvres pendant qu'on y est, avait ajouté le cow-boy en crachant par terre.

Avec la manne des vêtements de ville et de travail étaient arrivées les six baignoires empilées les unes dans les autres, sanglées au toit de l'impériale, à côté du fauteuil pivotant de Silas.

Zébulon les avait fait décharger avec mille précautions, comme si elles ne venaient pas de parcourir des centaines de *miles* en cahotant sur la route dans un bruit d'enfer. Le postillon lui avait d'ailleurs dit qu'il n'était pas fâché de se délester de ce foutu chargement de tôle ondulée pour pieds-tendres. Mais quand Zeb lui avait lancé un *quarter*, il avait touché son chapeau, souri, et sauté chez Sally pour boire un godet qui chasserait la poussière. Le fauteuil du barbier était enveloppé de papier brun et ficelé comme un saucisson. Assis sur le toit comme il était, il avait l'air d'une momie boursouflée dont la tête regardait froidement les passants et la dernière ville où la folie des hommes l'envoyait.

Elie et Zeb avaient porté les baignoires dans la grande salle des bains du tout nouvel établissement. Ils les avaient séparées les unes des autres et alignées devant leur emplacement respectif. En suite de quoi, il avait fallu les installer, c'est-à-dire placer chaque baignoire au-dessus de son trou et ajuster le tuyau d'évacuation au collet du siphon. Quand il avait eu calé la dernière, Elie s'était relevé et avait regardé le travail en se frottant les mains sur son pantalon et en souriant de toutes ses dents. C'était du bon boulot. Zeb aussi était content. Les six baignoires étaient placées en rond de façon à se regarder toutes, et rutilaient discrètement dans l'ombre de la pièce. Suffisamment d'espace avait été ménagé pour permettre d'agencer des

paravents qui délimiteraient les salons privés. Tout était possible. Salon personnel, salon double, salon invités à trois, quatre baignoires, l'espace était modulable et s'adaptait au désir du client. Tout en eau chaude, tout en eau froide, ou bien eau chaude et froide dans l'ordre qu'on voudrait. Chaque baquet étant évidemment facturé. Le tarif était fonction du volume : trempette, amateur ou ras bord, et de la température de l'eau. Et l'eau chaude se payait une fois et demie plus cher que l'eau froide. Zébulon n'avait pas exagéré sur ce point car il estimait que tout le monde devait pouvoir s'offrir les délices du Luxe Rudimentaire.

Ils testèrent l'étanchéité et l'écoulement des six baignoires l'une après l'autre. Elles étaient toutes en parfait état de marche. Alors qu'Elie regardait l'eau disparaître en tournant dans la dernière, Zébulon mit à chauffer deux lessiveuses, disparut un instant, et revint avec deux pains de savon enveloppés dans un papier de soie. Il en tendit un à Elie, garda l'autre et annonça qu'il était temps de passer aux actes. Le morceau de savon sentait les fleurs de façon indécente. Elie était résolu à échapper coûte que coûte à ce ridicule, mais Zébulon lui braqua son Colt sur la poitrine :

– Si le garçon de bains lui-même refuse d'en prendre un, j'ai perdu d'avance, tu ne crois pas ?

– Le garçon de bains ?

– Ou l'associé, comme tu préfères. Et ne crois pas que ta petite Ilse te trouvera moins viril quand tu sentiras la rose.

– L'associé ? Ilse ? Mais dites, mais comment...

– Allez, à poil ! dit Zébulon en indiquant les mouvements à faire avec le canon de son pistolet. Apprécie petit, car je vais te faire couler l'eau et t'apporter la serviette.

Elie avait posé son cul sur le fond de la baignoire et s'était recroquevillé dedans en attendant la suite. Il aurait pu essayer de s'enfuir pendant que Zeb revenait en tenant la lessiveuse des deux mains mais cette histoire d'associé l'avait troublé. Le temps qu'il y pense un peu, Zébulon lui versait dessus une eau fumante dont il crut un instant qu'elle allait lui cuire les génitoires, mais l'impression passa. Quand il en eut jusqu'à la taille, il se rassura, quand il en eut jusqu'à la poitrine, il se détendit. Zébulon en ajouta trois louches et lui dit de s'appuyer contre le dossier, qu'il ne risquait plus rien à présent, si ce n'était de se noyer dans le bonheur. Elie obtempéra, c'était Zeb le patron. Il se laissa aller en arrière, son dos épousa parfaitement la tôle qui n'était plus froide mais délicieusement chaude, et sans qu'il en ait l'intention, il ferma les yeux et soupira un grand coup. Zébulon ne fit aucun commentaire, et comme il s'y attendait, il n'eut pas besoin d'encourager le débutant à goûter aux joies supérieures du savon parfumé, il le fit tout seul.

Zeb se versa pour lui-même une eau presque bouillante dans la baignoire qui faisait face à celle d'Elie, il posa ses vêtements sur une chaise qu'il avait apportée, son Colt par-dessus, il tâta l'eau du coude, puis il se glissa dans son fantasme. Alors qu'il pensait avoir pas mal d'imagination sensorielle, il dut se

rendre compte du fait que c'était *réellement* délectable.

Ils restèrent à mariner l'un et l'autre jusqu'à ce que l'eau soit froide. Elie demanda alors s'il y avait un rabais prévu dans ce cas et Zébulon lui dit de ne pas tuer la poule aux œufs d'or alors qu'elle venait à peine de pondre. C'était précisément sur ce détail, l'accoutumance, qu'ils allaient faire fortune.

– Pourquoi m'associez-vous ?

– Parce que j'ai eu les fonds et l'idée et que je déteste porter des lessiveuses de quarante litres à bout de bras en manquant m'ébouillanter à chaque pas.

– Hum, fit Elie. Vous pourriez vous contenter de m'employer.

– Je pourrais. Et alors je serais patron et j'aurais un gars à domicile pour piquer dans la caisse.

– Comme vous y allez ! répondit Elie en rigolant avant de demander doucement, et pour, enfin, en ce qui concerne, disons, Ilse...

– On n'embrasse pas une fille en pleine rue contre le mur du saloon quand on veut garder ça secret. Où est le problème ?

– Son père, il ...

– Nils vous bénit des deux mains, que vas-tu t'imaginer ? N'emmène pas sa fille à l'autre bout du monde, ne la fais pas vivre dans une maison, gardez des couvertures sous le coude et tout sera parfait pour lui. Surtout si tu n'oublies pas d'aimer son foutu fromage de brebis.

Elie éclata de rire dans son bain. Les vagues qui lui remontèrent sur les épaules le firent frissonner.

– Zeb, vous voulez un peu plus d'eau chaude ?

– Non merci, mon garçon. J'aime beaucoup le plaisir mais je n'essaie pas de m'y installer.

Bird Boisverd n'aimait pas traire et l'attirance des fermiers pour les vaches à lait le dégoûtait légèrement mais il savait quand même deux ou trois choses sur les critères de sélection et il était d'accord avec Brad. La première bête que les cow-boys essayaient de leur refiler était une escroquerie. Une vache sans queue a toutes les chances d'être fécondée par les mouches et de se faire bouffer de l'intérieur. Celle-ci avait perdu la sienne ils ne savaient où ni comment, mais c'était récent et le moignon était à peine cicatrisé. La seconde, que Jeff avait, négociée sur la foi des cow-boys sans l'avoir vue, était étique à tel point qu'il était stupéfiant qu'elle tienne debout. Ses épaules pointaient sous la peau comme des perches soutenant une vieille couverture et lorsqu'elle bougeait, on pensait voir les omoplates crever la toile. Elle avait une gale, un œil chassieux complètement fermé et elle puait la charogne à cent pas. C'était une misère de voir ça mais c'en était une encore plus grande de voir les efforts que faisait le cow-boy pour leur fourguer. Personne dans l'Ouest ne recommandait les maquignons et les vachers pour leur honnêteté innée mais présenter ce genre de bête à la vente ou à l'échange c'était friser l'insulte.

Brad regardait fixement celui qui avait fait affaire avec Jeffrey. Ses

pantalons, fourrés dans ses bottes, étaient déjà tachés aux cuisses et sa chemise neuve qui ballait sur son ventre n'avait plus qu'une poche. Brad regardait le type et attendait la réponse à la question qu'il venait de poser comme s'il avait tout son temps, et il l'avait. Bird Boisverd connaissait ce regard pour l'avoir senti sur lui quand Brad avait reconnu les bottes. Il comprenait parfaitement que le type ne se sente pas très à l'aise et change d'appui toutes les cinq secondes. Brad lui avait demandé s'il préférerait revoir sa proposition ou prendre dans le ventre le contenu du 30-30 qu'il tenait dans ses mains. Il était allé chercher son fusil si placidement, et il l'avait ensuite braqué si vite, que le cow-boy qui ne s'était douté de rien dans un premier temps, n'avait même pas eu le loisir de cligner de l'œil dans le second. Encore moins celui d'effleurer la crosse du gros revolver qu'il portait pratiquement sur la cuisse.

Bird Boisverd gardait à l'œil les trois autres cow-boys qui ne s'étaient pas encore mêlés de la transaction mais qui risquaient de le faire sous peu. Il avait lui aussi son fusil, au creux du coude comme à son habitude, mais un fusil n'a pas la repartie d'une arme de poing à barillet, et même si le soufflant du péquenot que Brad avait dans sa ligne de tir était sans doute plus dangereux pour lui-même que pour quiconque, il ne voyait pas comment les trois autres étaient équipés, et il en concevait un soupçon d'inquiétude. Quand il les vit s'éloigner pour vaquer à leurs occupations après avoir remarqué le sombre éclat du canon de Brad pointé sur le ventre de leur acolyte, Bird respira plus librement. C'était bon signe. Pas très courageux de leur part mais bon signe. Brad attendait toujours. Le type finit par se décider, et sans dire un mot, il alla par le travers en évitant d'offrir son dos à la gueule du fusil, chercher deux bêtes assez correctement en chair, dont les pis pendaient jusqu'au sol.

– C'était une blague. Prenez ces deux-là, elles ont perdu leur veau comme je disais à votre frère. On ne peut pas les traire tous les jours, ça nous ralentit.

– Deux bêtes à traire, fit Bird, c'est pas le bout du monde.

– Il y en a plus de quarante. Elles ont vêlé en même temps et les loups et les coyotes ne se sont pas gênés. On n'a pas pu les préserver et maintenant, on peut pas les traire toutes, vous comprenez.

– C'est mieux comme ça, dit Brad, après avoir observé les deux vaches. On va les emmener. Vous avez quelque chose à ajouter ?

– Non, monsieur, dit le gars en se touchant l'oreille. C'était qu'une blague vous savez. La tradition.

– C'est ça, fit Brad, et puis des fois, ça peut marcher.

– Ben oui, dit l'autre en souriant, sans rancune, hein !

– Ben voyons.

Quelque chose dans l'air ne plaisait pas à Bird, et il sut finalement quoi lorsqu'il eut fait tourner son cheval. Sur les collines au-dessus du troupeau qui faisait une nappe sur la plaine, il y avait une ligne très distincte de

silhouettes à cheval. Elles se détachaient si bien sur le ciel presque blanc de ce milieu d'après-midi, qu'on voyait la coiffe de chaque homme et les trophées de leurs armes qui s'agitaient dans la brise. Bird dit :

– Ho, ho, en pointant le menton dans la direction des Indiens à l'intention de Brad.

Et celui-ci répondit :

– Ouais.

Cependant, le cow-boy montra plus d'émotion et se mit à bouger les pieds de façon désordonnée. Il appela ses collègues à pleine gorge en faisant toute sorte de signes et de moulinets. Ceux-ci se ramenèrent au galop en contournant largement les bêtes pour ne pas les affoler. Il y eut conciliabule. Pendant ce temps, les Indiens descendirent la colline. Pas très vite mais pas trop lentement non plus, ce qui rendait le mouvement difficile à interpréter. Bird et Brad tenaient pour excellent le principe qui régit toute rencontre dans la prairie et qui veut que d'aussi loin qu'on aperçoive l'autre, on ne marque pas sa présence excessivement et surtout, on continue de marcher. Ils firent donc comme il fallait et, puisqu'ils venaient de tourner avec leurs deux bêtes dans la direction opposée à celle que prenait le troupeau, ils continuèrent en s'éloignant des cow-boys médusés. Ceux-ci se récrièrent aussitôt et les traitèrent de bâtards et d'enfants de salaud. Bird se tourna un instant sur sa selle pour les regarder. Ils étaient serrés les uns contre les autres et trituraient nerveusement leur artillerie.

– Vous ne croyez pas si bien dire, mes petites poules, mon portrait tout craché !

Les cow-boys ne prirent pas le temps de lui répondre car les Indiens avaient apparemment pris une décision et dévalaient parmi les bêtes en hurlant comme dans un champ de foire. Les poils se dressèrent sous les chemises à carreaux plus ou moins déchirées. Le troupeau se coupa en deux et commença à manifester les premiers signes de panique. Les cow-boys, qui redoutaient ce phénomène plus que tout, oublièrent instantanément les Indiens et se mirent en position de contenir l'affolement des bêtes. Ils s'éparpillèrent au galop sur les périphéries immédiates en criant eux aussi comme des perdus au-dessus d'un bûcher. Les Indiens poussaient d'un côté, les Blancs de l'autre et cette cavalcade faisait une poussière considérable dans la plaine. Brad et Bird Boisverd menaient leurs deux vaches dans un petit nuage à l'écart, peu soucieux de se joindre à l'activité tonitruante qui s'éloignait d'eux et profitant des moindres buissons d'armoise pour se glisser dedans. À la faveur d'un bouquet d'arbustes assez dense, ils s'arrêtèrent pour jeter un œil. Les Indiens avaient isolé une trentaine de vaches dont ils avaient l'air de vouloir se contenter. Les cow-boys couraient au cul et aux flancs des deux mille cinq cents têtes qui restaient et qui fuyaient éperdument vers le nord. Les Indiens remontaient vers les collines, avec leurs prises qui commençaient à ralentir sur la pente. Bird allait claquer la langue pour remettre en marche leurs vaches quand Brad lui mit la main sur le bras.

Cinq cavaliers étaient en train de faire demi-tour sur la colline. Ils retournaient dans la plaine, là où les cow-boys s'étaient parlé pour décider de leur action. Brad et Bird Boisverd virent les Indiens descendre de cheval, regarder les traces, discuter. Il y avait quatre jeunes guerriers et un homme corpulent. Ils faisaient de grands gestes, dans la direction qu'avait prise le troupeau, puis vers les collines, et vers le bosquet à l'abri duquel Brad et Bird se tenaient et qui leur parut tout à coup bien clairsemé. Trois des hommes se remirent en selle et rejoignirent le gros de la troupe. Les deux autres avancèrent sur eux. L'homme corpulent était derrière. Le terrain était très dénudé mais en se dépêchant, Brad et Bird pouvaient peut-être encore passer inaperçus. Brad mit pied à terre, prit son cheval par la longe, et suivit la ligne de cyprès nains qui courait le long d'une faille glacière. Il fit signe à Bird de pousser les vaches et de suivre. Elles beuglaient en avançant, leurs sabots ripaient sur les pierres. Leur nervosité se communiquait aux chevaux. Bird chantait dans sa bouche en collant sa gorge contre le col de sa monture. Les deux cavaliers se rapprochaient rapidement. Les cyprès changeaient de forme. Le vent les avait penchés, ils étaient plus gonflés et plus petits. Puis Brad eut tout à coup devant lui une immense couverture verte, peignée, étirée vers l'est, parsemée de roses. Elle bouchait l'intérieur d'une cuvette d'environ mille six cents pieds. Il fit signe à Bird de patienter. Il descendit devant son cheval et força un passage pour les bêtes dans les épines. Quand il eut fait quatre cents mètres, il revint sur ses pas pour appeler Bird. Les deux vaches y descendirent en beuglant toujours. Puis Bird, puis sa monture, qui frissonnait en frôlant les branches. Ils se tapirent dans les fleurs et dans les milliards de feuilles minuscules palpitantes, ils patientèrent. Le choc des sabots contre les pierres leur annonça l'arrivée des deux hommes. Ils étaient exactement sur leurs traces et avançaient au petit trot. Les vaches ne beuglaient plus mais roulaient des yeux inquiets en regardant le piège refermé autour d'elles. Bird et Brad avaient leurs armes en main. Ils guettaient le ciel dans le feuillage. Les hommes étaient tout près maintenant. Ils n'allaient plus tarder à voir la dépression. Bird épaula son fusil et le pointa. Au moment où il pensait que le premier visage allait apparaître au bout de son canon, une buse hurla dans les épineux, si près de son oreille qu'il en fut assourdi, et prit un envol épouvantable qui parut bousculer et soulever la moitié de l'immense rosier. Les vaches aussitôt s'effrayèrent et partirent au galop en se déchirant à tous les aiguillons. Bird vit l'Indien, la bouche ouverte sous l'effet de la surprise, montrer l'oiseau qui s'envolait. Il vit les doigts noirs de la buse, très écartés, lui frôler les cheveux en passant. Puis il le vit trembler des pieds à la tête. Sa monture sauta en faisant volte-face et se lança dans une course effrénée.

Alors que le deuxième cavalier s'approchait de la cuvette, les deux vaches déboulèrent de l'autre côté, couvertes de sang et beuglant comme des folles. Perplexe, celui-ci les regarda s'éloigner. Il souleva son chapeau pour se gratter la tête, jeta un œil au rosier, haussa les épaules et rebroussa chemin à

son tour. Beaucoup moins vite que l'Indien, suffisamment cependant pour éviter de recevoir une balle entre les deux yeux.

Il avait fallu beaucoup de sang-froid à Bird qui l'avait tenu dans sa mire près de dix secondes pour ne pas presser la détente. Brad mit à nouveau la main sur son bras et sentit toute sa tension relâchée. Il pensait qu'à la place de Bird, il aurait tiré. Il aurait même tiré trois fois. Une fois en visant sous le chapeau dès qu'il en aurait vu la bande frontale, une deuxième en reconnaissant Quibble et une troisième en voyant qu'il n'avait plus d'oreilles.

Brad et Bird n'échangèrent pas un mot de plus pendant l'heure qu'ils laissèrent s'écouler à couvert, histoire d'être tout à fait sûrs que le calme était revenu. Puis toujours en silence, ils se glissèrent dans le tunnel que les vaches avaient ouvert devant elles et se mirent sur leur piste. Elle n'était pas difficile à suivre car elle était mouchetée de sang. Les bêtes qui étaient sorties du buisson dans la peur et la douleur, avaient pris beaucoup d'avance. Ils ne les aperçurent sur la plaine qu'après quatre heures d'une route chaotique sur un terrain où il valait mieux ne pas faire courir les chevaux. Elles étaient debout et immobiles devant une petite rivière. Elles ne buvaient pas, elles paraissaient abasourdies. Ils s'approchèrent le plus vite qu'ils purent en prenant garde de ne pas les effrayer. À trois cents pas, ils les virent ployer les genoux et se coucher au sol. Ils s'avancèrent plus franchement. Elles roulèrent toutes les deux en même temps sur le flanc. Le cheval de Bird hennit. Les cavaliers accéléraient encore lorsqu'elles se couchèrent sur l'autre flanc. Ils se remirent au pas pour se laisser le temps d'observer les bêtes. Quand ils furent à portée de fusil, elles étaient calmes et ne firent pas mine de se lever lorsqu'ils mirent pied à terre. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils virent l'Indienne assise dans la rivière, de l'eau jusqu'à la ceinture. Elle portait une robe de peau couverte de petits signes, elle avait un bâton pelé dans la main gauche et le tenait en l'air les yeux fermés. Devant eux, elle décrivit lentement un grand cercle en tournant le bâton de droite à gauche et les vaches tout aussi lentement se roulèrent dans le sens indiqué. Brad et Bird Boisverd regardaient, éberlués. Elle fit un cercle à l'envers et les vaches se relevèrent et se couchèrent de l'autre côté. Elle répéta l'opération encore trois fois, puis elle jeta le bâton dans la rivière et ouvrit les yeux pour le regarder nager.

Les deux Blancs n'avaient pas bougé d'un pouce. Elle leur désigna des grandes feuilles pointues couvertes de poils raides sur la berge. En voyant les fleurs d'un rose violacé, Brad comprit qu'elle venait de soigner ses vaches. La consoudre arrête le sang, sa mère le lui avait appris. Il sourit et hocha la tête en direction de l'Indienne. Ils sursautèrent tous les deux lorsqu'elle prit la parole. D'abord, ils ne saisirent pas un mot, c'était presque un chant. Puis en s'aidant des notions de micmac de Bird et des signes en usage dans la prairie, ils comprirent qu'elle voulait savoir s'ils venaient de la ville jeune qui poussait à l'ouest. Ils dirent oui. Elle leur dit alors que des hommes qui n'étaient pas blancs marchaient sur elle. Elle ne savait pas sur quel sentier ils

s'avançaient, de guerre ou de paix. Mais ils étaient en route.

Bird tenta d'obtenir des détails et la raison pour laquelle elle les prévenait mais elle n'ouvrit plus la bouche, ne savait rien d'autre, ne voulait plus parler. Elle se leva de la rivière d'où elle n'avait pas bougé jusque-là et avant de leur tourner le dos et de partir en remontant son cours, elle montra les bêtes couchées sur la berge et leur dit qu'un être n'appartenait pas à un autre être et que personne, personne, n'était chez soi. C'est du moins comme ça que Bird traduisit.

Ils décidèrent de passer la nuit où ils étaient pour laisser aux vaches le temps de se remettre de leurs émotions. Ils ne firent pas de feu, ce n'était pas la peine d'attirer l'attention. Ils dînèrent de viande froide et d'un pain de maïs que Bird coupa en deux. Ensuite, ils firent lever les bêtes pour les traire parce que sinon leurs pis les gêneraient pour marcher. Brad dit à Bird Boisverd qu'il pouvait s'en occuper, mais Bird répondit qu'il était capable de faire sa part du boulot et c'est à ce moment qu'il se rendit compte qu'il ne ramenait pas les moutons. Ils les avaient complètement oubliés. Et il n'en avait pas vu derrière le troupeau de vaches. Ou ces cow-boys étaient de foutus menteurs qui racontaient n'importe quoi pour blaguer comme ils avaient eu l'occasion de le voir, ou les moutons s'étaient tirés avant l'arrivée des Indiens, ou ils étaient à la traîne avec un autre gars. Bird réfléchissait en visant le goulot de sa gourde avec la giclée de lait qu'il tirait du trayon le plus gonflé. Brad, de son côté, remplissait deux bouteilles de verre qu'il avait tirées de ses fontes.

Ils se relayèrent pour dormir. Les vaches se relevèrent au milieu de la nuit et se mirent à brouter. Brad écoutait ça comme une musique céleste, la langue des vaches. Et c'était un bienfait parce que les questions roulaient dans sa tête. Que faisait Quibble à courir la plaine avec les Indiens qui lui avaient coupé les oreilles ? Étaient-ce ceux-là qui allaient débarquer en ville ? Pourquoi l'Indienne les avait-elle prévenus ? Comment avait-elle fait pour magnétiser les vaches ? Et surtout, pourquoi avait-il l'impression de la connaître ? De la connaître presque intimement. Et de ne pas arriver à savoir si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

Ces questions lui tournaient encore dans la tête lorsqu'ils atteignirent enfin la ville. Ils étaient épuisés tous les deux et Brad se sentait abattu. Il regardait défiler la ville avec moins de plaisir qu'il aurait dû. Alors qu'il poussait les deux vaches devant lui, il revoyait en pensée leur première entrée, avec son frère. Si pauvre, si triomphale pourtant, et maintenant qu'ils avaient tous les trois le début de quelque chose dans les mains, Brad se sentait oppressé par le poids de la menace. De la menace qui pèse sur la moindre réalisation, de toutes les menaces.

Bird Boisverd mena son cheval au corral et s'en fut vers la tente centrale où flottait le drapeau.

Brad attacha ses trois bêtes au pilier d'angle de la quincaillerie McPherson. Il prit les deux bouteilles de lait qu'il avait suspendues en sautoir devant sa

selle et tendit à son frère qui sortait de derrière sa caisse, les deux premiers blocs de beurre qui s'y étaient formés. Jeffrey les attrapa en souriant et dit qu'il ne manquait plus qu'une bonne miché de pain pour avoir droit à des tartines dignes de ce nom.

– Tu as l'air fatigué, dit-il après avoir jeté un œil à son frère que la mention des tartines n'avait pas fait réagir.

– Je le suis.

– Va te reposer en haut, je t'apporte à manger. Où sont les vaches ?

– Devant. Jeff ?

– Oui ?

– On a croisé Quibble. Il n'avait plus d'oreilles.

Jeff fit une grimace. Brad reprit :

– Et l'Indienne.

– L'Indienne ?

Brad haussa les épaules.

– Une Indienne, quoi. Elle a dit que des hommes arrivaient. Des Indiens. Pas forcément pacifiques.

– Des Indiens ?

– Des hommes non blancs.

– Non blancs ? Eh bien dans ce cas, rassure-toi, ils sont déjà là ! Zeb en a quatre dans ses bains depuis deux jours et il est en train de gagner son pari ! Incroyable ! Sally n'a toujours pas revu un client depuis quarante-huit heures.

Et Jeffrey partit d'un rire sonore qui fit trembler la rangée de lampes suspendues à la poutre maîtresse. Incroyable, oui. Il y était passé lui-même et il en était ressorti impeccable, détendu comme un roi, avec une joie tenace au fond des tripes et un appétit à bouffer le monde. En pleine forme pour les nuits à venir. Ce Zébulon avait du génie. Josh n'était pas mal non plus dans son genre.

Parce que la journée de la veille, elle avait plutôt mal commencé. D'abord, Gifford était venu lui extorquer une casserole pour cuire ses couleurs et vingt feuilles d'avance contre les quatre qu'il avait prises la dernière fois et qu'il rapportait encore couvertes d'oiseaux. Jeffrey aurait pu refuser mais il y avait sur l'une des quatre un martin-pêcheur dont le dos bleu électrique l'enchantait. Il se demandait comment Gifford pouvait en savoir autant sur ces animaux qui filent plus vite que des flèches au-dessus de l'eau et se posent rarement plus de quinze secondes sur une même branche. Est-ce qu'il les tuait ou quoi ? Gifford avait été complètement indigné par la question. Il ne tuait rien ni personne, il observait, il était patient, c'était tout. Le ton de la réponse avait déplu à Jeffrey, descendre un oiseau n'était tout de même pas une si grosse affaire. Il en avait rajouté une louche en demandant à l'escogriffe s'il n'allait jamais dessiner que des foutus piafs sur ces fichues feuilles. Ce à quoi Gifford avait répondu :

– Mais que voulez-vous que je fasse d'autre, votre portrait en pied ?

Jeff l'avait alors laissé partir, lui, sa casserole et son papier, avec un certain soulagement. Il était en train de décaler la peau d'hermine pour clouer les nouvelles feuilles à côté de la première quand il y avait eu un coup de fusil dehors. Il était sorti pour voir ce qui se passait et avait constaté qu'un petit rassemblement s'était formé au bout de la rue pendant qu'il discutait avec Gifford, il n'avait rien entendu. Josh se tenait devant un groupe de gens que Jeffrey distinguait mal, le fusil fumant pointé sur un autre groupe à la tête duquel se tenait Franklin l'armurier. Cela n'était pas apparu de bon augure à Jeffrey, il avait immédiatement accéléré le pas. Josh était en train de dire que le premier qui approcherait allait prendre la suivante dans le buffet. Derrière lui, il y avait huit personnes debout, un corps sur un brancard et, à première vue, une quarantaine de moutons dans un piteux état. Zeb sortait de ses bains avec une brosse à la main. Gifford était déjà sur place et s'avancait vers le cadavre que gardaient deux hommes en robe sombre, les cheveux nattés. Il avançait doucement en répétant les signes de paix.

– Qu'est-ce qui se passe ? avait dit Jeff en se frayant un passage dans le groupe de Franklin.

– Ces Chinetoques. Ils ont buté un cow-boy.

– Et ils nous l'apportent ? s'étonna Jeff.

– Ils nous prennent pour des cons.

– Ils ont volé les bêtes.

– Ils l'emporteront pas au paradis.

– On va régler ça les gars, lança Franklin en brandissant son pistolet en l'air. On est chez nous ! Les voleurs de moutons, on les pend !

– Pas tous, avait dit Nils en regardant Pat qui se tenait au côté de l'armurier.

Gifford s'était relevé de dessus le corps du cow-boy et avait déclaré :

– Il est mort.

– Bien sûr qu'il est mort, avait dit Franklin, qu'est-ce que tu croyais ? Il vous faut un dessin les gars ? Plus c'est gros et mieux ça passe. Ils tuent l'homme, ils volent les bêtes et ils débarquent ici, innocents les mains pleines ! on vous le ramène ! À mort les Chinetoques !

Pat avait repris le cri et l'avait fait gonfler comme un soufflé dans le camp de l'armurier où les hommes étaient déjà sur les nerfs.

– À mort ! À mort les Chinois ! Les Jaunes, on n'en veut pas !

Zeb avait toujours sa brosse au bout du bras. Il regardait les uns et les autres alternativement comme s'il n'arrivait pas à se faire une opinion. Mais quand il vit Franklin abaisser le pistolet qu'il brandissait au-dessus de sa tête, il dégaina et tira deux balles avant que Josh ait eu le temps de remuer l'index. La première arracha l'arme des mains de l'armurier, la seconde lui ôta son chapeau.

– Il n'y a pas le feu on dirait. Le type est mort, on peut prendre cinq minutes pour examiner la situation.

– Elle est claire ! dit Franklin qui se tenait le poignet et fusillait Zeb du regard.

– Que tu crois. Les apparences sont parfois trompeuses. Si au moins l'un d'entre eux pouvait parler, ce serait plus équitable.

– Ils savent pas parler, ils savent que caqueter !

– Ils ne parlent pas, ils pètent !

– Ta gueule, Pat, ferme-la si tu ne veux pas un autre trou du cul à côté de ta bouche.

Et à ce moment, derrière Josh qui venait de lancer cet avertissement, une jeune femme qui se cachait dans son ombre était sortie du groupe et s'était avancée vers Zébulon.

– Je peux parler en leur nom et dire ce qui s'est passé. Je comprends et je pratique votre langue.

Et Jeff en la voyant s'était exclamé tout bas :

– La gamine !

Puis tout haut :

– Dis-lui tout, Xiao Niù, c'est un type réglo !

Sally comptait les mouches qui tournaient autour du ruban pendu au lustre d'apparat de son saloon. Il y en avait quinze, c'est-à-dire presque autant que de bougies sur cette roue de chariot qu'elle avait démontée elle-même du boghei qui l'avait amenée pour la coller à son plafond.

Quinze mouches, et pas un client. Elle était seule en salle, devant et derrière le bar. Elle avait enfermé à l'étage les filles qui voulaient elles aussi aller faire un tour à ces fameux bains dont toute la ville parlait depuis deux jours. Arcadia avec elles. En prenant soin de lui ôter son instrument pour qu'il n'y ait pas d'émeute dans les chambres.

Sally aurait dû être plus vigilante. Préciser par exemple que la distribution d'alcool n'entrait pas dans les attributions des bains. Même si Zeb n'avait servi qu'une tournée gratuite pour l'inauguration, et qu'il faisait maintenant payer toutes les bouteilles rubis sur l'ongle et majorées de trois points au prétexte qu'elles étaient servies sur plateau « à la baignoire ». Elle aurait également dû protester contre l'aménagement de la salle d'attente où se trouvait une roulette en état de marche et un tapis de bingo des plus coquets. Connaissant Zébulon, elle aurait pu penser à ce genre d'annexe et de services déplacés, c'était l'évidence même. Elle était surprise qu'il n'ait pas encore ajouté à son Luxe Rudimentaire une petite cahute de crêpes ou de beignets au miel à vendre à tous ces foutus baigneurs spontanés. Elle aurait pu penser à préciser tout un tas d'autres choses avant de se lancer dans ce pari stupide mais en aucun cas, elle n'aurait pu prévoir l'arrivée des Chinois et ses conséquences désastreuses. Non pas qu'elle tînt Pat le boucher en haute estime ou qu'elle portât Franklin l'armurier dans son cœur, c'était tous les deux de sombres crétins, mais ils auraient pu une fois en passant se montrer un peu moins brutaux et un peu plus convaincants pour faire circuler toute cette engeance au large de la ville. Et elle ne serait pas en train de perdre son pari en comptant les mouches à son plafond. Mais non. Il avait fallu qu'ils veuillent tout de suite les lyncher. Et que Josh fasse sa belle âme en reconnaissant une jeune traînée poussée en graine qui portait pantalons et tunique quand ses congénères étaient en robe. Elle avait si bien parlé en faisant ses petites mines impassibles et ses petits mouvements de main délicats, que Zébulon l'avait crue sur-le-champ. Elle aurait aussi bien pu raconter que les moutons avaient sauté d'un bond de la Lune à la Terre, il aurait dit mais bien sûr. Ils font ça tous les jours, c'est très courant. En l'occurrence, son récit avait été moins extravagant mais le résultat avait été immédiat et passablement aberrant puisqu'il avait consisté en l'embauche

immédiate de quatre Chinois dans les bains de Zébulon. Maigres comme des clous et, à leurs dires, connus dans le monde oriental d'où ils venaient comme des masseurs hors pair. Ce que Sally allait finir par croire si elle ne voyait pas un dissident passer son seuil avant la fin de la soirée.

La bande de Chinois, selon la jeune femme maniérée, suivait depuis plusieurs semaines un troupeau de bêtes à distance respectueuse, se nourrissant des reliefs laissés par les cow-boys ou des animaux trop faibles pour tenir le coup. À force de nettoyer discrètement leurs restes, ils avaient fini par entretenir une certaine forme de relation avec les cow-boys et particulièrement avec celui d'entre eux que les autres avaient écarté, le berger. Celui-ci s'occupait seul de trois cents moutons et avait ordre de laisser toujours entre ses bêtes et les leurs une distance d'au moins une demi-journée de marche. Les Chinois pour leur part, soucieux de préserver la tranquillité de chacun, se tenaient à peu près aussi loin des moutons. Ce qui leur avait permis d'être témoins de l'attaque des Indiens mais les avait empêchés de sauver le berger, qu'ils avaient rejoint trop tard. L'homme était donc mort des suites d'une blessure par flèche. À ce point du récit, tandis que Zébulon hochait la tête mécaniquement en regardant la fille dans la fente de ses yeux d'une façon complètement indécente de l'avis de Sally, Pat s'était exclamé qu'il ne voyait pas de flèche dans le corps du cow-boy. La fille avait répondu qu'un d'entre eux avait tenté d'arrêter l'hémorragie en ôtant la flèche de la carotide où elle avait pénétré et en ressoudant l'artère. Elle avait ajouté qu'il serait parvenu à sauver sa vie si l'homme avait eu suffisamment de sang dans le corps. Sur quoi Pat s'était tapé sur la cuisse comme il ne manquait jamais de faire quand il en trouvait une bien bonne. Rien de plus efficace qu'un garrot sur un type exsangue ! Et un cautère sur une jambe de bois ! Et tout le monde avait ri et grogné dans le camp des bouchers. Et d'ailleurs où était-il ce garrot qu'on ne voyait pas ? Et la flèche indienne incriminée ? À ce moment, Sally avait vu Josh serrer son fusil un peu plus fort contre lui. La fille avait parlé en chinois en s'adressant au groupe que le jeune homme protégeait. Et alors que les hommes hostiles, excités par le son de cette langue inconnue, s'étaient encore approchés, l'un des Chinois avait tiré de sa manche un long trait empenné et l'avait tendu à Zeb. Celui-ci avait enfin lâché des yeux son interlocutrice pour observer la plume et la pointe en détail avant de certifier que c'était une flèche pawnee. Elie, qui se trouvait à proximité, avait confirmé. Il aurait pu dire qui l'avait tirée car il reconnaissait sa marque, mais il s'en abstint. Pendant ce temps, Gifford, qui avait longuement palpé le corps, demandait à la ronde si quelqu'un pouvait lui prêter un couteau tranchant. Sally avait ôté le poignard effilé de sa botte et l'avait rejoint auprès du cadavre. Gifford avait montré du doigt le cou à hauteur de la carotide droite, proprement recousu sur cinq centimètres. Il fit apporter la flèche, compara la longueur de la suture à la base de la pointe. Elles correspondaient. À la suite de quoi, il avait demandé à tous les sceptiques de s'approcher et d'admirer la précision du travail de couture.

Puis lorsque tout le monde l'eut vu, sous les yeux des plus mauvais, à qui il avait demandé instamment de rester, il avait tranché les points pour découvrir le travail non moins minutieux qui avait été fait sur l'artère elle-même. À cet instant, Franklin s'était brutalement détourné et avait quitté le groupe à grandes enjambées. Un homme à côté de Sally était tombé dans les pommes. Pat lui-même, qui maniait le hachoir à longueur de journée, avait blêmi. Et à mesure que Gifford, accroupi dans sa cape de pluie tombante, s'était relevé de dessus le corps en déclarant que celui qui avait pratiqué cette intervention était un chirurgien de premier ordre, l'hostilité du groupe s'était volatilisée comme une chimère.

Et voilà toute la constance des hommes, pensait à nouveau Sally en se remémorant la scène dans son saloon désert.

Elle aurait volontiers fumé une pipe d'opium pour changer. Au lieu de quoi, elle se resservit un verre de brandy, du meilleur de sa réserve, car il ne faut jamais se laisser aller dans l'adversité. Que toute la ville aille donc se laver et se faire masser par quatre Chinois tripoteurs, après tout, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, ses clients arriveraient plus propres et moins à cran, et voilà tout, la belle affaire !

Car ils reviendraient, Sally n'en doutait pas un instant.

Le verre qu'elle vida en deux gorgées lui donna un bon coup de fouet. Elle le posa sur son comptoir en faisant le plus de bruit possible, saisit son fusil et se dirigea vers l'escalier. Avant de monter, elle épaula et fit feu sur le papier gluant plein de mouches qui pendait de son lustre. Quelques bougies en furent soufflées, les filles crièrent dans les chambres, et le ruban s'écrasa sur le plateau vide de la table centrale. Une minute plus tard, elle ouvrait les portes de l'étage à toute volée, en prévenant qu'une soirée spéciale femmes venait de commencer et que si l'une d'entre elles passait la porte du bar, elle n'hésiterait pas à lui tirer dans le dos. À part ça, l'alcool était à volonté, la musique conseillée, les jeux obligatoires. Immédiatement, tous les jupons s'envolèrent en dévalant les marches, réclamant pour commencer un quadrille. Sally passa derrière le bar pour aligner les verres et les remplir. Le temps qu'Arcadia se mette en place, les filles avaient descendu deux godets bien secs et le rouge montait à leurs joues. Arcie attaqua sur une polka piquée qui fit lever la jambe à tout le monde et commença d'ébranler le parquet. Elle leur fit ensuite perdre le nord et le reste en enchaînant les danses en bande aux danses en rond, aux danses en couple, aux danses en ligne, en frappant le rythme à coups de talon et en indiquant les rebonds. Sally sautait et bondissait avec ses filles en lançant des yeepee et des trilles sur tous les tons. Elle s'y connaissait sérieusement et les plus anciennes de ses petites pêches n'en étaient pas qu'un peu surprises.

Lorsque la troupe fut bien essoufflée, Arcie siffla un temps mort et se mit à faire couler de petites gouttes d'eau fraîche dans les verres de whisky à nouveau alignés et remplis. Josie-la-Ventouse entama un peu haut une chanson paillardie que toutes les autres reprirent en riant et en secouant leurs

jupes, un ton plus bas. Arcadia en profita pour se glisser derrière le bar et faire la percussion des deux mains sur le bois, et bientôt, des deux verres et des dix doigts en alternance. Gloria exultait, rouge de la tête aux pieds car elle dansait follement et sans chaussures.

Elles réclamèrent des valses, elles en eurent. De l'eau pour s'en remettre, du brandy, des liqueurs, de la bière parce qu'il faisait si chaud tout à coup et les équipes commencèrent à se faire et à se relayer. Quatre sur la table centrale jouaient au poker français, rondes comme des queues de pelle, et revendiquèrent haut et fort de s'en tenir aux seuls mouvements des coudes. Placer la carte, pousser la mise, monter le verre. Elles jouaient des cigarillos tirés d'une boîte que Sally avait posée sur leur tapis.

Sur le bar, Gloria se déhanchait et faisait sauter ses nichons dans son bustier en secouant ses boucles de Gorgone en feu. Arcie tournait dans la salle, son instrument dans les bras, piquant ici, piquant là, l'archet sur toutes les hauteurs à la fois. Quand on ne dansait pas, on discutait en faisant de grands gestes entre les chansons, d'or, de lune, de vérole, de politique et de poussière. Sally fouillait sous le bar pour voir s'il ne lui restait pas quelque part quelque chose à fumer d'un peu costaud. Et de temps en temps, passait une mélodie que tout le monde savait et la salle résonnait de leur chœur battant plus ou moins accordé.

Sally venait de fermer la bouche sur le tuyau de sa pipe quand elle vit le chapeau de Zébulon se profiler au-dessus des portes exactement comme lors de sa première entrée. Elle ne fit ni une ni deux, prit son fusil sous le bar et tira sans viser dans la cible. Des hourras retentirent pour honorer le coup que personne pourtant n'avait prévu. Sally salua en inclinant le buste. Il n'y avait plus de chapeau au-dessus des vantaux mais elle tira une seconde fois au jugé dans la rue et déclara à travers la fumée dégagée par la poudre que le bar était fermé ce soir à tout ce qui ne portait pas jupon. Quand elle vit le chapeau réapparaître, entouré d'un mouchoir blanc au bout d'un bâton, elle tira une troisième fois et le ficha par terre à nouveau. Après quoi, on entendit une paire de bottes descendre les marches et comme c'était un bruit extrêmement triste parce qu'il s'éloignait, elles se lancèrent à la suite de la Ventouse, dans une rengaine lente et mélancolique qui fit monter des larmes pleines de whisky dans les yeux des plus endurcies. Et quand elles eurent suffisamment pleuré et se furent bien mouchées dans leurs cotillons, Arcadia reprit l'initiative parce que la vie tourne et tourne dans le monde comme une danse de salon.

Une heure plus tard, alors qu'elles avaient oublié ce petit incident, une des quatre joueuses de poker qui n'avait plus que le cigarillo qu'elle fumait à miser, tendit l'index vers la porte en écarquillant les yeux. Ses compagnes attablées ne tournèrent même pas la tête, mais ni Arcadia ni Sally ne manquèrent l'entrée faramineuse de la femme à barbe.

Engoncée dans une robe de pionnière pur jus, du tissu fleuri jusqu'aux chevilles, une charlotte serrée sous le cou, enfoncée sur la tête, les yeux

baissés sur des bottines à dix crans sans lacets, elle s'avavançait à petits pas douloureux comme une puritaine sur le chemin de la croix vers le bar. Quand elle y fut, Sally était partagée entre le fou rire et l'apoplexie. Arcadia balançait sur deux temps la bouche grande ouverte et Gloria ressautait sur le comptoir pour exhiber ses dentelles et ses chairs voluptueuses à la mégère égarée. Mais lorsque celle-ci leva la tête, Sally hurla de rire tandis que Gloria redescendait d'un bond, interloquée par la densité et la couleur très sombre de la barbe qu'elle avait aperçue.

– Et maintenant que je porte jupon, tu vas peut-être daigner m'entendre, dit Zébulon à Sally qui pleurait dans un torchon.

Elle aspira de grandes goulées d'air en hochant la tête, s'essuya les yeux, sortit de derrière son bar et avant que Zeb ait pu faire un geste, elle lui enlevait son capuchon ridicule et lui roulait, devant toutes les filles assemblées, en pleine lumière, un formidable baiser.

Quand ce fut fait, elle le saisit par le bas de sa robe et l'entraîna à travers les tables, jusqu'à l'escalier, jusqu'à l'étage, jusque devant une chambre qui était la sienne. Elle le fit glisser à l'intérieur et avant de le suivre et de fermer la porte, elle se tourna face à la salle et fit l'annonce publique que toutes attendaient sans le savoir :

– Mesdames, les bains sont ouverts !

Le lendemain midi, quand la ville sortit de son sommeil réparateur, il y avait des flaques de mousse devant les bains, des draps et des tissus froissés dans la chambre de Sally, et des amants gratuits, épuisés, à tous les carrefours.

Les filles rentrèrent une par une, et Sally leur servit à chacune un café serré amélioré de rhum. Lorsqu'elles furent au complet, elle prépara une omelette de vingt-cinq œufs, les regarda manger et les envoya se coucher. Le saloon rouvrait ses portes à vingt-deux heures tapantes. Elle les voulait fraîches comme des roses.

Quand elles furent bordées, Sally remonta dans sa chambre avec un plateau chargé de pain, de pickles, de bacon, d'œufs frits et de tomates caramélisées. Zébulon était couché en travers du lit, à moitié entortillé dans ses draps, les fesses idéalement exposées. Il dormait à poings fermés. Elle posa le plateau sur la coiffeuse, se pencha sur lui, effleura sa joue râpeuse, et comme il ne réagissait pas, elle promena ses doigts et son souffle le long de son dos, attrapa son cul à pleines mains et mordit dedans comme dans du bon pain.

Leur petit déjeuner fut délicieux.

Quand ils eurent fini de saucer les plats, Sally se rhabilla pour prendre le café sur son balcon. Jeffrey qui prenait le sien sur son trépied portatif, lui fit un grand sourire et porta un petit toast en soulevant sa tasse dans sa direction. L'air était doux et résonnait de coups de marteaux. C'étaient les Chinois qui montaient leur baraque pour la blanchisserie. Zeb avait acheté

pour eux le terrain à côté des bains. En contrepartie, ils s'étaient engagés à laver son linge personnel ad vitam et celui du Luxe Rudimentaire tant que l'établissement serait debout et porterait ce nom. Josh supervisait la charpente du nouveau bâtiment tandis qu'Elie, au rez-de-chaussée, discutait par croquis interposés de la meilleure façon d'évacuer les eaux usées avec trois des masseurs et le médecin en chef qui s'appelait Jeddie Chan et qui n'était pas le moins entêté. Personne n'était d'accord.

La maison de Gifford envoyait des paquets de fumée blanche comme des signaux de paix à tous les balcons de la ville.

Au bout de la rue, Nils Antulle et Bird Boisverd étaient en train de tondre les nouveaux moutons. Jeffrey lui avait passé commande quelques semaines auparavant de dix-huit couvertures ou plus s'il pouvait les lui fournir et Nils jusque-là avait manqué de matière première. Les moutons rescapés de l'attaque des Indiens étaient les bienvenus. Même s'ils n'allaient fournir qu'une laine médiocre aux yeux des vrais amateurs.

Une fois tondus, une moitié resterait avec les mouflons et les Shasta grand teint de Nils, et l'autre irait chez Brad, engraisser au chaud dans l'étable. Les Chinois leur avaient laissé volontiers la propriété et le soin de ces bêtes dont ils n'aimaient pas le goût et qui avaient failli leur coûter la vie. Néanmoins, Nils leur avait promis un grand tartan dont ils lui diraient des nouvelles et Brad, un barbecue de trois jours au nouvel an.

Ilse et Cristophia se relayaient à la rivière pour laver la laine fraîche pleine de suint. Elles portaient de grands paniers sur la hanche. Xiao Niù les suivait avec les premiers ballots de linge, en compagnie de Gifford qui avait accepté les travaux de repassage, en partie en prévision de l'hiver, et en partie pour amorcer l'activité de la blanchisserie en dissipant le reste des craintes obscures des Blancs à l'endroit de ces hommes secs et silencieux qui les avaient déjà débarrassés, pour la plupart, de leurs douleurs aux épaules et aux reins.

Josh, du haut de la nouvelle charpente, la regardait passer en se demandant comment il avait pu reconnaître dans cette longue jeune femme, la gamine en haillons qui ramassait des fagots dans la prairie boueuse. Pourtant, dès qu'elle avait paru à ses yeux, il l'avait reconnue. Avant même de la trouver hors de portée, au-delà de la beauté, avant même de distinguer les traits de son visage. Sa démarche, la qualité de l'air qu'elle déplaçait, la fluidité du silence qui l'entourait, la densité de son être avaient absorbé toute son attention. Puis tout à coup, en pleine rue, au cœur du groupe dans lequel elle avançait, elle avait disparu et il avait su alors qui elle était. Xiao Niù, apprentie guérisseuse et poète, déjeteuse de sort. Grâce, beauté mystérieuse.

Josh se souvenait parfaitement sur quel ton et avec quels gestes mesurés, elle avait éloigné de leur campement et de leurs corps la menace qui les poursuivait depuis des jours dans la plaine infinie, dans ces temps qui lui paraissaient maintenant si lointains. La menace affamée comme un fauve qu'elle aurait dû servir et qu'elle avait écartée avec une récitation. Il voyait à

nouveau comment les masses sombres autour d'elle avaient hésité en l'entendant, comment les lames des couteaux avaient cessé de briller sous la lune quand elle s'était arrêtée de parler et comment l'ombre et l'éclat avaient disparu ensemble dans les herbes frôlées par le vent. Un seul gémissement de douleur avait accompagné ce départ et confirmé à Josh qu'il n'avait pas rêvé la présence des six hommes jaunes décharnés comme des morts autour de leur chariot.

S'il n'avait pu se décider ensuite à questionner Xiao Niù sur ce qu'elle avait dit cette nuit-là à ceux de son peuple pour qu'ils épargnent la vie de trois hommes blancs et d'une vieille femme qu'ils auraient pu voler et peut-être manger en toute impunité, c'est qu'il redoutait qu'elle n'ait passé avec eux une sorte de marché. Il n'était pas sûr d'avoir vu des vivants, maintenant encore, il avait des doutes sur la nature des êtres qui avaient évolué autour d'eux. Il ne reconnaissait pas dans les masseurs ni sur les traits de Jeddie Chan, les spectres qui les avaient encerclés. Dans ce cas, se serait-il porté au secours de Xiao Niù contre Pat et Franklin ? Il l'espérait. Il en fut convaincu lorsqu'il la vit revenir en compagnie de Gifford, un ballot de linge trempé entre eux deux. Il en fut convaincu avant même qu'elle lui eût lancé un long regard noir et doux, plus pénétrant qu'un trait, il en fut convaincu avant d'en être frappé.

Jeff avait presque terminé sa tasse de café lorsqu'il vit Josh agripper une poutre du toit de la nouvelle blanchisserie et s'y tenir comme un naufragé en regardant les cieux. Il jeta un œil dans la rue et vit disparaître sous l'auvent presque couvert du nouvel établissement le vieux escogriffe et sa cape de pluie. Il regarda Josh à nouveau et secoua la tête. Sans doute n'avait-il pas mangé ce matin, il faudrait l'inviter à déjeuner. Il faudrait le convaincre d'aller chez Pat manger le premier ragoût de mouton d'élevage. Le premier ragoût du premier mouton qu'il avait acheté à Nils sur son conseil appuyé. Délicatement appuyé. Aussi délicatement que le canon de son arme dans le dos du boucher pendant qu'il faisait sa demande à Nils, en répétant à l'identique les mots que lui, Jeff, il lui soufflait. Il faudrait convaincre Josh que la circulation dans une ville est une chose essentielle.

Il se demandait d'ailleurs, s'il n'allait pas tenter un coup de commerce avec Franklin. Histoire d'entamer un peu ses batteries. Et puis, Orage-Grondant n'aurait rien contre un petit supplément ou une surprise de dernière minute. Tout le monde apprécie le luxe et le superflu. Les Indiens tout particulièrement. Et les armes de Franklin ne pouvaient raisonnablement pas être classées dans le domaine de l'utile. Il faudrait qu'il veille à choisir des tromblons qui ne péteraient pas à la gueule du tireur, il ne voulait pas d'ennuis. Quand les couvertures seraient prêtes, Jeff aurait tout ce dont il avait besoin pour développer d'un coup sa quincaillerie générale. Il s'était fabriqué une bannière qui lui servait en quelque sorte d'enseigne portative. C'était une tige de coudrier bien droite au bout de laquelle il avait solidement ficelé un parapluie de toile noire par le manche. On pouvait

l'ouvrir ou le fermer, selon l'humeur et le climat, mais il était bien plus impressionnant ouvert, quand le pavillon protégeait le martin-pêcheur éclatant qu'il avait décroché de son mur, monté sur baguettes et pendu par une ficelle à un clou dans la tige. Pour améliorer le portage et la prestance, il avait enroulé à hauteur de la main une corde jaune de belle qualité dont il avait soixante centimètres dans un tiroir. Jeff était très fier de son enseigne mobile qu'il compléterait de son trépied tout aussi portatif lorsque le moment serait venu de porter les affaires dans la plaine. Ce qui n'allait plus tarder car les feuilles rougissaient sur les arbres. Orage-Grondant descendrait bientôt des montagnes et l'attendrait au bord de la rivière plate pour l'emmener avec lui au rendez-vous d'automne des Dakotas. Il le lui avait promis quand ils avaient parlé ensemble de ses chevaux volés et de la façon dont il pouvait les récupérer. Six heures de négociations avaient à peine suffi pour obtenir le privilège d'être introduit par ce grand chef dans leur foire privée. À vrai dire, elles n'auraient peut-être pas suffi du tout si Jeff, à bout d'arguments, ne s'était pas collé ses boules de cire dans les oreilles, indiquant par là qu'il ne voulait plus rien entendre, que les termes du marché étaient définitifs et qu'ils étaient à prendre ou à laisser. Les Indiens avaient parlé devant lui, frappé dans leurs mains, chanté et secoué des pièces de cuivre dans une bourse de peau, sans qu'il bouge d'un poil. Le test de la bourse avait emporté la partie. Orage-Grondant avait fait cesser d'un geste les cabrioles et accepté ses conditions. Jeff avait ôté ses boules de cire et les avait remises dans la bande de son chapeau. Ils avaient chargé leur pipe respective du mélange de tabac et de saule rouge que contenait la poche que l'Indien avait offerte à l'homme blanc en signe de considération, trois heures après le début des pourparlers. Ils les avaient allumées, puis ils avaient procédé à l'échange. Orage-Grondant avait tant apprécié la pipe en bruyère de Sally qu'il avait fait défiler devant Jeffrey trois guerriers peints, larges et solides comme des armoires. Ils faisaient tous les trois partie des braves, ils avaient chacun une fille, Jeffrey pourrait choisir parmi elles laquelle il prendrait pour femme. Jeff avait toussé en aspirant la fumée du saule à laquelle il n'était pas habitué. Il avait souri et remercié Orage-Grondant du grand honneur qui lui était fait. Puis il avait demandé si lui-même n'avait pas une fille et le vieil homme avait éclaté de rire. Il n'en avait pas. Jeffrey devait choisir parmi ces trois-là. Elles étaient toutes fortes et belles et lui donneraient de beaux enfants. Jeff n'en doutait pas, mais il était comme le grand chef, il préférait voir les chevaux avant de les monter. Voir leur père était une bonne chose, mais voir les chevaux eux-mêmes était meilleur encore. Et le grand chef avait à nouveau rigolé comme un tordu. La pipe de Sally tirait comme une cheminée, le vieillard flottait dans un nuage de contentement. Il donna raison à Jeff et lui promit de réserver les trois beautés jusqu'à ce qu'il vienne au-devant de son peuple pour la foire d'automne. Alors, il les verrait, et alors, il ferait son choix. Jeffrey avait accepté de bon cœur et avait saisi ce moment précis pour offrir au grand

chef, en réponse à ses largesses, un homme blanc dont les actions n'étaient pas honorables, pour son amusement. Si le chef avait été surpris par cette proposition, il n'en marqua rien. Il continua de fumer en silence un moment. Puis il hocha la tête et se leva d'un bond. Il attendrait les chevaux au pied des montagnes à deux *miles* de la ville, il les voulait vite et il saurait en voyant son troupeau et l'homme blanc qui venait de lui être livré si Boules-de-cire était lui-même un homme honorable ou non. Jeff avait ouvert la main dans les quatre directions comme pour faire un grand jurement solennel. C'était le signal pour Josh qui les observait à la lunette derrière un chariot depuis des heures. Cinq minutes pour libérer les chevaux du corral avec celui qui devait les avoir gagnés aux cartes. Cinq. Vers les montagnes.

Maintenant, Jeffrey savait que Quibble n'était pas mort, et qu'il courait la plaine avec les Indiens, amputé de ses deux oreilles. Il espérait que cet état de fait ne lui attirerait pas trop d'ennui mais, sur ce point, il avait quelques doutes.

Quand il se leva de son trépied, sa tasse de café, la cinquième de la journée, était vide, et Zébulon prenait le frais sur le balcon de Sally. Lui aussi regardait le début d'automne entamer la forêt en allumant les érables. Et les Chinois clouer leurs murs à côté des siens. Et les allées et venues de chacun dans la rue principale dont la poussière se changerait bientôt en boue.

La maison de Gifford étincelait comme un énorme flocon de givre.

Un courant d'air froid passa sur les balcons de la ville, annonçant le changement de saison à ceux qui s'y tenaient, et à Josh, sur le toit de la blanchisserie. Zeb frissonna et se frotta les joues. Il était grand temps qu'il aille se faire raser.

Silas accueillit Zébulon la porte grande ouverte. Il était couché sur le fauteuil tournant des clients, les pieds plus hauts que la tête, une serviette sur la figure, et il ronflait comme un sonneur.

Zeb secoua la clochette en entrant et le barbier maugréa dans sa barbe avant de jeter un œil au nouvel arrivant. Quand il reconnut Zébulon, il déclencha le mécanisme de basculement du siège et retrouva une position assise.

– Une nuit difficile ? demanda Zeb à Silas qui bâillait et se bouchonnait la figure avec une serviette.

– C'est rien de le dire, fit celui-ci en jetant le bout de tissu dans un coin. Pas fermé l'œil.

– Pauvre homme.

– Mais je ne regrette rien !

Zébulon sourit.

– Je comprends. Tu as les yeux en face des trous ? Tu peux raser un homme qui ne t'a rien fait ?

– Qui sait ? Faut voir.

Zeb s'installa sur le fauteuil que le barbier venait d'abandonner. Silas fit jouer le mécanisme à fond et Zeb se retrouva à son tour les pieds en l'air, un

peu trop à son goût mais il ne protesta pas.

– C'est vrai qu'on est bien là-dedans.

– N'est-ce pas ? C'est ce que je me dis tous les jours, mon vieux Silas, on est drôlement bien dans ton fauteuil spécial rotatif et basculable, t'as sérieusement bien fait d'investir. Deux cents dollars la pièce et quatre cents de transport, une brouille.

Il posa le bol de mousse à raser et entreprit d'affûter son coupe-chou sur la bande de cuir qui pendait à un bras du siège. Il le fit à toute vitesse comme il faisait monter le savon. Zeb lui jetait des petits coups d'œil de côté sans bouger la tête.

– Ne t'inquiète pas Zébulon, je ne vais pas te couper les rouflaquettes à la racine sous prétexte que ton commerce me ruine. Tu n'y peux rien.

– Tu es fair-play, barbier. Tu peux me relever un peu, j'ai le sang qui me monte à la tête ?

Silas posa son coupe-chou et régla le fauteuil de façon à ce que Zeb puisse voir la rue. Il lui passa une serviette sous le cou, qui lui couvrit tout le devant jusqu'aux genoux, et lui badigeonna le visage avec sa mousse à raser. Ce faisant, il lui expliqua que contrairement à ses pronostics, il avait remarqué ces trois derniers jours, que bon nombre des clients du Luxe Rudimentaire se trouvaient satisfaits quand ils s'étaient ébouillanté la barbe dans un bon bain. L'esthétique venait après, et bien souvent, avait-il noté, elle ne venait pas. Ce qui ne manquait pas de l'étonner car jusqu'ici les hommes s'étaient montrés plus soucieux de l'apparence de leur visage que de leur odeur corporelle ou vestimentaire. Silas espérait d'ailleurs que la fichue blanchisserie n'allait pas encore aggraver les choses en captant les dix *cents* de la « coupe complète » qu'il ne pouvait tout de même pas brader en raison des nouvelles normes d'hygiène qui avaient l'air de s'installer en ville. Il ne fallait pas charrier.

– La propreté, Zeb, c'est la fin de l'aventure. Ça et pisser dans des pots de chambre et boire dans des verres au lieu de passer la bouteille.

– Mais tu bois dans des verres !

– Ouais. Mais tu vois ce que je veux dire.

Zeb souriait sous la mousse en se rappelant leur première conversation, quand le fauteuil n'était pas encore inclinable et rotatif et que Silas l'observait attentivement l'air de ne pas y toucher, lui et la double sacoche sur laquelle il appuyait le coude.

Silas approchait la lame du rasoir en tirant la peau de sa joue avec deux doigts pour couper le poil de près, quand Zeb vit passer une ombre devant la fenêtre. Il leva un sourcil. Comme l'ombre s'encadrait dans la porte, il eut un petit geste du menton pour prévenir le barbier de l'arrivée du nouveau client. Silas se tourna, le coupe-chou en l'air, et regarda l'étranger. Grand, poussiéreux, assez puant pour qu'il ait envie de lui conseiller les bains plus haut dans la rue, et assez tendu pour qu'il évite de le faire. Il nota la couleur de ses vêtements, une sorte d'uniforme, et lui tourna le dos à nouveau en disant :

– Repassez dans un quart d’heure, je suis occupé.

L’homme ne bougea pas d’où il était. Il observait Zébulon à demi camouflé par le barbier, et Zébulon l’observait sous sa couche de mousse, entre ses yeux mi-clos. Il ne bougeait pas non plus, mais contrairement à l’homme sur le seuil de la porte, il avait déjà la crosse de son Colt dans la main et le chien était levé. Silas ne se tourna pas une seconde fois pour lui répéter qu’il ferait aussi bien de repasser. L’homme laissa passer trois secondes pleines avant de répondre effectivement. Le timbre de sa voix sonna de façon désagréable dans la boutique. Il tourna les talons et partit en giflant la clochette au-dessus de la porte. Silas serra les mâchoires mais ne fit aucun commentaire. Zébulon remit doucement le chien sur la chambre. Néanmoins, il garda les mains à la ceinture tout le temps que dura la coupe.

En réglant ses dix *cents*, il prévint Silas de se méfier de ce type.

– Il est dangereux.

– Je sais. J’ai déjà vu agir des types en uniforme. Ça les débarrasse du dernier vernis de civilisation. Tu le connais ?

– Jamais vu. Mais peut-être que lui me connaît.

Avant de fermer la porte, il ajouta :

– Et n’oublie pas de passer aux bains ce soir. Il y a une controverse.

– Quel thème ?

– L’amour.

– Ho ho ! Tu peux compter sur moi !

La soirée était encore jeune quand les murs du saloon retentirent d'un cri de goret qui rafraîchit immédiatement l'atmosphère. Une porte claqua à l'étage, une pute échevelée en sortit, un couteau sanglant dans la main, elle hurlait. Sally fit un signe au barman et se dirigea vers l'escalier. Une autre porte s'ouvrit. Gloria regarda, sortit, attrapa le couteau des mains de la Ventouse qui pleurait comme une vache et la prit dans ses bras. Sally rentra dans la chambre où le goret s'exprimait toujours, en disant à Gloria d'emmener cette pute hors de sa vue et de la calmer. L'homme était assis sur le lit et serrait les draps en boule contre son ventre. Il saignait comme le cochon dont il imitait le cri et regardait autour de lui avec des yeux affolés. Sally le gifla à toute volée, il ferma la bouche et ses yeux se fixèrent. Elle lui ordonna de s'allonger.

– Je vais mourir !

– Ce sera meilleur couché. Allonge-toi avant que je t'en allonge une autre.

Il se laissa tomber à la renverse, les draps toujours serrés contre lui. Elle lui enleva le paquet sanglant des mains sans qu'il fasse le moindre geste de protestation. Le couteau l'avait percé à la hanche. Manquant certainement son but, il avait dérapé sur l'os dont on voyait la couleur blême parmi les chairs ouvertes. Le pantalon était complètement foutu. L'homme releva la tête pour regarder la plaie et tourna de l'œil alors que Sally lui disait justement que ce n'était pas grand-chose. Une éraflure. Elle recolla tout de même le paquet de linge sur l'éraflure en question et le ficela assez fort avec un foulard qui traînait avant de redescendre et d'envoyer Arcadia chercher le barbier.

– Il est aux bains, dit quelqu'un dans la salle.

– Et alors ? La baignoire lui colle au cul ?

Arcadia sortit sans attendre la suite. Pendant ce temps, Sally remontait à l'étage et rentrait dans la chambre où la Ventouse sanglotait. Elle fit signe à Gloria qui lui tapotait le dos, de sortir.

– Et laisse le couteau ici.

La Ventouse releva la tête. La morve lui coulait sur la bouche. Elle s'essuya avec le dos de la main.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Sally de sa voix douce qui présageait du pire.

La Ventouse haussa les épaules. Elle reçut une gifle qui fit sauter une épingle de son chignon. Elle cligna des yeux plusieurs fois avant de voir Sally distinctement devant elle, les bottines bien plantées sur le sol, la main

ouverte et prête à repartir dans l'autre sens. Elle se protégea la tête avec les bras en criant :

– C'est sa faute, je l'avais prévenu !

Sally lui tendit un verre plein.

– Mais encore ?

Il ressortit de leur entretien que l'imbécile qui saignait dans la pièce à côté avait fait de la Ventouse l'objet d'un pari aussi imbécile que lui le grand soir des bains où la ville s'en était donné à cœur joie.

Il avait estimé le volume de la Ventouse à dix seaux d'eau pleins et misé là-dessus ses économies et ses bottes contre un imbécile de son niveau qui la jugeait entre quinze et vingt. Malgré ses protestations, ils avaient voulu vérifier leurs hypothèses et l'avaient jetée dans une baignoire pleine qu'elle avait fait copieusement déborder. Ensuite, ils avaient compté le nombre de seaux qui restait dans le baquet. Puis il y avait eu une embrouille parce qu'ils ne savaient plus si elle faisait ce qui restait dans la baignoire ou ce qui en était sorti. Ils s'étaient tapé dessus, ils avaient rebu un coup, et finalement décidé que le problème venait d'elle et qu'ils allaient arranger ça. Et alors ils avaient soigneusement compté les seaux pour remplir à nouveau la baignoire et ils l'avaient déshabillée complètement et ils l'avaient remise dedans et ils lui avaient enfoncé la tête parce que la tête comptait aussi. Et non, Zébulon n'était pas intervenu parce qu'il n'était pas là, répondait la Ventouse en regardant Sally du coin de l'œil. Elie non plus, il était lui-même très occupé quelque part avec la petite blonde de l'élevage de moutons poilus et tous les autres rigolaient comme des bossus de cette histoire, une honte.

– Je les avais prévenus, répéta-t-elle en se protégeant à nouveau le visage alors que Sally remontait le châle qui glissait sur son épaule.

Silas n'était pas au Luxe Rudimentaire contrairement à ce qui se disait au saloon. Il y avait bien une baignoire réservée à son nom mais il n'était pas dedans. Arcadia avait forcé le passage pour s'en rendre compte par elle-même. Tous ces messieurs étaient installés comme des rois dans l'eau fumante, chacun disposait d'une tablette posée en travers de sa baignoire, chargée d'un verre et d'un petit pot de terre sur lequel il pouvait placer son cigare. Ils avaient également un crachoir sur leur gauche et une serviette à disposition sur le rebord, à côté du pain de savon qui pendait dans son filet. Ils discutaient tranquillement. Ou plutôt, ils se taisaient tranquillement.

Gifford venait de leur raconter le très vieux mythe de l'androgynie pour expliquer une conception de l'amour à laquelle il aurait aimé croire et tous les autres rumaient ça dans leur coin en regardant le plafond. Josh qui était venu à la discussion pour savoir si oui ou non, il était possible et bon et légitime de tomber en amour pour la première Chinoise venue qui était peut-être une sorcière, trouvait ahurissante cette histoire de boule humaine séparée par les dieux dans un élan de jalousie. Si c'était vrai, il était peut-être lui-même le descendant d'un chinois qui s'était fourvoyé en cherchant sa

moitié aux débuts des temps. Ou Xiao Niù était une Écossaise dont l'arrière-arrière-grand-mère avait fait beaucoup de chemin. Ce qui lui paraissait incroyable. Il secouait la tête dans son bain.

Jeffrey regardait l'escogriffe du coin de l'œil et se demandait de quelle tribu Gifford tenait pareille affabulation. Il avait l'air d'en connaître un rayon et il savait causer. Ce genre de récit n'était pas pour rassurer Jeff sur les Indiens. Il lui rappelait qu'il ne savait rien à leur sujet et un faux pas, dans certaines circonstances, il en était conscient, pouvait être fatal. Jeffrey avait d'autant plus de doutes qu'il avait soutenu une demi-heure auparavant une tout autre idée de l'amour. Celui des beaux corps, de tous les beaux corps qu'on pouvait rencontrer et même, de tous les beaux corps qu'on ne rencontrait pas, de tous les beaux corps qui existaient, passés, présents et futurs, qu'on les baise ou qu'on ne les baise pas. Et en faisant cet élargissement vertigineux à tous les corps, il avait senti que l'idée s'allégeait en lui, se délestait du désir immédiat, passait par-dessus la jouissance et atteignait des sommets inégalés. Pat, qui maintenait que l'amour était logé au-dessus de la vessie et en dessous de l'estomac, ce pour quoi il avait des rapports très étroits avec la nourriture et l'alcool, lui avait dit qu'il avait les yeux plus gros que le ventre. Zeb avait rigolé. Il s'était trouvé bien au début de pouvoir se contenter d'alimenter les verres plutôt que la conversation qui lui paraissait plus épineuse qu'elle n'en avait l'air, surtout après la nuit qu'il avait passée avec sa robe de pionnière dans le lit de Sally, mais il n'avait pas pu s'empêcher d'ajouter son grain de sel en racontant une histoire qui avait ouvert la voie à Gifford et à ses androgynes. Selon Zébulon, Amour était quelqu'un. Il avait été engendré dans des temps très anciens par le dieu de la ressource un soir qu'il était pris de boisson et qu'il était tombé sur une humaine en haillons, la pauvreté incarnée, superbe, endormie devant la porte du saloon. C'est pour cette raison qu'Amour était dur, pauvre, en sandales, sans maison, mais résolu, ardent, excellent pisteur, sorcier magicien et beau parleur. Ni mortel ni immortel, jamais longtemps satisfait, jamais vraiment fatigué, Amour, avait dit Zébulon, était un bâtard de toute beauté.

Elie qui apportait à ce moment-là les bassines bouillantes pour maintenir la température ambiante à son degré idéal, avait immédiatement vu en pensée le petit être qui résulterait de leur union, à lui et à Ilse, lorsque l'activité sexuelle qu'ils déployaient sans frein depuis qu'ils avaient emménagé dans leur tipi personnel et douillet, porterait ses fruits. Il aurait les yeux de sa mère, ses cheveux, les épaules de son père, leur goût du bonheur. Il serait radieux et inégalable. Gifford avait repris la parole au milieu de ses rêveries et peint le portrait de l'être complet qui régnait avant l'avènement de l'humain tel qu'on le connaissait aujourd'hui. Coupé en deux, debout sur ses pieds. Et Arcadia avait déboulé debout sur les siens en demandant après Silas dont on disait qu'il était au bain et qui n'y était pas. Zeb avait blêmi. Il était rasé de près, cela se vit dans l'instant. Les baigneurs perçurent le malaise sans se l'expliquer. Zébulon lança à Elie la bouteille

qu'il avait ouverte en lui rappelant de vérifier les niveaux jusqu'à son retour. Il se tourna vers Arcie et lui dit :

– On va le chercher.

Elle fut surprise de la rapidité avec laquelle Zébulon attrapait sa veste, car elle n'avait pas dit pourquoi on cherchait le barbier. Sans y penser, elle toucha l'arme qui ne la quittait pas, suspendue sous sa robe, à deux doigts de sa jarretière.

Quand ils furent près de l'échoppe, ils virent que la porte était grande ouverte. La clochette gisait au sol. Zeb et Arcadia se plaquèrent contre le mur de chaque côté de l'ouverture. Ils tendirent l'oreille. Zébulon avait dégainé et tenait son arme à la verticale contre son épaule. Arcadia serrait elle aussi la crosse de son Reminger dont le canon pointait discrètement sous l'étoffe. Ils retenaient leur respiration. Ils n'entendaient rien sauf le bruit d'une goutte qui tombait régulièrement dans une bassine en fer. Zeb entra d'un coup dans la pièce en couvrant l'espace dans toutes les directions. Inutilement. Il n'y avait qu'une masse sombre affalée dans le fauteuil basculé au maximum. Et Zeb n'avait aucun doute sur son identité, seulement sur son état.

Il chercha le pouls du gisant à la carotide et le trouva, enfoui dans des rigoles de sang. Il battait. Arcadia venait de dénicher la lampe et de l'allumer. Elle s'approchait en la tenant à bout de bras, le plus haut possible pour éclairer la scène. Quand elle l'eut vue, elle porta sa main libre à sa bouche et regarda Zébulon dont la glotte montait et descendait à toute vitesse comme s'il était en train d'avaler une couleuvre. Il lui prit la lampe des mains et lui dit d'aller chercher Gifford, à fond de train. Elle partit en courant. Laissant derrière elle l'odeur du sang et le crâne découvert de Silas qu'elle avait vu battre comme un tambour.

Elle courut d'une seule haleine aux bains qu'elle venait de quitter, sourde à l'appel de son nom qui traversait la rue à sa rencontre, sourde comme un pot, tout entière occupée à courir. Elle passa en trombe devant Elie qui portait une bassine vide et fonça dans les bains où elle se cramponna à la baignoire de Gifford, incapable de reprendre son souffle pour parler. Ce ne fut pas nécessaire. Gifford sauta de l'eau, ceignit la serviette autour de ses reins, sortit et remonta la rue au pas de course. Zébulon était penché sur le visage ensanglanté de Silas. Il lui tenait la main et lui disait de rester éveillé, de le regarder. Gifford examina l'os du crâne, prit le pouls, souleva la paupière qui ne s'ouvrait pas, puis il fit le tour du propriétaire avec la lampe et ramassa ce dont il avait besoin dans les affaires du barbier. Il voulait aussi des serviettes, de l'eau chaude, du whisky et un opiacé. Arcadia qui était sur ses talons repartit en courant. Zeb fut chargé de tenir la lampe au-dessus du champ opératoire, sans trembler. Il pouvait garder la main de Silas dans la sienne. Il boirait un coup plus tard.

Il n'y eut qu'un seul hurlement. Quand Gifford versa l'alcool sous le cuir chevelu découpé en priant pour que l'homme y survive. Un seul long hurlement terrifiant qui coagula l'espace de la rue autour de Sally qui venait

aux nouvelles. Elle se figea et son cœur s'arrêta un instant dans sa poitrine en reconnaissant le cri de la douleur quand elle ne passe plus par un homme mais directement de l'Enfer sur la Terre. Quand il s'éteignit, elle s'ébroua et se fit violence pour relancer son pas. Elle serrait contre elle son châle quand elle pénétra dans l'échoppe du barbier pour voir Gifford percer l'un des quarante-huit trous d'aiguille qui fermeraient la plaie. Silas était évanoui et Zeb n'était pas loin de suivre le même chemin quand elle le relaya pour tenir la lampe, prenant dans sa main, la main qu'il venait de lâcher.

C'est elle qui trouva à côté du rasoir dont l'agresseur s'était servi un morceau de chemise taché de sang qui n'appartenait pas au barbier. Elle le ramassa et le montra à Zeb quand ils furent tous les deux au calme, derrière le bar qu'elle venait de fermer, tard, bien tard dans la nuit.

Car d'abord il avait fallu finir de raccommoder Silas, panser son crâne et passer un onguent gras sur son visage totalement tuméfié. Et il avait fallu le porter sur une litière jusqu'à la tente centrale de Nils où les femmes le veilleraient pour la première nuit.

Au saloon, Gifford avait également recousu, sur sa lancée, l'imbécile à l'étage qui avait copieusement arrosé ses draps bien que sa vie ne fût pas en danger. Et on l'avait porté lui aussi dans la tente centrale qui ressemblait de plus en plus à un hôpital, bien qu'il gueulât sur tout le trajet que la baignoire serait pleine de foutre quand il y replongerait cette pute et qu'elle y laisserait la peau. Il avait encore fallu que Sally lui cloue le bec en lui promettant que s'il remettait les pieds dans son bordel, ce serait elle qui sortirait le couteau et qu'elle se montrerait beaucoup, beaucoup plus précise que la Ventouse.

Une fois chez elle, il avait fallu qu'elle serve la tournée générale pour rassurer les clients, qu'elle accueille Gifford qui n'avait toujours pas eu le temps de repasser sa cape de pluie, qu'elle plaisante avec lui qui se promenait maintenant sans sa bourse de plumes au poignet, un progrès, et qu'elle serre Arcadia dans ses bras, sans raison, aussi fort qu'elle pouvait.

Zébulon n'eut pas le moindre haussement de sourcils lorsqu'il vit le bout d'étoffe vert bouteille entre les doigts de Sally. Il n'avait pas besoin d'entendre Gifford expliquer pourquoi ce scalp n'était pas de la main d'un Indien, il le savait. Il savait de quoi il retournait. Qui étaient ces miliciens, d'où ils venaient et ce qu'ils cherchaient. Ou qui ils cherchaient. Ce qu'il ne comprenait pas, en revanche, c'était pourquoi ils l'avaient retrouvé. Les miliciens n'abandonnent pas, ne retournent pas sur leurs pas, pas ceux-là. Or les miliciens étaient déjà passés. Il les avait délibérément laissés passer devant lui, atteindre et fouiller cette ville où personne ne l'avait vu puisqu'il n'y avait pas encore mis les pieds. Grâce à sa qualité de piéton, il avait maintenu entre eux et lui, la distance idéale. La distance qui n'aurait pas dû cesser de croître car ils n'avaient aucune raison de rebrousser chemin avant d'atteindre la Californie.

Sally se souvenait de ces hommes en pantalons noirs et chemises vertes. Ils étaient venus boire chez elle. Ils avaient posé des questions. Ils avaient

monté des putes et ils étaient repartis. Maintenant, il ne manquait plus à Sally que de savoir pourquoi ils cherchaient Zébulon. Elle sortit leur whisky préféré puis elle attaqua directement, la voix chaude comme un gant :

- Tu as braqué une banque Zeb ?
- En quelque sorte.
- Comment ça, en quelque sorte ?
- C'était surtout mon fric.
- Et tu ne pouvais pas le demander simplement au guichet ?
- C'est ce que j'ai fait.

Il souriait, mais il savait qu'elle ne répondrait pas à son sourire avant d'avoir obtenu de lui toute l'histoire. Et il ne savait pas si elle sourirait à nouveau après y être parvenue.

Au moment où Zeb s'éclaircissait la gorge avant de commencer son récit, Brad se levait de son lit de camp et attrapait le fusil posé contre la toile de sa tente. Il venait d'entendre les vaches s'agiter dans l'étable. Trois jours auparavant, il avait repéré des traces d'ours dans la boue des flaques d'eau en lisière du bois.

Quand il sortit, la pluie qui attendait depuis le crépuscule commença de tomber. Elle s'écrasait en chuchotant dans les herbes une comptine de nuit et de doux automne à laquelle il ne se fiait pas. Les après-midi étaient clairs et portaient de beaux souvenirs de l'été mais il gelait tous les matins. Dans deux semaines, les premières neiges tomberaient et repartiraient prévenir l'hiver. Et alors, il faudrait être sérieusement prêt. Les trois cordes de bois qui s'entassaient contre l'étable étaient un bon début mais elles ne suffiraient pas. Il faudrait que Josh lui donne un coup de main, quand il aurait fini son toit pour la blanchisserie des Chinois. S'il ne se mettait pas en tête de construire autre chose. La Douzine beugla comme une folle et Brad l'entendit donner du museau dans la mangeoire. L'ours ne devait plus être très loin. Il pressa le pas en reniflant l'air pour essayer de savoir par où il venait mais il ne sentit rien. La pluie annulait les odeurs. Quand il tourna le coin, il vit que la porte de l'étable était grande ouverte et il pensa d'abord que l'animal était dedans avant de se dire que si c'était le cas, les vaches feraient beaucoup plus de bruit que ça. Il s'approcha de la porte en se retenant de parler aux bêtes. Quand il fut tout près, il se plaqua contre le mur et recommença d'écouter. Sur le seuil, il vit une tache de sang. Au loin, peut-être en lisière des pins, il entendit un cheval hennir sur le mode de l'effroi. Tout cela ne lui plaisait pas. Il s'enfonça dans le mur de son étable et se mit à faire corps avec le bois, tous les sens en alerte, le doigt sur la détente, ouvert à tous les déplacements de l'air à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse. Complètement ouvert, il attendit. Au loin, le cheval tomba, et peu après, la brise trempée lui apporta l'odeur du sang frais. La paille crissa dans l'étable. Quelque chose venait de se lever, quelque chose dont il savait déjà que c'était quelqu'un. Quelqu'un qui avait peut-être simplement bu du lait au pis de la Douzine, un

affamé, un assoiffé, qui laissait du sang partout où il passait. Quand l'homme passa le seuil, Brad abaissa son fusil sans se presser et lui planta d'un coup le canon entre les omoplates, assez brutalement pour lui couper le souffle et annuler sa première réaction.

Sans rien dire, il le projeta sur le mur de l'étable, la face contre le bois, les reins cloués aux planches sous la pression de l'arme. Instinctivement, l'homme leva les mains et les plaqua au-dessus de sa tête. La manche droite de sa chemise était arrachée au niveau de l'épaule, une longue estafilade courait du haut du biceps à son poignet, partiellement fermée. Il écarta les jambes. Brad l'observa minutieusement. Ses bottes, ses éperons, ses pantalons de drap noir, la chemise de laine qui tombait de sa ceinture, la crosse du pistolet, le chapeau dans son dos avec sa bande sombre, le bijou à son annulaire gauche. La patience dont il faisait preuve. Il ramena légèrement son arme. Les mains toujours en l'air, l'homme se décolla du mur et se tourna. Il avait sous la mâchoire une autre estafilade, plus profonde que celle qui courait sur son bras. De gros caillots de sang s'étaient formés et lui faisaient un bouc noir sur tout le côté droit. Ils se regardèrent dans les yeux. Puis Brad parla :

– Chasseur de primes ?

L'homme sourit et découvrit une incisive en or qui brilla brièvement sous la lune.

– Pas tout à fait. Milice d'Owensboro. J'ai trouvé le type qu'on cherche, j'allais prévenir les autres.

– En passant par mon étable ?

– J'avais soif.

Brad hocha la tête et laissa passer quelques secondes. Puis il reprit :

– On dirait qu'il est coriace.

– Je sais pas. Je lui ai pas encore parlé.

– Et ça ? demanda Brad en pointant le canon dans la direction de sa mâchoire.

– Le barbier n'était pas très doué. La prochaine fois, il saura comment s'y prendre.

L'incisive brilla une deuxième fois dans la bouche de l'inconnu et Brad sut que s'il la voyait une troisième fois, la situation basculerait rapidement.

– Tu comptes payer pour le lait ? demanda-t-il en baissant son arme.

– Mais comment ! répondit l'homme en descendant les mains comme dans un rêve, d'un seul mouvement fluide vers sa poche de côté.

Sa paume droite venait juste d'entrer en contact avec la crosse de son pistolet sous sa chemise quand le coup de fusil lui défonça la cage thoracique. Brad vit un instant le bois au travers de son corps, qu'un rideau de sang occulta l'instant suivant. Il le regarda au visage et vit ses yeux encore vivants, la totalité de sa denture, le dernier feu de l'incisive et la nappe de la mort sur l'ensemble de ses traits.

L'homme creva avant de tomber.

Brad le laissa sur place et entra dans l'étable en parlant aux deux vaches. Il leur frappa la croupe et leur caressa l'échine avant de remettre un peu d'herbe dans les mangeoires. Il fallait qu'elles se tranquillisent pour ce qu'il allait devoir faire. Il les quitta en parlant toujours et gravit la pente de la prairie vers la lisière. Il montait vite.

Avant de distinguer l'animal derrière le corps du cheval dont une jambe frappait convulsivement le vide, il l'entendit. Il mangeait. Puis il le sentit et ses bras et sa poitrine furent parcourus d'un frisson glacial qui l'obligea à contracter ses muscles. Le fusil monta tout seul et s'ajusta sur la cible au moment où elle apparut. Debout sur ses pattes, le museau couvert des entrailles emmêlées du cheval, l'ours regarda l'homme. Ses yeux minuscules brillaient d'une lueur surnaturelle. Brad les vit au milieu de la fourrure hirsute et souillée avec une précision qu'il ne s'expliqua jamais. La balle fit exploser l'œil droit et sortit derrière la tête en détruisant la moitié de la boîte crânienne avant de s'enfoncer dans le tronc d'un gros pin qui craqua bruyamment. Le deuxième œil parut s'ouvrir démesurément. L'ours leva les pattes comme pour se rendre ou toucher les étoiles qui se dérobaient si soudainement, puis il tomba de tout son long sur le cheval dont la jambe s'était enfin immobilisée.

Quand l'écho concentrique de ce dernier coup de feu se fut complètement dissipé et qu'il n'entendit plus à nouveau que le murmure de la pluie sur les aiguilles et dans les herbes, Brad redescendit à l'étable. Il posa son arme à l'abri et commença de détacher les vaches. Il eut beaucoup de difficultés à les amener devant le bois de pin. L'odeur du sang de l'ours les affolait. Il dut employer sa plus longue corde pour arrimer le corps du cheval au joug de fortune qu'il leur avait passé. Elles le tirèrent néanmoins avec l'aide de la pente jusqu'aux abords de l'étable. Quand ce fut fait, Brad les délia, les ramena sur la paille et ferma la porte derrière elles.

Il eut besoin de tout ce qui restait de la nuit pour creuser un trou capable de contenir l'homme et le cheval qui étaient morts presque simultanément sans le savoir.

Quand ce fut fait, la terre tassée à coups de botte et de pelle, il ne s'arrêta pas et remonta examiner la dépouille de l'ours. Il brouilla les traces laissées par le transport du cheval, puis, devant l'étable, celles de l'homme. Il noya la flaque de sang avec plusieurs seaux d'eau. Et il jeta sur le tertre ce qu'il avait de fumier. Ensuite, il rentra avec ses vaches et fit à la Douzine qui était la plus résistante, une longue griffure sur la cuisse au moyen de sa fourche. Elle beugla et lui envoya un coup de pied qui le manqua de peu. Quand elle fut un peu calmée, il épongea le sang avec un bouchon de paille et chargea la mangeoire de fourrage. Après la nuit qu'elles avaient passée, il était inutile de les traire.

Brad sortit de l'étable avec la sensation du travail accompli. Il regarda le soleil se lever en soufflant de gros nuages de vapeur devant lui. Il n'avait pas senti le gel s'installer.

À trois *miles* de la ferme, Xiao Niù frappait le fond de son seau contre la fine couche de glace qui couvrait la surface de l'abreuvoir. Elle le plongeait à moitié et le ressortait plein d'une eau tellement froide qu'elle pouvait faire enfin tomber la fièvre du barbier.

Elle l'avait veillé avec les deux filles de Nils sous la tente centrale durant toute cette longue nuit dont Gifford et Jeddie Chan avaient convenu ensemble que c'était peut-être la dernière pour l'homme qui avait été ramené inconscient de son échoppe. L'opiacé en poudre qu'avait fourni le Chinois avait adouci un temps le sommeil de Silas, avant de le peupler de sanglantes chimères qui l'avaient fait hurler dans ses rêves. Toutes les heures, avec une précision de métronome, il essayait de s'asseoir sur sa couche, les trois femmes devaient alors peser sur ses jambes et tenir ses bras. Quand il retombait sur ses oreillers, elles lui bassinaient le cou et les épaules pour tenter de le rafraîchir. Elles n'avaient accès ni à son front, bandé jusqu'aux sourcils, ni à son visage qui n'était plus qu'un hématome noir et enflé couvert de gras. Zeb et Gifford l'avaient ramené sur la civière dont Ilse et Cristophia se servaient pour transporter les hommes saouls aux lits qu'ils avaient loués. Ils l'avaient installé avec leur aide dans un angle que les courants d'air n'atteignaient pas. Puis ils avaient ramené un autre homme juste après, beaucoup moins mal en point, muet comme une carpe, qui avait bu bien sagement sa tasse de décoction et s'était appliqué ensuite à ce qu'on l'oublie complètement. Il y était parvenu sans peine tant Silas, de son côté, requérait d'attention. Xiao Niù avait fait trois fois le chemin vers l'abreuvoir avec son seau et la nuit lui avait à chaque fois paru plus noire. Les hommes étaient rentrés par petites bandes après la fermeture des bains et du saloon. Ils avaient rejoint les tentes, plus silencieusement qu'à l'habitude. Elie était venu embrasser Ilse. Josh, derrière lui, avait passé la tête alors que Silas venait de traverser une nouvelle crise. En voyant Xiao Niù et Cristophia s'affairer ensemble autour du torse nu du malade, il avait rougi jusqu'à la racine des cheveux et quand elles avaient levé les yeux, il s'était carapaté à reculons en marmonnant qu'il reviendrait. Jeff et Pat étaient entrés derrière lui, avaient brièvement regardé la scène et s'en étaient retournés sans commentaire. Franklin s'était avancé timidement puis Bird Boisverd avait demandé s'il pouvait leur être utile à quelque chose, alors Ilse était allée chercher Nils pour qu'il fasse cesser ce défilé, Silas avait besoin de calme.

La nuit était passée, chaotique, entre les écueils brûlants du délire. Le troisième seau d'eau glacée était presque vide quand les hommes avaient commencé à s'agiter dans les tentes. Le jour était vraiment levé. Xiao Niù versa ce qui restait du seau dans la baignoire où trempaient les serviettes qu'elles avaient manipulées toute la nuit. Elle ressortit dans l'air froid et s'en fut puiser l'eau pour la quatrième fois à l'abreuvoir où la glace ne s'était pas reformée. Alors qu'elle s'en retournait, elle vit des hommes rassemblés au milieu de la rue. Ils étaient montés et piétinaient devant le saloon en produisant de petits nuages impatients. Elle distinguait Josh sur son alezan,

Jeffrey à ses côtés, le fusil dépassant de ses fontes. Elie, Bird Boisverd qui avait déjà dû s'occuper des brebis. Et le boucher, l'armurier ainsi que trois autres qu'elle avait dû affronter en arrivant dans cette ville.

Elle vit aussi Sally, sur un cheval noir, à califourchon, en pantalons, emmitouflée dans un long manteau de peau, les mains gantées, un lasso accroché au pommeau de sa selle. Elle tenait par la bride le cheval de Zébulon et criait quelque chose en direction de son saloon.

Xiao Niù s'arrêta un instant. Zeb était sous l'auvent et répondait aux hommes qu'ils ne savaient pas à quoi ils s'attaquaient.

Depuis le petit jour, il essayait de dissuader la troupe qui s'était formée spontanément autour du premier café et qui voulait la peau du type qui s'en était pris à Silas. Il leur avait fait valoir que cet homme n'était sûrement pas seul pour agir de cette façon et que son style de combat en disait assez long sur ce que sa bande était certainement capable de faire. Il leur montra le bout de manche que Sally avait ramassé et leur expliqua que les gens qui portaient ce genre de vêtement pensaient agir selon la loi et qu'il n'y avait rien de plus dangereux. Il n'était parvenu qu'à s'attirer des coups d'œil surpris et gênés. Sally l'avait toisé de bas en haut et avait dit au barman d'aller seller son cheval. Elle était montée dans sa chambre, en était ressortie dix minutes plus tard, habillée de pied en cap, un lasso au poing et deux Colts sous le manteau. Elle n'avait pas quitté Zébulon des yeux en descendant les marches, elle avait traversé sans un mot le groupe d'hommes devant le bar, et avant de passer sa porte, elle avait tourné la tête et déclaré :

– C'est pour Silas qu'on y va.

Ils l'avaient tous suivie, laissant Zébulon pantois au milieu de la pièce.

Zeb savait qu'elle ne l'attendrait pas longtemps. Il était néanmoins remonté dans sa chambre un instant pour régler un détail et prendre les cartouches dont il aurait certainement besoin. Quand il ressortit du bar, elle relâcha les rênes et talonna sa monture.

Xiao Niù, qui avait posé son seau, vit la troupe s'ébranler. Alors qu'elle en reprenait l'anse, elle la vit s'arrêter. Elle vit Sally lever la main, deux cavaliers mettre pied à terre, puis quelques instants plus tard, tous les chevaux de l'expédition faire demi-tour et s'en retourner au saloon.

Contre le soleil levant, elle reconnut Brad dont la silhouette se découpait minutieusement. Il ouvrait la marche. Et dans la détermination tranquille de son pas, Xiao Niù vit avec soulagement la clôture de cette nuit qui avait commencé dans le sang.

Ce qui s'était passé entre Zébulon et Sally dans le laps de temps où elle avait fermé le bar et où elle avait servi les premiers clients du matin, personne ne le sut exactement. Personne ne s'en soucia non plus pendant les semaines qui suivirent.

Brad avait montré le morceau de tissu qu'il avait découpé dans la chemise du mort qu'il avait enterré sous son fumier et la chasse à l'homme qui venait à peine de commencer s'était trouvée sans objet. Il avait aussi montré le bijou qu'il avait ôté de l'annulaire gauche du mort, et les hommes présents avaient immédiatement compris pourquoi le visage de Silas était à ce point détruit. Franklin avait étouffé un juron de révolte et de dégoût. Tout le reste, cheval, selle, harnachement et chapeau, Brad l'avait enfoui avec le corps. Il avait agi en état de légitime défense mais il n'avait aucun témoin, et tout le monde avait compris qu'il prenne quelques précautions. Restait le corps de l'ours en lisière de son bois, dont la peau était intacte, sauf un grand trou à l'arrière de la tête. Jeffrey avait sifflé en entendant ça et il était aussitôt parti chercher Jeddie Chan qui, dans son idée, devait s'y connaître en tannerie.

– Cette peau-là, Brad, on va t'en faire une descente de lit nom de Dieu !

Et à partir de ce moment, pour Jeff, il n'y eut plus que les peaux.

Avant de partir au rendez-vous d'automne, il vendit à Elie la pièce de bison issue de sa toute première négociation. Le jeune homme la voulait pour sa couche sous le tipi qu'il avait monté sous l'œil critique de Nils le jour où Nils lui avait dit qu'il pourrait vivre avec Ilse s'il lui prouvait qu'il était capable de l'abriter. Elie était parti plusieurs jours avec son cheval. Il avait rapporté dix-huit perches parfaitement rectilignes et un vaste manteau de tente. Il avait convoqué Nils un matin après la traite et avant le repas de midi, la question était réglée. Peu de bois, des peaux, de la laine au sol en épais tapis, un foyer encadré de grosses pierres, il ne lui en avait pas fallu davantage pour juger l'habitat convenable. La robe de bison dont Elie voulait orner son lit était dans son idée aussi précieuse qu'un souvenir transformé en promesse. Il avait longuement parlé à Jeffrey qui s'était aperçu à cette occasion qu'il était un peu trop coulant avec les acheteurs sentimentaux. Mais il avait préféré la vendre à Elie plutôt qu'à n'importe qui d'autre qui l'aurait emportée loin de ses yeux pour toujours. Il pourrait ainsi, s'était-il dit, la revoir à l'occasion si le couple l'invitait à prendre un thé.

Gifford et les Chinois avaient fourni un excellent travail en très peu de temps. Toute la laine récoltée avait été lavée, séchée au coin du feu et cardée en un tournemain. Les filles de Nils avaient enseigné à toute l'équipe l'art de

faire des couvertures et bientôt, Jeffrey avait reçu sa commande par paquets de six bien ficelés. Elles étaient toutes, comme il le vérifiait à chaque livraison, d'un moelleux et d'une blancheur inégalables.

Josh, à sa demande, avait fabriqué un travois assez solide pour grimper des murailles. Sur toute la longueur des perches, il avait fixé des boucles de cuir auxquelles Jeffrey pourrait accrocher les gamelles et les bidons qui l'annonceraient à plusieurs lieues de distance. En échange de deux gros sacs de peau, Bird Boisverd lui avait prêté son poney indien pour tirer le tout. Il était expérimenté et connaissait les plaines et les sauvages mieux qu'aucun homme.

Bird entrait rarement dans la quincaillerie McPherson parce qu'il avait peu de moyens et que tant d'objets dans ce petit espace lui tournaient la tête. Mais quand il le faisait, il prenait de longues minutes pour regarder les oiseaux peints à côté de la peau d'hermine. Il s'arrangeait pour faire ses achats à chaque fois que Gifford avait apporté un dessin. Il prenait dix clous dont il n'avait pas l'utilité ou une lanière de cuir qu'il aurait pu se tailler lui-même et il restait le nez en l'air contre la caisse, à cligner des yeux devant les peintures. Jeff avait fini par lui dire qu'il pouvait passer quand il voulait voir ces satanés papiers peints qui ne servaient à rien qu'à vider son stock de feuilles, qu'il n'était pas obligé de se ruiner pour ça. Et quand ils avaient fait leur coup de commerce, il avait glissé dans un des deux sacs une grande aigrette blanche au bec jaune, éclatante.

Comme les moutons venaient d'être ratiboisés et qu'ils pourraient se lever seuls jusqu'au printemps prochain sans attraper froid puisque Nils avait décidé de les parquer cette année dans une grange au lieu de les laisser dehors comme de vrais Shasta sauvages, Bird se retrouvait sans emploi. Nils lui gardait son lit pour les services qu'il rendait par ailleurs mais Bird Boisverd avait des projets plus ambitieux. La diligence qui passait peu, ne passerait plus du tout dès que la neige aurait commencé à tomber. Or si on pouvait vivre une saison complète sans livraison de mercerie et d'outillage, il était plus difficile de se priver de toute communication avec le reste du continent. Bird Boisverd avait réfléchi et jugé qu'une entreprise de courrier correspondrait en tout point à son idée de faire fortune sans descendre de cheval. Il avait donc loué son cheval indien à Jeff contre deux sacs compartimentés et doublés de drap. Puis avec l'or qu'il avait récupéré en jouant au bingo sur les conseils de Zébulon dans l'antichambre du Luxe Rudimentaire, il avait acheté les bricoles qui lui manquaient, dont un écusson postal qu'il s'était cousu à l'épaule droite. Et il s'était promis qu'avec la poste Boisverd, chaque lettre arriverait à bon port, et serait ouverte par son destinataire, ou ne le serait pas.

Il était parti presque à vide vers l'est et les plaines inhospitalières qu'il envisageait d'un œil neuf maintenant qu'il avait à la fois un lieu où revenir et une raison de le quitter. Il emportait une annonce qu'avait rédigée Zébulon pour un cuisinier qualifié auquel on fournirait des ustensiles et un poêle

quatre feux. Il emportait aussi dix dollars dans une enveloppe que Josh lui avait remise avec la mission de trouver une chaîne en or qui serait assez fine et assez souple pour faire preuve aux yeux d'une femme d'un attachement profond qui se refuserait toujours à devenir un poids. Il emportait encore, mais sans le savoir, l'aigrette de Gifford sur son papier craquant.

Josh McPherson qui lui avait ainsi confié son cœur et toute sa fortune, vint le saluer le matin du départ, et lui souhaiter bonne chance. Comme s'ils avaient à nouveau gagné une botte chacun, ils se serrèrent la main. Puis Bird partit au pas, une chanson dans la gorge, dans l'air fumant de froid.

Josh était spécialement descendu de la ferme où il travaillait avec son père à couper et débiter les quatre cordes de bois qui lui manquaient pour l'hiver. Il en descendait à chaque fois qu'il le pouvait et qu'il trouvait un prétexte présentable. C'était Jeff qui voulait une amélioration sur son travois, Elie qui l'avait invité à prendre un verre, Zébulon qui avait besoin d'une septième canalisation. Jusqu'à Pat qui avait commandé une perdrix, tout faisait l'affaire. Et Brad savait très bien où son fils courait comme il courait à cinq ans, le cœur éclatant dans la poitrine, dans quels bras. Il le savait depuis qu'il l'avait vu, un fusil en travers du torse, tenir tête à un groupe d'hommes armés qui n'auraient pas hésité longtemps à l'écarter de leur chemin si les choses avaient tourné autrement.

Où que soit Xiao Niù quand il arrivait en ville, Josh savait où diriger ses pas. Le plus souvent, ils se voyaient à la blanchisserie et Gifford, au bout d'un moment, faisait en sorte qu'ils puissent se taire et se regarder dans le blanc de l'œil sans témoin. Ou bien il se chargeait du travail de Xiao Niù et prenait le fer brûlant de ses mains, ou bien il sortait pour les laisser là, au chaud, dans les odorantes vapeurs du linge.

Jeddie Chan et les masseurs surveillaient de près ces deux-là. Josh et Xiao Niù savaient très bien qu'ils étaient en passe de vivre quelque chose qui ne plairait à personne. Mais ils n'y pouvaient rien.

Josh portait partout avec lui un croquis que Xiao Niù avait fait pour lui. C'était quatre murs surmontés de quatre toits courbes très hauts et très pentus. Sur la pointe des pignons, elle avait dessiné des boules en précisant qu'elles étaient rouges. C'était un souvenir de sa toute petite enfance.

Dans une bourse de peau, Xiao Niù avait serré avec un ballot d'herbes blanches, la pointe de flèche que Josh avait reçue dans le bras, et elle la portait dans sa manche.

Tandis qu'il abattait les troncs pour le bois de chauffage, Josh construisait et reconstruisait en esprit l'étonnante charpente dont il portait le dessin sur son cœur. Ils vivaient dans les combles. Ils regardaient le monde par une minuscule lucarne tout en haut du toit. Sur les planchers du rez-de-chaussée, ils auraient des peaux de moutons bord à bord et un petit poêle en fonte comme il avait vu chez Pat. Il suffirait à tout chauffer parce qu'il avait en tête un coffrage de bois bourré de paille qui ferait au toit comme une doublure sur un vêtement.

En débitant les troncs, il mettait de côté les pièces qui pouvaient faire de bonnes chevilles. Il les travaillait le soir à la lueur des flammes. Il en avait déjà trois sacs pleins. Il les déposait à la quincaillerie soi-disant pour les vendre mais il savait que personne n'en aurait besoin.

Jeff regardait tout ça en haussant les épaules. Il était très occupé, son neveu pouvait encombrer l'espace de la remise autant qu'il le voulait, Jeff n'en avait cure, il avait deux mondes en tête. Il préparait ses ballots avec une précision maniaque. Son enseigne portative était désormais postée jour et nuit contre le mur derrière la caisse. On avait l'impression que le martin-pêcheur supervisait les opérations sous son parapluie protecteur.

Jeff l'inaugura le jour où Silas remit les pieds dans son échoppe de barbier. Il se déplaça majestueusement, le bâton d'enseigne à l'épaule, un coffret sous le bras, et offrit au convalescent, en échange d'une coupe complète, un rasoir étincelant monté sur un manche de corne. Silas qui pouvait à nouveau ouvrir les deux yeux les ouvrit très grand. Il sortit le coupe-chou de son coffret et se mit immédiatement à le frotter sur la bande de cuir. Il en vérifia le tranchant. Il posa l'instrument ouvert à quatre-vingt-dix degrés et commença de jouer du blaireau dans le savon à raser. Ce n'est que lorsqu'il approcha la lame de la gorge de Jeffrey qu'il se mit à trembler comme une feuille. Celui-ci attendit sans rien dire en regardant benoîtement le plafond. Silas s'appuyait de tout son poids sur l'accoudoir. Il s'efforçait de calmer sa respiration. Quand il approcha la lame pour la seconde fois, Jeffrey parla tout d'un coup :

– Tu sais ce qu'on dit en ville Silas ? Que tu n'as jamais pris un bain de ta vie et qu'avec ce qui t'est arrivé le jour où t'aurais pu le faire, t'en prendras définitivement jamais.

La lame s'éloigna à nouveau en tremblant mais cette fois, Jeff entendait Silas pouffer dans ses bandages.

– Ne me fais pas rire, enfant de salaud. Ça tire ! Si tu croises mes calomniateurs, dis-leur que je ferai baignoire ouverte tous les premiers mardis du mois dès que le toubib m'aura enlevé les fils.

La lame glissa sans hésitation sur le cou de Jeffrey. Le barbier retrouva son rythme de coupe comme s'il n'avait jamais été interrompu. Le savon sentait bon. Quand il eut terminé, Silas lui passa la pommade spéciale pour éteindre le feu du rasoir et lui tapota la joue.

– Tout frais pour le départ, McPherson. Tu comptes ramener combien de femmes ?

– Le maximum, mon vieux. Mais je me les garde, tu es prévenu.

– J'ai entendu parler de ça, oui.

Silas sourit douloureusement de nouveau. Puis comme Jeffrey sortait les mains vides, il lui dit de ne pas oublier son fameux parapluie.

– Mon enseigne, Monsieur.

– Ton enseigne, mon ami.

Et alors que le quincaillier repassait la porte, Silas ajouta dans un souffle :

– Merci, Jeff.

Et se retourna pour mettre un peu d'ordre avant d'accueillir le client suivant.

Le lendemain matin, Jeffrey prenait le chemin des montagnes où l'attendait Orage-Grondant. Il traversa la ville en grand équipage. Glabre et rose, le torse bombé, le ventre en avant, l'enseigne à bout de bras, il tenait avec ostentation la longe du poney qui tirait derrière lui, impassible, le travois le plus chargé et le plus bruyant du monde. Toute la ville fut dans la rue avant qu'il en ait parcouru le tiers et ils eurent droit, lui, son cheval, sa boutique ambulante et son oiseau, aux plus vifs encouragements de la population. Devant le saloon, on siffla et on lança des chapeaux. Gloria attrapa ses jupes et les secoua autour d'elle, Arcadia accompagna ses casseroles d'une longue salve dissonante, et la Ventouse qui ne détestait pas monter avec lui, lança une fleur imaginaire cueillie dans son corsage. À la porte des bains, Zébulon vida à son intention un barillet complet de bonne fortune. Au bout du champ de Nils Antulle, trois têtes blondes et une brune lui firent une haie d'honneur. Et un peu plus loin, la gamine et Josh agitaient doucement la main. Sans s'arrêter, il leur lança que s'il ne revenait pas, Josh était son héritier universel, qu'il le sache, et que pour le reste, il les félicitait par avance en tout point.

Puis peu à peu, son sillage s'évanouit sur la piste. Arcadia lança trois derniers coups de corne sur ses pas et les gens reprirent leurs occupations là où ils les avaient laissées.

Rapidement, Jeffrey se retrouva seul dans la plaine, plus seul qu'il ne l'avait jamais été. Sans mère, sans frère, sans neveu, sans même les bœufs qu'il avait conduits. Dans l'immensité retrouvée, il sentit son cœur se serrer comme un poing. Il voulut s'arrêter pour reprendre sa respiration, mais son cheval le poussa et continua devant lui, écartant le silence à chaque pas. Jeff n'eut pas d'autre choix que de le suivre quand il sentit la longe le tirer.

Ils allèrent plein ouest, se rapprochant sans cesse de la montagne. Le troisième jour, il neigea sur les sommets. Jeffrey se réveilla transi devant un feu éteint qui sentait le chien mouillé. Il fit un café dont l'eau mit de longues minutes à bouillir et qui refusa ensuite de passer. Il se remit en route avec seulement un whisky dans le ventre en maugréant contre ses idées de commerce. Néanmoins, quand le soleil fut monté, l'air se réchauffa et son rythme de marche qui lui avait permis de se détendre, commença d'accompagner ses visions. Il avait rêvé de castors soyeux et de la peau foncée d'un grand animal qu'il n'avait jamais vu. Il échafaudait, avec un luxe de détails, les transactions et les constructions dont ses rêves seraient le moyen et l'objet.

En fin de matinée, quand il vit au loin un arbre dont la couronne noire s'étendait à l'horizontale, il sut qu'il trouverait Orage-Grondant à son couvert avant même d'avoir senti l'odeur de la nourriture qui mijotait. Talonné par

son estomac, il l'atteignit en deux heures. Orage-Grondant le regardait venir. Il était assis sur un carré de cuir dont les quatre coins étaient peints. Ses armes étaient appuyées contre le tronc du gros arbre. Une peau avait été tendue dans les ramures basses et faisait office d'auvent. Des ballots étaient posés autour de lui, en nombre réduit, car la richesse de son Peuple consistait en chevaux et en chiens. Assis sur la terre dure, Orage-Grondant regardait Boules-de-cire parcourir les derniers *miles* qui les séparaient, d'un pas rapide, visiblement retenu. Il devait avoir faim. Il portait une drôle de lance au côté droit. Quand l'homme pâle fut assez proche, le chef vit que c'était une amulette conséquente. Il en conclut que Boules-de-cire plaçait beaucoup d'espoir dans le rendez-vous avec son Peuple, et il sourit. Jeff lui sourit en retour et commença les salutations. Puis il attacha son cheval à une basse branche, sortit d'une petite caisse arrimée en haut du travois, un nid de tabac noir, qu'il apporta en cadeau, avec son nécessaire à fumer.

L'estomac gargouillant, il sacrifia au rituel que le vieux putois perspicace se plut à faire durer. Quand les pipes furent éteintes, il présenta trois mouchoirs de coton identiques, pour les trois beautés que le chef lui avait réservées. Orage-Grondant prit les trois et les passa au cordon de sa ceinture sans aucun commentaire. Il lança quelques mots en l'air sans regarder nulle part en particulier et presque aussitôt, des bols de viande fumants furent posés devant eux. Jeff ne put se refréner plus longtemps et mangea en se brûlant les doigts. Vite, parce qu'il pensait qu'ils partiraient tout de suite après. Ce qui ne fut pas le cas. Orage-Grondant se retira dans le tipi que ses femmes avaient monté pendant le repas. Jeff tourna en rond jusqu'au soir sans savoir s'il devait faire un abri et soulager son cheval du travois ou s'il faudrait repartir sur-le-champ quand le chef aurait fini sa sieste. Ce n'est qu'en voyant un groupe d'Indiens descendre des montagnes et franchir au galop d'apparat ce qui restait de distance jusqu'au gros arbre, en criant comme il se doit, que Jeff comprit qu'il était arrivé. Sans le savoir, il se tenait depuis plusieurs heures au cœur de la grande foire d'automne des Dakotas dont il avait naïvement donné le coup d'envoi en partageant le tabac et la viande avec son doney.

Les nouveaux arrivants le dévisagèrent tandis qu'il se tenait bien droit contre son enseigne. De jeunes hommes solides vêtus de tuniques blanches décorées de coquillages lui lancèrent des regards furieux en faisant tourner leurs chevaux autour de lui. Ils portaient de petites perles dans les cheveux et des écharpes de loutre. Ils roulaient des yeux de façon effrayante mais comme Jeff restait au garde-à-vous, l'enseigne en terre à bout de bras comme un hallebardier de la reine Victoria, ils s'éloignèrent tout à coup pour s'installer de l'autre côté de l'arbre. Quarante pas les séparaient du tipi d'Orage-Grondant, c'était une place importante.

Durant trois jours, les arrivées se succédèrent et presque tous les nouveaux venus allaient d'abord vers la tente du vieux chef et s'arrêtaient en chemin devant les ballots et les couvertures roulées que le Blanc qu'ils allaient

bientôt connaître avait disposés autour de son bâton de pluie, sans les ouvrir. Il se fit en trois jours sous les branches du gros arbre la plus grande place de village que Jeff eût jamais vue. Les tentes étaient au nombre d'au moins trois cents, de toutes formes et de toutes couleurs. Certains avaient bâti de véritables cabanes couvertes d'écorce de bouleau. Jeff, qui fut invité dans l'une d'elles un jour que la pluie écrasait la prairie, ne reçut pas une goutte.

Une petite bande arriva en portant des canoës sur la tête. Ils étaient parents des premiers Indiens que Jeff avait vus s'installer, ils parlaient la même langue et portaient un coquillage pointu au travers du nez. Ceux-là vendaient différentes farines et spécialement, une farine de wapattoo dont Jeff fut aussi friand que les Indiens, après l'avoir goûtée. Il aurait bien voulu observer les échanges avant de déballer ses paquets et proposer sa marchandise, pour se rendre compte des cours, des demandes non satisfaites, et des surplus, mais Orage-Grondant exigea qu'il ouvre sans attendre ses premiers ballots et qu'il commerce, puisqu'il était venu commercer.

La première vague de clients fut si houleuse qu'il crut qu'il allait devoir sortir son arme et en tuer un ou deux pour la contenir. Des Indiens de tous horizons s'étaient abattus sur son étal et faisaient circuler de main en main les petits rubans, les boîtes de conserve et les lames de couteaux avec une dextérité digne de joueurs professionnels. Ils étaient partout, devant et derrière, certains même, perchés sur les branches de l'arbre, attrapaient au vol les curiosités qu'on leur lançait. En un clin d'œil, il en pleuvait de haut en bas et de bas en haut, sans que Jeff y pût quoi que ce soit. Il décida de laisser passer l'averse et s'écarta de la mêlée, sous sa bannière. Il se tint ainsi un moment et quand les Indiens eurent compris qu'il n'avait peur ni d'être volé, ni d'être abattu, ils repartirent comme ils étaient venus. Il en fut quitte pour une épingle de cravate et une médaille de cuivre jaune. Puis les acheteurs sérieux commencèrent à arriver. Il mena plusieurs négociations en les concluant avec un petit cadeau, du fil, une ou deux aiguilles, quelques billes de verre inutiles, et il se fit une réputation de marchand courtois et d'homme de goût. Il cherchait les peaux bien sûr, les peaux qu'il avait rêvées. Celles des castors lustrés, des bisons blancs, et celle du grand animal qu'il n'avait jamais vu et dont il reconnut les bois immenses quand il les vit accrochés à l'entrée d'une tente. Des bois d'élan. Quand il eut obtenu l'enveloppe de l'animal qui avait porté ces majestueux candélabres, il estima que ses rêves étaient réalisés et il chercha des objets. Les osiers tressés assez fin pour retenir l'eau, les pare-flèches en cuir de wapiti, peints et ornés, les sacs et les tubes de rangement, les sacoches de selle, les petites bourses ornées, les mocassins emperlés, les poches à tabac, les casse-têtes en pierre au manche tressé de nerfs, et les plumes dakotas pour marquer les pistes, lestées et peintes à leur sommet. Tout ce qui lui était inconnu et qu'il trouvait beau sinon utile. Tout ce qu'il voulait pour lui pour la seule raison que ça lui plaisait. Car il avait décidé que le seul critère du vrai marchand, passé la nourriture et le logement, devait être le désir. Inexplicable,

irrationnel, irréflecti, mais plus impérieux que tout le reste. D'autre part, Jeffrey ne se considérait pas comme une exception et pensait bien que ce qu'il acquerrait là par plaisir serait acquis par d'autres exactement pour le même motif. La seule question était de savoir s'il parviendrait à vendre plus cher qu'il n'achetait. Mais à vrai dire, à trois chandelles la paire de mocassins, ou quatre pintes de vinaigre le grand pectoral, il n'avait rien à craindre.

Il ne sortit les couvertures de Nils que lorsqu'il sut quelles étaient les priorités absolues des Indiens. La première des dix-huit pièces de laine blanche le remboursa d'un coup de tout son lot. La suite fut de l'ordre du délire. Les Indiens des montagnes se jetèrent sur cette manne. Chaque couverture était la promesse d'une chasse hivernale fructueuse. Ceux qui en seraient pourvus pourraient approcher le gibier et le tirer à coup sûr. Contrairement à celles que fournissaient les compagnies du nord, les couvertures que Jeff apportait étaient les meilleures du marché car elles n'avaient aucun ornement, ni bandes rouges ni quadrillage élégant qui venaient rompre leur invisible étendue. C'était une grande médecine. Tous les hommes en voulaient. Le trafic d'alcool lui-même connut une chute tant qu'il resta des couvertures à échanger. Et Jeff, sans savoir pourquoi, conserva la dernière par-devers lui.

Son bénéfice fut si grand qu'il dut acheter trois autres travois. Il avait quinze chevaux de réserve pour les tirer, tous beaux et en parfaite santé. Il se demanda seulement comment il allait faire pour rapporter ses gains en ville si Orage-Grondant le laissait repartir seul comme il était venu. Car il y avait deux problèmes que Jeffrey n'arrivait pas à aborder avec le vieux chef, celui de Quibble, qu'il n'avait pas vu dans l'enceinte de la foire, et celui des trois femmes qu'on ne lui avait pas présentées. Il avait certes remarqué que plusieurs filles de braves le regardaient avec un certain intérêt mais il ne savait pas si les trois beautés parmi lesquelles il devrait choisir en faisaient partie. Peut-être ne les avait-il jamais croisées. Peut-être n'étaient-elles pas dans le camp. Ses doutes s'accroissaient de jour en jour, et il voyait bien que son comportement envers la gent féminine était empreint d'une interrogation muette et maladroite qui ne faisait que lui compliquer les choses. Quand il fut convaincu qu'on souriait dans son dos et que le village dans son ensemble était au courant de sa position délicate, il prit son courage à deux mains et demanda une audience.

Orage-Grondant le reçut dans son tipi. Il portait les trois mouchoirs à sa ceinture, ce que Jeff jugea de bon augure. Il l'accueillit en l'appelant fils, ce qui était mieux encore, et en lui assurant qu'il savait ce qui portait ses pas. Le cœur de Jeff fit trois petits bonds dans sa poitrine. Puis ils se mirent à fumer. La pipe était bourrée d'un mélange épicé et sucré qu'il n'avait jamais goûté auparavant. Quand Orage-Grondant prit la parole, ce fut pour déclarer que Boules-de-cire était un grand marchand. Un homme solide et riche qui devait prendre femme. Jeff avait le cœur sur les lèvres, il se retenait

d'interrompre le vieux chef. Orage-Grondant était prêt à faire venir les trois filles de guerrier pour que Boules-de-cire, qui avait vu leur père, les voie à leur tour. Jeff hochait la tête en se mordant la langue. Orage-Grondant était persuadé que chacune des trois filles lui conviendrait et que le choix serait difficile. Jeff souriait et hochait toujours la tête. Orage-Grondant pouvait tenir sa parole car Boules-de-cire était un homme de confiance. Mais Orage-Grondant ne pouvait donner une belle femme solide à un homme qui serait mort demain. La tête de Jeff s'immobilisa. Il ouvrit la bouche, la referma. Puis il prit la pipe des mains du vieux chef et décida de fumer tranquillement en attendant la suite. Et c'est alors qu'il entendit parler de Quibble, au moment même où il lui était complètement sorti de l'esprit et où il aurait donné la moitié de ses couvertures pour n'avoir jamais croisé son chemin. Et il se trouvait que Quibble était lui aussi un grand marchand. Pas un homme de confiance, on ne pouvait pas dire, mais un grand marchand.

Lorsque Orage-Grondant et ses guerriers l'avaient cueilli aux pieds des montagnes à la tête de la moitié de leur troupeau volé, exactement comme l'avait dit Boules-de-cire, ils l'avaient immédiatement reconnu et immédiatement pris en chasse. Plusieurs lunes auparavant, alors que les Dakotas étaient revenus vainqueurs et bien pourvus de leur campagne honorifique contre le village de leurs ennemis, ils avaient trafiqué de l'eau-de-vie avec cet homme, pour leur plaisir. Ils s'étaient entendus avec lui sur une certaine quantité, qui devait leur être fournie en plusieurs fois mais alors qu'il restait encore trois livraisons, ils avaient perdu le contact avec lui et peu de temps après, les Pawnees avaient contre-attaqué. Quibble avait hurlé dans la nuit en reconnaissant la coiffe du vieux chef mais son cri avait été rejoint en un clin d'œil par celui des guerriers qu'il avait floués. Il avait été projeté à terre en plein galop par un boulet humain qui s'était jeté sur lui du haut de son cheval. Il avait été attaché par les mains et traîné derrière sa monture. Plus tard il avait été réveillé à coups de pied. On lui avait montré son oreille droite, détachée de son corps. On lui avait montré le couteau qui avait opéré et on lui avait expliqué pourquoi la gauche allait être détachée elle aussi. Il avait hurlé en vain une troisième fois dans la nuit déserte d'humain. Pendant des jours et des jours après ça, il n'avait plus vu que des ombres et des démons autour de lui. Il n'était pas mort parce qu'on supposait qu'il saurait encore où trouver l'eau-de-vie. Et de fait, lorsqu'il avait cessé de tourner autour des tentes en roulant des yeux, les mains plaquées sur ses oreilles fantômes, Orage-Grondant l'avait reçu comme il recevait maintenant Boules-de-cire, et il l'avait sommé de leur livrer l'eau-de-vie qui manquait. Sans-Oreille avait d'abord juré qu'il ne pouvait plus, que la source était tarie. Orage-Grondant n'avait rien ajouté. Il avait sorti sa pipe, l'avait fournie et lorsqu'il avait entrepris de l'allumer au moyen d'un fin rouleau de papier qu'il avait enflammé au foyer devant lequel ils se tenaient, Sans-Oreilles avait bondi sur ses pieds. Il avait dit que ce papier était bon pour le tabac mais meilleur pour l'alcool. Et que si on lui rendait ces feuilles sales qu'il

avait dans ses poches au moment de sa capture, il les changerait en de nombreuses bouteilles.

Et Quibble qui était un grand marchand était allé au fort Bonneville sous bonne escorte, les poches regarnies des dollars papier de Zeb, et il en était ressorti avec une caisse complète d'alcool de patate coloré à l'écorce de chêne.

À l'intérieur du fort, il avait eu le temps de nouer des relations avec un groupe d'hommes, en uniformes sombres, éreintés, que la vue de ses billets avait ressuscités. Un vieux type qui portait une chemise impeccable et un chapeau noir à large bord qui cachait son regard, l'avait interrogé sur ses activités. Il était encadré par deux de ses hommes, lesquels ne perdaient pas une miette de ce qui se disait et gardaient continuellement les mains à hauteur de leur ceinturon. Quibble avait expliqué qu'il avait gagné honnêtement cet argent aux cartes avant de se faire piéger par des sauvages qui l'obligeaient à trafiquer de l'alcool. Le vieux type avait voulu savoir où. Quibble avait dit dans la prairie et il avait reçu en plein sur la bouche la crosse du Colt d'un des deux lieutenants. Quibble avait alors indiqué comment trouver la ville où il avait disputé la maudite partie de poker qu'il aurait mieux fait de perdre. Après quoi, ils lui avaient pris ce qui restait des billets et l'un d'entre eux était aussitôt parti. Apparemment sur les indications qu'il venait de donner, et le vieux type l'avait assuré qu'il avait tout intérêt à ce qu'elles soient exactes.

Depuis, Quibble servait de truchement entre le fort Bonneville et les Indiens, pas seulement pour l'alcool.

Et maintenant, Quibble allait arriver au rendez-vous d'automne des Dakotas, les sentinelles l'avaient vu à trois heures de route du village. Et quand il serait là, il voudrait se battre avec Boules-de-cire pour la bonne raison qu'Orage-Grondant lui avait promis ses richesses et ses perspectives matrimoniales s'il parvenait à le vaincre.

Jeff en eut le souffle coupé. Il ne savait pas si c'était l'effet du mélange qu'il y avait dans la pipe ou autre chose, mais il se sentait nauséeux. Il avait vendu son stock, sa nouvelle richesse était en ballots, prête à être chargée sur ses travois, il avait quinze chevaux, bientôt trois femmes, et ce vieux saligaud lui proposait de se battre alors qu'il avait tout négocié, honnêtement négocié. Il ne comprenait pas. Orage-Grondant ne lui laissa pas le loisir de poser des questions. Il frappa dans ses mains sèches et dures et la porte du tipi fut ouverte. Le jour aspira Jeffrey à l'extérieur. Il chancelait en regagnant sa tente devant laquelle fumait encore un petit feu. Il regarda le cheval que Bird Boisverd lui avait prêté, les quatre travois qui s'empilaient à ses pieds, le sol où la terre battue par les visites qu'il avait reçues, luisait. Il releva la tête et regarda le village qui bourdonnait doucement d'activité à cette heure de la journée. Il rentra dans sa tente, ressortit avec son trépied pliant de négociant et il planta son enseigne devant lui. Puis il s'assit, se prit la tête dans les mains, et ainsi caché, ainsi exposé aux yeux de tous, il se mit à pleurer.

Deux heures plus tard, il se déshabillait et s'enduisait de graisse de bison des pieds à la tête. Puis, vêtu d'un pagne de peau, il se rendit sur le lieu du combat où l'attendait Quibble, les yeux injectés de sang. Il était plus grand et plus lourd que Jeffrey et il frappait son poing gauche dans sa main droite. Les Indiens avaient dessiné un cercle sur le sol, dans lequel ils étaient supposés rester. Quibble portait sous son chapeau une bande de drap qui camouflait ses oreilles coupées. Il souriait et ses dents étaient jaunes du jus de la chique qui gonflait sa joue. Jeff pénétra dans le cercle. Quibble cracha par terre et se plaça en face de lui en reniflant de dégoût. Il parlait. Jeff voyait bouger ses lèvres mais n'entendait rien. Comme à chaque fois qu'une négociation avait atteint sa limite, il avait mis ses boules de cire. Quibble chargea immédiatement. Quand il vit la masse de son adversaire fondre sur lui, Jeff prit son élan et fonça à sa rencontre. Ils se heurtèrent au centre du cercle comme deux buffles. Le choc fut sourd et se répandit dans le sol par leurs pieds. Jeff en sentit l'écho. Quibble cherchait à le ceinturer mais la graisse de bison faisait glisser ses mains et la seule corde du pagne n'offrait pas suffisamment de prise. Jeff était liquide dans les bras de son adversaire qui s'efforçait de le prendre en tenaille et de le broyer. Jeff éloignait son buste le plus possible et donnait des coups du plat de la main, partout où il pouvait l'atteindre, aux tempes, aux épaules, à la poitrine, aux flancs, au cou, aux bras. Quibble se secouait comme sous une pluie battante. Énervé, il projeta sa proie loin de lui comme un paquet. Jeff atterrit sur ses deux pieds et recula pour assurer son équilibre. Quibble le vit en difficulté et chargea à nouveau de tout son poids. Jeff cette fois le laissa venir, les deux pieds rivés au sol. Quand il sentit son souffle sur sa peau, il fit un pas glissé en arrière et alors que le ventre de Quibble l'entraînait dans le vide qu'il venait de créer, il abattit sa main à plat de toutes ses forces sur le dos découvert. Quibble mordit la poussière face contre terre et Jeff sauta sur lui à califourchon. Il bloqua ses bras avec ses deux genoux en le frappant des deux coudes à la nuque. Il passa sa main droite sous sa gorge et attrapa sa pomme d'Adam. De l'autre main, il lui arracha son chapeau et la bande qui cachait ses oreilles perdues. Il lui saisit les cheveux, leva son front vers le ciel et le rabattit violemment contre le sol. Une fois, deux, trois, le plus fort qu'il le pouvait et quand il sentit le corps mollir entre ses jambes, il lâcha sa prise de gorge et saisit les cheveux à deux mains pour mieux marteler sur le sol le visage qui ne ressemblait déjà plus à rien. Il n'entendait pas les sons, il les sentait au travers des tissus, des cartilages et des os qu'il détruisait, il les sentait comme des ondes. Ils couraient sous la surface de la terre, ils absorbaient la lumière, ils pénétraient plus loin, plus profondément que l'eau, que le sang, dans la cavité enfouie des Enfers. Jeff n'entendait pas les paroles autour de lui, il ne sentait pas les mains qui se posaient sur son dos, il ne voyait pas les couteaux qui le suppliaient de prendre le scalp de son ennemi, d'en finir. Il ne perçut le bâton d'Orage-Grondant que lorsqu'il comprima sa jugulaire. Alors, comme s'il ne voulait pas voir la chambre du silence se fermer sur le volume

du corps auquel il prêtait encore un peu de vie, il sauta en l'air et retomba assis, à six pas de l'homme qu'il avait tué. Aussi défait qu'on peut l'être par une victoire.

Eau-qui-court-sur-la-plaine les attendait.

Elle avait rassemblé les branches souples, les liens d'herbe, les larges feuilles luisantes, les pierres. Elle les avait apportés sur leur chemin, au bord de la rivière et elle les attendait. Assise en tailleur face à l'est, les yeux fermés sur sa vision, les épaules relâchées. Ils n'allaient plus tarder. Elle comptait sur les femmes de la tribu pour suivre la voie. Elle comptait sur l'homme aussi.

Ils avançaient comme un village sauf que Jeffrey se tenait à l'arrière, ballotté sur le petit cheval de Bird Boisverd, alors qu'il aurait dû être en tête. C'étaient les femmes qui ouvraient la marche et veillaient à ce que les animaux ne fassent pas d'écart, particulièrement ceux qui tiraient les quatre travois. La plus âgée était devant, elle s'appelait Petit-Pemmican. Eau-qui-court-sur-la-plaine l'avait rencontrée une ou deux fois. Quand Petit-Pemmican eut reconnu la femme sans peuple dans la forme assise qui les regardait venir, elle arrêta le convoi, rassembla les longes, et fit poser les travois comme s'ils allaient camper là. Dès qu'il sentit les bêtes à l'arrêt, Jeffrey descendit de son cheval. Il se posa sous son enseigne sur son trépied portatif et une fois posé, ne fit plus aucun geste.

Les trois femmes s'avançaient ensemble vers la grande chamane dont les deux plus jeunes avaient souvent entendu parler et qu'elles voyaient pour la première fois. Petit-Pemmican salua en approchant et prononça les paroles rituelles de paix dans la rencontre, de beauté qui marche avec soi. Elle la remercia d'être venue. Elle lui dit que les médecines ordinaires n'avaient pas produit la guérison. Après qu'elles eurent chanté toutes les trois dans son sommeil, Boules-de-cire n'avait rien pu faire de mieux que mettre un pied devant l'autre pour les suivre. Depuis, il mangeait et respirait comme un homme vivant mais son cœur était pris dans la pierre. La nuit, il gardait les yeux ouverts en dormant.

La chamane s'était levée et elle avait monté la structure de la hutte à sudation. Pendant qu'elle liait les bois, les femmes avaient construit un feu et mis les pierres à chauffer. Pendant que les pierres atteignaient la bonne température, la hutte avait été recouverte des grandes feuilles luisantes. Eau-qui-court-sur-la-plaine demanda aux femmes la peau de leur tente. Elles la lui donnèrent. Les feuilles qui couvraient l'armature furent couvertes à leur tour. Les femmes portèrent les pierres à l'intérieur à l'aide de baguettes. La chamane déplia un seau de cuir et puisa l'eau. Puis elle demanda une mèche du scalp de l'ennemi et qu'on amène le malade comme il avait vu le jour.

Jeffrey se laissa déshabiller sans un mot et suivit les femmes qui l'emmenaient devant la hutte. Quand il vit Eau-qui-court-sur-la-plaine, une brève lueur passa dans ses yeux qui se remplirent d'eau. La chamane le prit par la main et le fit entrer avec elle. Les femmes entendirent l'eau grésiller sur les pierres puis l'attaque de la longue mélodie qui se déroulerait pendant plusieurs heures et dont le récit couvrirait le monde depuis ses origines. Alors elles s'éloignèrent car la voie n'était pas chantée pour elles, elles ne devaient pas l'entendre. Et dans les ballots de Jeffrey, elles commencèrent à chercher ce qui pourrait convenir à la chamane quand elle l'aurait guéri.

Le soleil touchait la terre lorsque le chant s'arrêta. Dans le crépuscule bruissant de dix mille vies qui s'agitaient avant l'arrivée de la nuit, l'eau grésilla une dernière fois sur les pierres et la chamane sortit de la hutte, enveloppée de vapeur. Les femmes lui tendirent la tasse d'infusion bouillante qu'elles avaient préparée, puis elles l'escortèrent jusqu'au feu qui brûlait à l'écart, sur lequel mijotait un ragoût de racines.

Jeffrey sortit de la hutte quand la lune toucha sa porte. Il déplia son corps fumant dans l'air translucide de la nuit, et avant d'être sec, il plongea dans la rivière la tête la première. Il en ressortit grelottant, les jambes en coton, le cœur dilaté. Affamé. Quand il eut vidé une marmite entière de légumes, emmitouflé dans sa peau d'élan, il regarda les trois femmes qui le regardaient manger et qui détournèrent les yeux quand elles le virent réveillé. Il regarda la chamane et la reconnut. Alors, il se leva, il se dirigea droit sur le cheval que Bird Boisverd lui avait prêté et de ses fontes, il tira sa dernière couverture immaculée, puis il vint la déposer aux pieds de celle qui lui avait ôté tout ce poids dont il avait failli crever. Eau-qui-court-sur-la-plaine posa la main sur le présent, dit que l'hiver arrivait, que c'était une bonne chose.

Jeff dormit comme un sonneur et se réveilla avec le jour, seul dans sa peau d'élan, seul comme chacun, mais entouré par trois femmes, chargé de richesses et pourvu de chevaux. Nanti. Comme un nanti, il sortit pisser. Il respira l'air du matin. Il vit Petit-Pemmican qui remontait de la rivière où elle était allée puiser de l'eau vivante. Loutre-au-soleil la suivait, un brin d'herbe au coin des lèvres, et Bouton-de-lune, en tunique, de l'eau plein les cheveux. Alors il défit tous ses ballots de peaux, il en couvrit le sol du tipi, il rechargea le foyer, il invita les trois femmes à venir le rejoindre. Et comme un nanti, reconnaissant, amoureux, tendrement, il leur fit l'amour à toutes les trois et à chacune.

Lorsqu'ils ressortirent à l'air libre, la première neige avait enveloppé la prairie. Ils l'avaient entendue poser ses pattes de chat sur le manteau de leur tente. Le ciel les avait pris tous les quatre dans sa main blanche. Ils avaient faim.

Bouton-de-lune alla chercher les perdrix qu'elle avait piégées au lever du jour et pendues aux branches d'un sapin. Les temps que Jeff fasse le tour de ses ballots pour mettre la main sur un paquet de pêches séchées et qu'il

regarde les chevaux, les oiseaux avaient été détaillés et trempaient dans un bol de lait de jument. Petit-Pemmican écrasait des tubercules dans une casserole sur un coin de pierre tiède. La cafetière fumait sur une autre. Bouton-de-lune travaillait des galettes de maïs au fond d'une vieille poêle. Loutre surveillait un gros faitout dans lequel fondaient trois onces de graisse de bison. Quand la graisse fut liquide, elle égoutta les morceaux de perdrix et les roula dans une farine blanche. Quand la graisse grésilla, elle les jeta dedans et ils s'enfoncèrent en pétaradant avant de remonter, saisis, déjà croustillants. Petit-Pemmican les fit tourner avec une longue spatule. Elle les sortit dorés et brûlants et les mit aussitôt dans un plat de terre cuite qu'elle emporta sans attendre. Jeff la suivit avec le café, la purée et les pêches, Loutre et Bouton-de-lune avec les galettes à ses trousses. Quand ses dents traversèrent la croûte chaude et rencontrèrent la chair la plus fondante dans laquelle il eût jamais mordu, il sentit son cœur déborder. Indéniablement, le bonheur faisait partie de ce monde. Indéniablement, il ne durait jamais très longtemps.

Elles attendirent la fin du repas et le soupir de satisfaction du corps pour lui rapporter la prédiction ou la vision que la femme sans peuple leur avait confiée. Jeff l'avait déjà entendue une fois, il avait cru la comprendre et il s'était trompé. Il accorda toute son attention à ce que lui redit Petit-Pemmican d'une voix posée. Les hommes non blancs qui marchaient sur la ville, qui étaient peut-être arrivés, ne marchaient pas sur le sentier de la paix.

La neige avait tenu jusqu'au petit matin. Elle avait gelé puis elle s'était effondrée sous les premiers rayons du soleil. La rue qui s'était changée pour la nuit avait remis son manteau de boue. Les bottes de Zébulon collaient au sol et chacun de ses pas le ramenait en arrière. En arrière dans les bois du Kentucky où les sentiers absorbaient ses déplacements et ceux du gibier. En arrière dans un autre état du monde où les feuilles jaunes et rouges réchauffaient son cœur dont personne ne se souciait. En arrière vers toutes les cabanes qu'il avait construites pour avoir un endroit de douceur, de repli. Un terrier, un endroit à lui. Loin en arrière dans la forêt qu'il chérissait comme un trésor. Qu'il chérissait. Il aimait les pâtures et les larges collines à perte de vue, les terres vastes et généreuses où s'était installée la mère de son père au tout début, mais la forêt, il la chérissait. Elle était pour lui un refuge, elle le nourrissait, elle le berçait quand il en avait besoin. Il pouvait y disparaître en un clin d'œil. Il avait recours à elle. Quand son père lui avait imposé le silence durant de trop nombreuses heures, quand son père revenait d'une chasse à l'homme dans cet état d'excitation que Zébulon aurait pu reconnaître à l'odeur et qu'il haïssait de toute son âme, quand l'assiette qu'il avait sous les yeux ne contenait qu'une seule pomme de terre. Le jour de ses douze ans, il s'était aperçu en attrapant des grenouilles qu'il avait vécu plus longtemps dans les bois que sous le toit paternel. Qu'il avait mieux dormi à chaque fois qu'il avait pu dormir en plein air. Qu'il avait mieux mangé. Qu'il s'était senti moins seul. Et comme il n'avait jamais pensé à sa solitude, il avait été submergé ce jour-là par un sentiment de tristesse et de liberté trop grand pour son âge. Il n'avait dû qu'à la grenouille qui s'agitait dans son poing de ne pas tomber dans la mare. Chaque pas qu'il avait fait par la suite, il l'avait fait depuis cet endroit enfoui dans les bois. Et il avait vécu ce qui restait de son enfance avec la conscience aiguë de son indiscutable souveraineté par rapport à sa propre vie. Une conscience à laquelle il n'était pas près de renoncer.

Silas ne s'était pas trompé en se glissant dans les bains avant le petit jour pour le prévenir, il y avait bien deux miliciens sous l'auvent de la boucherie. Leurs manteaux ne cachaient plus leurs uniformes. Ils étaient appuyés sur les piliers et regardaient la rue sans la voir. Zébulon connaissait par cœur cette attitude. Ils se seraient fait couper un doigt plutôt que de tourner la tête avant qu'il soit devant leur nez. Son père regardait le monde entier de cette façon-là. L'air de ne pas en être, prêt à tuer. C'était comme ça qu'il avait regardé Zébulon la dernière fois qu'ils s'étaient trouvés en présence l'un de

l'autre. De côté, guettant un faux mouvement, tout le corps tendu vers ce défaut de contrôle, cette brèche qui lui permettrait d'appliquer la loi. Mais Zébulon n'avait fait aucun geste déplacé en passant au pas sur sa monture devant son père figé contre la barrière de son ranch. Il n'avait plus que son cheval, son Colt, ses sacoches de selle et les vêtements qu'il portait mais il n'y avait même pas eu un crachat dans sa bouche pour l'homme qui venait de tout lui prendre. En accord avec la loi. Avec la loi et les six représentants qu'il avait appelés comme témoins et renforts éventuels.

C'est sans doute pour cette raison, et parce que Zébulon n'avait pas émis une seule objection, pas laissé passer le moindre mouvement de colère sur son visage, qu'ils l'avaient cru détruit ou résigné, inoffensif, et qu'ils n'avaient pas pensé à envoyer un ou deux hommes à Augusta pour surveiller la banque.

Zébulon gérait son ranch depuis le début, il savait mieux que personne ce qu'il valait. Il avait démarré son élevage après sa quatorzième année, avec deux juments qui lui avaient coûté chacune un an à pelleter du fumier chez un fermier voisin. Son père l'avait prévenu que s'il quittait l'école, il n'aurait droit à aucune aide de sa part. Zébulon n'avait rien répondu et avait ramené ses deux juments. Il avait aussi continué d'étudier. Il les avait fait saillir de nuit en les emmenant discrètement dans le corral d'un éleveur réputé qui n'enfermait pas ses étalons. Ça avait été son premier voyage. Quatre jours pour y aller, quatre autres pour en revenir avec ses juments pleines. Et il avait su alors que c'était un métier pour lui, le meilleur du monde. Quand il était rentré, son père était à nouveau en mission. Les juments avaient mis bas et il s'était occupé des poulains. Il en avait vendu un sur les trois. Il avait continué ses corvées chez les voisins et recueilli le plus d'informations possible sur l'art de l'élevage, les différentes races de chevaux, les croisements à ne pas faire, les lunes à respecter, les aliments. Il avait continué d'étudier. Son père était absent la plupart du temps. Ses talents de chasseur de primes l'emmenaient de plus en plus loin. Il revenait harassé, puant la poudre et la graisse, et n'accordait alors à son fils que le temps de lui rendre des comptes. Quand Zébulon lui avait fait part de son désir de s'embaucher un an ou deux dans un gros ranch pour apprendre toutes les ficelles du métier, il avait dit non. Non et il lui avait parlé une demi-heure, le plus long monologue auquel Zébulon avait jamais eu droit, pour lui expliquer qu'il visait pour lui une carrière de juge ou au moins d'avocat, parce qu'il avait toutes les facultés requises pour y parvenir et qu'il était prêt pour sa part à l'envoyer étudier à New Haven, dans une grande école.

Le lendemain matin, Zébulon était parti avec ses cinq chevaux et sa selle pour le ranch qu'il s'était choisi et où le patron l'attendait. Il y était resté quatre ans durant lesquels il avait appris tout ce qu'il devait savoir sur les chevaux. Il n'eut pas pendant cette période la moindre nouvelle de son père, il n'en donna pas non plus.

Quand il était revenu avec trois étalons, quinze juments et une idée à la

fois plus vaste et plus précise du métier dans lequel il s'était engagé, son père n'avait pas fait le moindre commentaire. Il s'était rapidement construit une baraque à l'écart de la maison familiale et ce qu'il fallait pour les chevaux, et à partir de là, son élevage n'avait fait que prospérer. Il avait bâti un grand corral, plusieurs étables, posé des barrières, employé des cow-boys, couru les foires et mené de nombreux convois. Il avait croisé des races et obtenu des résultats. Son père était devenu shérif, il ne partait plus pour de longues chasses à l'homme. Il agissait dans son district, seul la plupart du temps, avec sa milice quand il le fallait. Ils étaient connus l'un et l'autre dans toute la région. Ils étaient respectés l'un et l'autre, mais pas de la même façon.

Quand Zébulon, deux heures après avoir été contraint de quitter le ranch qu'il avait bâti, avait demandé au guichetier de la banque auprès duquel il déposait et retirait son argent depuis plus de dix-sept ans, de bien vouloir verser le contenu du coffre général dans les deux sacs qu'il lui présentait et de bien vouloir les lui donner une fois que ce serait fait, le visage de celui-ci s'était décomposé. Il s'était excusé et sans regarder Zébulon dans les yeux, il lui avait dit qu'il ne pouvait pas faire ça.

– Ton père a bloqué le compte du ranch, avait-il commencé par dire.

– Je sais très bien ce qu'a fait mon père et je ne te demande pas de coopérer, avait répondu Zébulon en lui collant le canon de son Colt à la base du nez. Je te demande d'obéir. Tu sais comment et par qui j'ai été élevé, tu sais très bien que je n'hésiterai pas à tirer. Je veux tout le coffre. Remplis ces sacs. Tu n'es pas gardien de la loi, tu n'as pas à mourir pour elle. Ça, c'est mon père, pas toi. Dépêche-toi.

Ce qu'il avait fini par faire, avec des petits gestes saccadés empreints de déférence et de honte. Et Zébulon, une fois qu'il avait eu les sacs en main lui avait demandé de s'approcher et de passer la tête au travers de la grille qui les séparait et par pure bonté, il lui avait ouvert le cuir chevelu d'un bon coup de crosse.

Tandis que le guichetier glissait de son comptoir en gargouillant, il avait sauté sur son cheval et décampé aussi sec, sans un regard en arrière. Aussitôt hors de la ville, il s'était lancé au triple galop sur la piste d'Owensboro, quarante *miles* à l'ouest d'Augusta. C'était le cheval le plus rapide de la région, il était bien placé pour le savoir, il n'avait aucun souci à se faire. Et il savait pertinemment que son père n'utiliserait pas du télégraphe, qu'il voudrait régler le problème lui-même. Qu'il le voudrait absolument. Il avait foncé chez Sue en calculant qu'il disposerait d'environ deux heures pour la convaincre de partir avec lui et de recommencer ailleurs une nouvelle vie.

Elle avait d'abord beaucoup ri parce que ce n'était pas la première fois qu'il lui proposait de lâcher son commerce et de venir vivre avec lui des aventures plus dignes de leur tempérament respectif. Elle avait ri en plongeant les mains dans cet argent qu'il trimballait comme un gage de vie future, mais quand elle avait compris toute l'histoire, elle n'avait plus ri du tout. Elle l'avait observé en silence, les larmes au bord des paupières, prêtes

à couler. Et elle lui avait dit qu'il était hors de question qu'elle suive un homme en fuite. Qu'elle connaissait son père et que lui, Zébulon, devait savoir qu'il le pourchasserait jusqu'à ce que mort s'ensuive. Que les miliciens sous ses ordres n'étaient plus ni blancs ni noirs, seulement des tueurs.

– On affronte les chiens, on ne court pas devant, avait-elle ajouté avant de lui conseiller de partir, de partir immédiatement.

Zébulon était ressorti du saloon, seul, à l'instant où la première larme avait roulé sur la joue de Sue.

Et puis il avait fui. À perdre haleine, à crever son cheval. Devant lui, sans savoir où il allait, sans y accorder la moindre importance. Fui pendant des jours, la tête vide, résonnant du seul pas de son cheval dans le monde désert, occupé à épuiser la perte. La perte. Celle de Sue et de leurs rêves toujours reconduits qui avaient reçu leur coup d'arrêt. Celle du ranch, de sa baraque, de ses trois cents chevaux, de ses étables, des terres qu'il avait toujours considérées comme siennes, de ses cabanes dans les bois. De ses vingt ans qui ne reviendraient pas. De tout ce qu'il avait construit et qui avait été englouti dans la seule parole de vérité qu'il s'était permise envers ce père qu'il allait devoir perdre lui aussi, d'une façon ou d'une autre, s'il voulait sauver sa peau.

Son cheval était mort d'épuisement au bout de trois semaines. Il l'avait enterré comme un homme. Par respect et pour ne pas laisser de trace. Il en avait volé deux autres qu'il avait dû abandonner aux charognards. Puis subitement, il avait compris que Sue lui avait donné la solution. Il avait cessé de fuir. Il les avait attendus. Il s'était servi de sa science des bois pour les guetter à couvert, invisible comme seul un piéton peut l'être, convaincu du succès de son plan. Il les avait entendus de loin. De si loin qu'il avait eu le temps de faire une sieste sous un buisson de sauge avant de les voir sortir de la forêt au galop, écraser la rivière sous leurs sabots, monter la pente à bride abattue et passer la crête en arrachant des pierres à la colline. Ils avaient l'allure de gens qui touchaient enfin au but et ils avaient raison. Si Zébulon avait continué sur son train, il aurait déjà atteint la ville sur laquelle ils allaient s'abattre et il s'y serait peut-être senti suffisamment en sécurité, si loin d'Augusta, pour y être resté. Il avait compris leur hâte. Comme il comprenait maintenant la nonchalance affichée des deux types appuyés aux piliers de la boucherie, qui lui avaient enfin jeté un regard, apparemment dépourvu d'intérêt, lorsqu'il était passé devant eux à pas comptés, décollant l'une après l'autre ses semelles de la boue pour qu'ils entendent distinctement le petit bruit de succion qu'elles produisaient en s'arrachant de la terre, aussi distinctement qu'il l'entendait lui-même.

Comme il avait entendu la langue du juge se décoller de son palais au moment où il avait pris la parole pour lire l'acte qui l'expulsait de son ranch. Un acte qui, dès le jour de sa proclamation, restituait au propriétaire tous les biens, meubles et immeubles qui s'y trouvaient. Un acte de droit. Un acte réclamé par son père et appliqué par la loi.

Le soleil jouait sur le canon d'un fusil au balcon de la quincaillerie McPherson. Zébulon ne voyait pas l'homme qui devait être accroupi derrière la rambarde mais il aurait pu se passer de cet éclat de lumière tant il était inévitable qu'il soit posté à cet endroit précis. De la même façon qu'il était inévitable qu'un quatrième milicien se présente bientôt chez Silas pour se faire raser. Que deux autres soient occupés à brosser leurs paletots devant les tentes de Nils et que son père en personne soit en ce moment accoudé à la table centrale chez Sally, entouré de ses deux adjoints favoris. Il connaissait cet homme et ses stratégies implacables et grossières mieux qu'il ne l'aurait dû au regard du temps qu'ils avaient passé ensemble. Il le connaissait bien et il en avait pris la dernière mesure le soir du grand gala de Lexington où ils étaient tous les deux conviés à la table du gouverneur. Son père, parce qu'il était un représentant exemplaire de la loi, et lui, parce qu'il était le plus gros éleveur de la région.

Le gouverneur avait fait un excellent discours concernant les ressources et les richesses inexploitées de la contrée, l'avenir radieux qui l'attendait, les industries et les transports qui allaient s'implanter et se développer davantage, l'éducation, la morale, la haute exigence qu'il percevait partout autour de lui. Il avait promis des fonds pour la construction de lignes de communication et l'agrandissement de la gare, puis il avait porté un toast auquel l'assemblée avait répondu, et il s'était assis avant de commettre l'irréparable. Avant de se lever à nouveau et de citer, dans un élan d'irrépressible inspiration, l'exemple du père et du fils qu'il avait à sa table. La loi et l'entreprise qui marchaient d'un même pas. La loi magnifique, irréductible, qui avait permis à l'entreprise de naître, de croître, de prospérer et d'atteindre les sommets de l'échelle sociale. Et à ce point du discours, alors que le gouverneur se rasseyait une seconde fois, l'œil brillant sous les vivats de ses futurs électeurs, Zébulon avait senti son visage et son cœur se vider de sang. Il avait laissé passer la grêle des applaudissements puis il avait parlé, non pas tout bas mais normalement, en regardant d'abord ses mains sur la nappe blanche puis toute la table devant lui. Et à son tour, il avait dit non. Non, cet homme ne m'a pas fait. Je me suis torché et mouché tout seul dans les bois. Je me suis nourri moi-même. J'ai lavé ses chemises pleines de sueur et de sang humain. J'ai supporté sa douleur comme une punition qui m'était due, à laquelle je ne devais pas, je ne pouvais pas me soustraire, sans trahir le souvenir d'une mère que je n'ai pas connue. Cet homme ne m'a rien appris. Ni sur les personnes, ni sur les chevaux. Il ne m'a rien permis, j'ai tout arraché et construit de mes mains. Je le dis sans juger. Quand on retrouve sa femme le ventre ouvert, vide, les intestins déroulés dans la cour, on devient fou ou on devient implacable. Il est devenu implacable, il a sauvé sa vie. Pas la mienne. Puis Zeb s'était tu.

Alors son père qui n'avait pas bougé d'un pouce et que plus personne n'osait regarder lui avait dit :

– Je t'ai élevé dans la droiture.

– Non, avait répondu doucement Zébulon. Dans la misère. Dans la misère du cœur, de l'esprit et de la chair.

Puis il avait posé sa serviette sur la nappe blanche, il s'était levé, il avait salué les convives et le gouverneur atterré, et il était sorti de table.

Il n'avait plus entendu aucun son avant d'avoir passé le seuil pour retourner vers ce qui était encore pour quelques jours, ses chevaux et son ranch.

Et dans la rue qu'il remontait, il n'entendait rien non plus, hormis le bruit de ses bottes dans la boue.

Quand il passa devant la porte ouverte de la quincaillerie McPherson, il vit Josh assis à la caisse, le fusil posé sur la cuisse et pointé vers le plafond.

Le milicien qui rejoignait son poste au prétexte de se faire raser croisa Zébulon sans tourner la tête. Les pans de son manteau largement ouvert étaient rejetés en arrière. Il cracha de côté en arrivant à sa hauteur.

Xiao Niù et les deux filles de Nils s'étaient placées sous la protection de Gifford et des Chinois dans les bains. Elie était dans le corral, et Nils au pied de sa pancarte de pourvoyeur de lits et gardien de troupeau. Ils regardaient l'homme qui croisait Zébulon à hauteur de la quincaillerie McPherson, et les deux miliciens devant eux qui enfilaient lentement leurs paletots consciencieusement brossés.

Zébulon continuait d'avancer.

Il n'entendit pas sonner la clochette de Silas quand l'homme qui avait craché à ses pieds pénétra dans son échoppe. Le barbier l'avait retirée.

Aucun son ne sortait du saloon dont les portes étaient immobiles. Elles ne produisirent pas le moindre grincement lorsqu'il les ouvrit devant lui des deux mains. Son père était effectivement à la table centrale, entouré de ses deux adjoints. Sally sur son tabouret, derrière son bar, venait de souffler un nuage de tabac dont le volume se déformait lentement.

Zébulon entra dans le saloon et laissa les portes se refermer en battant derrière lui.

Chez le barbier, le milicien avait pris place sur le siège et son visage était en partie recouvert de mousse.

À l'autre extrémité de la ville, les deux hommes qui venaient d'enfiler leurs manteaux se mettaient en marche.

Elie montait sur un cheval.

Josh ajustait la mire de son canon sur l'ombre qu'il voyait remuer au plafond.

Zébulon longea le comptoir sous le regard attentif des deux adjoints, surpris de n'avoir plus à décoller ses bottes de la boue. Il passa devant la table centrale sans que son père lève le nez de sous son chapeau. Et il commença de monter l'escalier.

À l'étagé, Arcadia changea d'appui sur la balustrade.

Sally ne quittait pas des yeux le père de Zébulon qui semblait dormir et qui n'eut pas l'ombre d'une réaction lorsqu'il entendit son fils monter les

marches puis les redescendre moins d'une minute plus tard, ses deux sacoches sur l'épaule. Les deux sacoches pleines avec lesquelles il avait quitté Augusta pour ne pas céder à la ruine. Les deux sacoches bourrées de billets de banque qui lui avaient permis de jouer aux cartes avec un brigand et d'acheter des baignoires pour gagner le plus beau pari de sa vie, le plus important. Les deux sacoches dont il savait, maintenant, qu'il n'avait aucun besoin.

Dans le fauteuil du barbier, le milicien avait à présent le visage entièrement couvert de mousse, il sentait le coupe-chou s'approcher de sa gorge. Son Colt dans sa main était pointé sur le ventre de Silas. À travers la fenêtre, il venait de voir passer ses deux collègues.

Le cheval d'Elie sortait au pas du corral dont la porte était ouverte. Nils armait son fusil sur son bras. Josh maintenait sa visée.

Zébulon prit pied sur le plancher du saloon et longea le bar à nouveau, dans l'espace immobile où le nuage de tabac s'était dissous. Lorsqu'il eut dépassé la table centrale, son père eut un frémissement. Lorsqu'il atteignit la porte, son père releva la tête et repoussa son chapeau sur son front. Lorsqu'il voulut la passer, un de ses adjoints eut un geste de trop. En même temps que Silas poussait du pied la base du fauteuil rotatif, et donnait à celui-ci l'élan nécessaire pour faire courir la lame du rasoir sur toute la largeur de la gorge où elle était appuyée, Arcadia tirait et lançait un cri d'alarme qui déchirait l'espace du saloon et traversait comme une flèche l'ensemble de la ville. Avant qu'il n'atteigne les oreilles du cheval d'Elie qui répondrait à l'appel en hurlant son cri de guerre, un adjoint tombait, Sally tirait à travers le comptoir et abattait l'autre qui n'aurait plus de geste déplacé, Josh tirait dans son plafond et sur l'homme à l'affût qui se croyait en sécurité.

Les deux hommes qui se mirent à courir comme des lapins vers le saloon dans leurs manteaux soigneusement brossés, n'eurent pas le loisir de l'atteindre. Zébulon, en poussant la porte, les descendit l'un après l'autre avant que Nils, au loin, n'ait eu le temps d'épauler. Elie arrivait derrière eux au galop.

Parmi les nappes de poudre brûlée qui planaient en suspension dans le saloon, Zébulon tourna la tête et regarda son père qui n'avait pas esquissé un mouvement durant la fusillade dont il était le centre immobile et muet. Il rajusta ses sacoches sur l'épaule, sortit et sauta en croupe sur le cheval d'Elie auquel il fit faire demi-tour.

Ils remontèrent la rue au trot. Devant la boucherie, il vit les deux derniers hommes du shérif, ceux qui étaient nonchalamment adossés à leurs piliers un quart d'heure auparavant, les mains en l'air, désarmés. Le fusil de Pat dépassait d'une fenêtre dans leur dos.

Zébulon sauta de cheval et le renvoya d'une claque. Il ouvrit ses sacoches et en vida le contenu sur le sol. Les liasses de billets de banque s'écrasèrent dans la rue avec un petit bruit mou. Il jeta les sacoches vides sous l'auvent de la boucherie. Il craqua une allumette sur le talon de sa botte et il enflamma

l'argent. Le feu enveloppa le papier avec une étonnante rapidité.

Quand il fut assuré que tout brûlerait, il se releva, tourna le dos au brasier, parcourut vingt pas et se retourna.

Au travers des flammes, il vit son père sortir du saloon et marcher sur lui. À vingt mètres du feu, il s'arrêta. Comme les siennes, ses mains étaient légèrement écartées de son corps. La chaleur dégagée par les flammes faisait trembler l'air entre eux. Ils restèrent ainsi, face à face, tant que l'argent brûla. Quand le filet de fumée s'amointrit au point de disparaître, le père de Zébulon se détourna d'un coup. Il rebroussa chemin jusqu'au saloon devant lequel était son cheval. Il le détacha, se mit en selle. Et quand il eut retrouvé son assise de cavalier, il piqua des deux et fonça sur les cendres, sur son fils et vers la plaine infinie dont il lui barrait l'accès.

Zébulon vit arriver sur lui la masse de son père et de sa monture lancée au galop, il le vit piétiner les cendres et tripler l'allure à son approche. Quand il eut le souffle du cheval sur la poitrine, il s'écarta d'un bond et sentit le vent de la course contre lui emporter, avec l'odeur de brûlé, le dernier lien rompu. Dans un tunnel de vide.

Alors, jusqu'à ce que la chevauchée se perde dans la plaine, il fut à nouveau assourdi par le silence du monde.

Puis quelque chose tomba du plafond de la quincaillerie McPherson. C'était une lampe, certainement du cuivre. Nils traversa la rue en appelant ses filles, Elie sur ses talons. Silas sortit sur le pas de sa boutique et leva les bras au ciel. Il réinstalla sa clochette avant de prendre la direction du saloon. Josh posait son fusil contre la caisse et s'apprêtait à rejoindre Xiao Niù qui descendait la rue en se retenant de courir. Un cheval piaffa devant une baraque de whisky au verre. Et Zeb, désenchanté, sentit bouger autour de lui la toile souple de la ville dont il faisait partie.

Quand il croisa le regard de Sally sous l'auvent du saloon, ses oreilles étaient débouchées et son cœur battait dans sa gorge. Elle le regardait. Il se mit en mouvement, il avançait dans un monde nouveau, il en était conscient. Quand il toucha le porche, elle lui tendit la main pour l'aider à franchir la marche. Il l'attrapa en esquissant une petite révérence et sauta sur les planches.

Comme ils allaient passer le seuil du saloon, il y eut trois événements sonores concomitants. Arcadia en pleine rue, dans sa robe brûlée par le coup de feu qu'elle avait tiré, attaqua un oratorio très puissant. La dernière diligence de la saison déboula en frôlant la maison de Gifford avec une énorme baignoire double sur son toit. Et Jeff entra par l'autre côté de la ville, majestueux et tonitruant, accompagné de son enseigne, de ses quinze chevaux, de ses quatre travois et des trois femmes qui allaient ouvrir le meilleur restaurant du Grand Ouest.

Quand il vit les deux types en uniforme sombre attachés au pilier de la boucherie, il reconnut les hommes non blancs dont lui avait parlé l'Indienne,

constata qu'ils avaient perdu la guerre, et sourit en ouvrant les mains devant lui pour embrasser la ville.

Il avait une bourse à tabac couverte de perles et pleine de mélange pour Sally. Un phoque taillé dans l'onyx et un petit pot de vermillon pour Gloria et Josie. De chatoyantes breloques pour le reste des filles.

Le bar fut sérieusement investi.

Brad descendit de sa ferme peu après l'arrivée de son frère, avec un fromage de huit kilos. Du Keen's Cheddar.

Et les bouteilles se mirent à courir sur toute la longueur du comptoir.

Bird Boisverd fut le dernier à rejoindre la troupe, tard dans la soirée. Il apportait la fine chaîne d'or que Josh lui avait demandée, aucune nouvelle pour un cuisinier, mais dix exemplaires du *Daily Advertiser* de Philadelphie, où s'étalait en première page la grande aigrette de Gifford, avec ses pattes noires et son bec jaune. Et dans le bar surpeuplé, il raconta comment il avait vu sortir des rotatives les milliers d'oiseaux blancs, ô future vigueur, qui allaient envahir le continent.

Ouvrages de Céline Minard

R., Comp'Act

La Manadologie, Musica Falsa Éditions

Le Dernier Monde, Denoël ; rééd. Folio

Bastard Battle, Leo Scheer ; rééd. Tristram

Olimpia, Denoël

So Long, Luise, Denoël

Les Ales, en collaboration avec scamparo, Cambourakis

Faillir être flingué, Rivages

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Faillir être flingué* de Céline Minard a été réalisée le 3 juillet 2013 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-2583-2).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.